

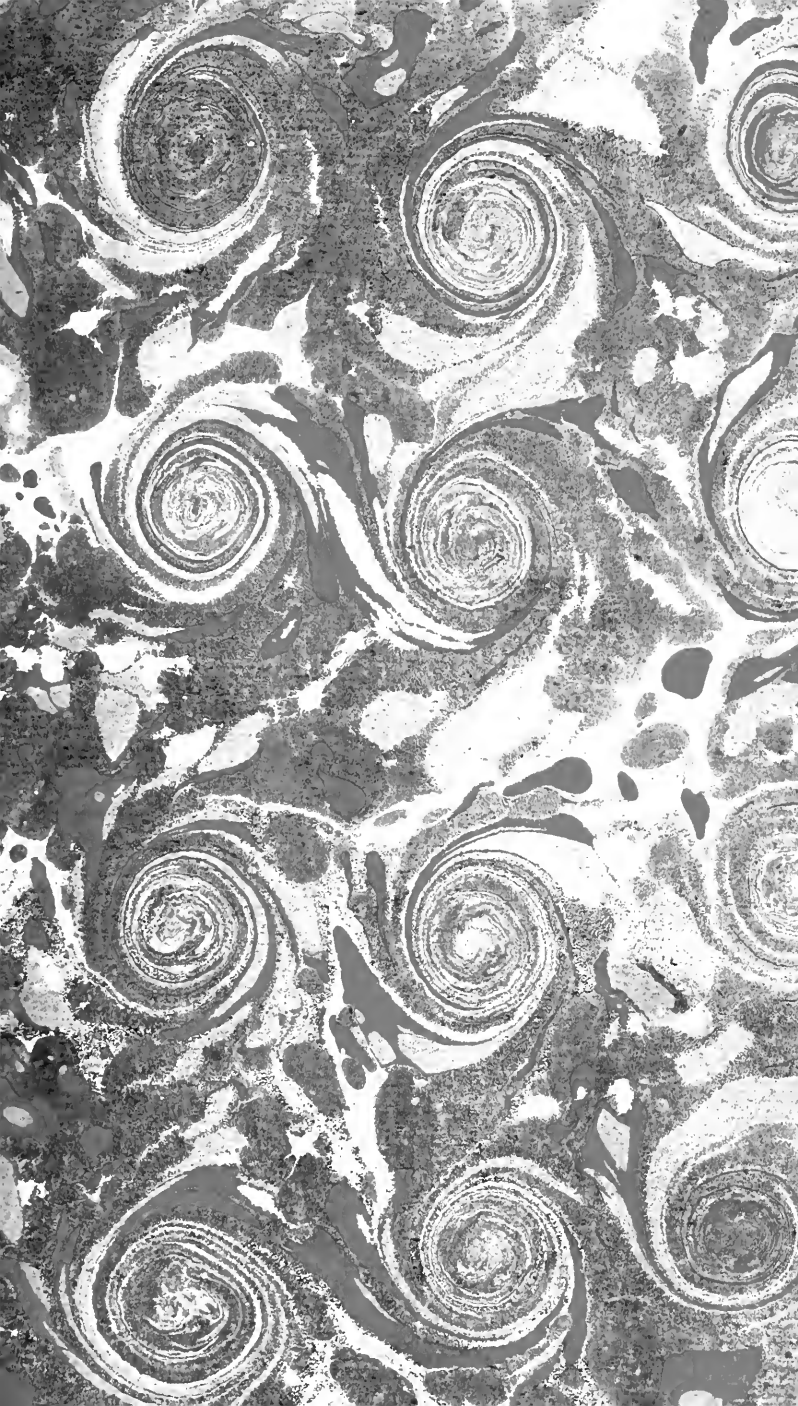
Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL



Library
of the
University of Toronto





THEATRE

DE M. FAVARD,

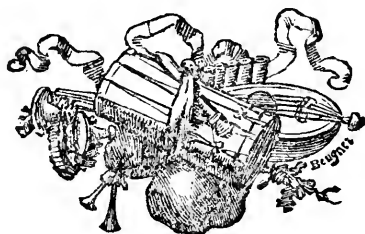
OU RECUEIL

Des Comédies , Parodies & Opéra-Comiques
qu'il a donnés jusqu'à ce jour ,

*Avec les Airs , Rondes & Vaudevilles notés dans
chaque Pièce.*



TOME DIXIEME.



A P A R I S.

Chez la Veuve DUCHESNE , Libraire , rue Saint-Jacques ,
au-dessous de la Fontaine S.-Benoît , au Temple du Goût.



Avec Approbation & Privilège du Roi.

M. D C C. L X X I I.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Tome
dixieme.

LES MOISSONNEURS.

L'AMANT DÉGUISÉ.

LA ROZIERE.

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

OF THE

PHYSICS

DEPARTMENT

LES
MOISSONNEURS,
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

MESLÉE D'ARIETTES;

DEDIÉE A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL:

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le 27 Janvier 1768.*

Par M. FAVART.

La Musique est de M. DUNI.

Laisse tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue
Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

Far

CH 1

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1000 S. EAST ASIAN

CHICAGO, ILL.

1950

1000 S. EAST ASIAN

CHICAGO, ILL.

1950

1000 S. EAST ASIAN

CHICAGO, ILL.

1950

1000 S. EAST ASIAN



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1000 S. EAST ASIAN

CHICAGO, ILL.

1950

1000 S. EAST ASIAN

CHICAGO, ILL.

1950



A

MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHOISEUL-D'AMBOISE,

Pair de France , Chevalier des Ordres du
Roi & de la Toison d'Or ; Colonel
Général des Suisses & Grisons, Lieute-
nant Général des Armées de Sa Majesté,
Grand Bailli d'Haguenau, Gouverneur
Général de la Touraine , Ministre &
Secrétaire d'Etat des Affaires Etrangères,
& de la Guerre , Grand-Maitre & Sur-
Intendant général des Couriers, Postes
& Relais de France.



MONSEIGNEUR,

*ON trouve dans cet Ouvrage de
l'honnêteté & de la bienfaisance , par*

A ij

*conséquent il appartient à votre cœur.
Une Pièce qui donne des leçons d'hu-
manité, doit être offerte au Ministre
sensible & éclairé qui en donne tous
les jours des exemples.*

Je suis avec le plus profond respect,

DE VOTRE GRANDEUR,

MONSEIGNEUR,

*Le très-humble & très-
obéissant serviteur,
FAVART.*

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS personnes reprocheront peut-être à ce Drame de renfermer trop de morale ; mais j'ai voulu attacher le Spectateur , l'intéresser ; & j'ai cru que l'amour de l'Humanité avoit autant de droits sur les cœurs , que la gaieté en a sur les esprits.

Si cet Ouvrage a le bonheur de réussir , je n'en devrai le succès qu'à mes amis , que je me ferai toujours gloire de consulter.



A C T E U R S.

CANDOR , *Seigneur du*
village , M. Caillot.
ROSINE , Mme. Laruette.
GENNEVOTE , *Belle-mere*
de Rosine , Mme. Favart.
DOLIVAL , *Neveu de Candor ,* M. Clairval.
RUSTAUT , *Æconome de Candor ,*
Et son homme de confiance , M. Nainville.
GUILLOT , *vieux Moissonneur ,* M. Deheffe.

COMMERES BABILLARDES.

MAROTE , Mme. Berard.
LA TRINQUART , M. Chanville.
NICOLE , Mlle. Desglands.

MOISSONNEURS.

Le Pere TRINQUART , M. Baletti.
PIERRE , M. Trial.
JEROSME , M. Desbrosses.

MOISSONNEURS ET MOISSONNEUSES.

DOMESTIQUES DE CANDOR , } *Personnages*
UN LAQUAIS DE DOLIVAL , } *muets.*

LES
MOISSONNEURS
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un paysage ; à droite est une chaumière, à côté de laquelle est un banc de pierre ; à gauche est un petit tertre couronné par un orme : il sort de cet endroit une source d'eau vive qui forme un bassin ; derrière est une chaîne de hautes montagnes , qui se perd dans l'éloignement. On voit à quelque distance le Château Seigneurial ; un vaste champ de bled occupe le reste de la campagne.

SCENE PREMIERE.
GENNEVOTE , ROSINE.

L'Aurore commence à paroître ; on voit encore les étoiles. La cabane est ouverte ; elle est éclairée par une lampe. Gennevote assise sur le banc , file sa quenouille. Rosine dans l'intérieur de la maison , mesure un boisseau de grain.

GENNEVOTE.

ARIETTE.

LE tems passe , passe , passe ,
Comme ce fil entre mes doigts ;

N. B. Dans le premier Acte , le ciel s'éclaire peu-à-peu , la vapeur du matin se dissipe , & le soleil se leve ; au second, il est au-dessus de l'horison ; & dans le commencement du troisième , il paroît dans toute sa hauteur , & décline jusqu'à la fin de la journée. Ce mouvement progressif doit se faire imperceptiblement ; mais son effet doit être sensible dans les trois Actes.

A iv

8 LES MOISSONNEURS ;

Il faut en remplir l'espace ;
Il est à nous autant qu'aux Rois.

Que j'étois digne d'envie ,
Quand je possédois mon époux !
Mais le bonheur de la vie
Trop souvent s'éloigne de nous.
Le tems passe , &c.

Notre course passagere
Prescrit assez l'emploi des jours ;
C'est le seul bien qu'on peut faire
Qui les rend trop longs ou trop courts ;
Le tems passe , &c.



ROSINE.

Ma bonne maman , tenez ;
Voilà le produit tout juste
Des épis qu'hier j'ai glanés
Après les Moissonneurs de cet homme si juste ;
Du bon Monsieur Candor.

GENNEVOTE.

Rosine , c'est fort bien ;
Ménagez-vous pourtant ; vous êtes délicate.

ROSINE.

Pour vous aider , dois-je négliger rien ?
J'ai de la force assez pour n'être pas ingrate.
On voit du jour naissant la première lueur ,
Soufflerai-je la lampe à présent ?

GENNEVOTE.

Oui , sans doute ;
Lorsque l'on est dans le malheur ,
La plus foible dépense coûte.
(*Rosine va éteindre la lampe.*)

COMÉDIE:
GENNEVOTE.

9

La pauvre enfant ! Ah ! quel état affreux !

ROSINE, *entendant soupirer sa mere ;
revient avec émotion.*

Maman ; vous soupirez.

GENNEVOTE.

Je plains ta destinée :

Ma fille , tu n'étois pas née
Pour passer avec moi des jours si douloureux.

ROSINE.

'Ah ! j'ai pris mon parti , ma mere ; tendre mere !
Si mon travail cessoit , vous seriez dans les pleurs.
Je vous verrois souffrir l'affront de la misere ;
Mes fatigues ont des douceurs.

ARIETTE.

Dès que l'aurore vermeille
Répand l'air frais du matin ,
J'entends bourdonner l'abeille
Careffant la fleur du thyn.
Les oiseaux , par leur ramage ,
Annoncent des jours fereins ;
Ils s'envolent du bocage ,
Pour piller les premiers grains.
La Glaneuse se contente
Des épis laissés aux champs ;
La Nature bienfaisante
A soin de tous ses enfans.



10 LES MOISSONNEURS;
GENNEVOTE.

Rosine ... je voudrois t'appeller Melincour ;
C'étoit le nom de ton malheureux pere ,
Qui semblant réunir la fortune & l'amour ,
Eut pour premiere épouse une femme étrangere.

ROSINE.

Je fus l'unique fruit d'une union si chere.

GENNEVOTE.

Mais , tu perdis ta mere en recevant le jour.

ROSINE.

Ah ! comme je l'aurois aimée !
Mais vous la remplacez ; vous êtes dans mon cœur ,
Et d'une belle-mere écartant la froideur ,
C'est par le sentiment que vous m'avez formée.

GENNEVOTE , *après un tems.*

Je ne connus jamais l'ambition.
Cette chaumiere étoit mon héritage.
Pour adoucir ma situation ,
Melincour se garda d'emprunter le langage
Qui conduit l'indigence à la séduction.
Il voulut que sa main de l'amour fût le gage.
Je lui représentai que le monde sensé
Condamneroit ce mariage ,
Qu'on le trouveroit déplacé.
Ma franchise le fit insister davantage ,
Cet hymen par l'honneur lui sembloit assorti.
J'étois pauvre ; mais j'étois sage :
Je lui parus un bon parti.

ROSINE.

Sa vie avec nos biens périt dans un naufrage.

SCÈNE II.

RUSTAUT, GENNEVOTE,
ROSINE.

RUSTAUT, *sans être vu.*

A Llons , allons , courage.
A l'ouvrage , à l'ouvrage.

CHŒUR *de Moissonneurs qui ne paroissent point encore.*

Allons , allons , courage.
A l'ouvrage , à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Je te connois une ressource encor :

Melincour & Monsieur Candor

Étoient cousins - germains : va le trouver , ma fille.

Candor est honnête-homme , il aime sa famille.

ROSINE.

Je n'oserois.

GENNEVOTE.

Il fera le premier

ROSINE.

Monsieur Candor a l'ame bienfaisante ,

Tout le Village aime à le publier ;

Mais si nous lui disions que je suis sa parente ;

Il pourroit s'en humilier.

GENNEVOTE.

Eh ! oui , la vanité souvent trouve son compte

Dans des secours auxquels on n'est pas obligé ;

Mais quand dans l'indigence un parent est plongé ,

C'est un créancier qui fait honte.

D'ailleurs , tu fais bien qu'un procès

12 LES MOISSONNEURS;

Pendant toute leur vie a défuni leurs peres.

R O S I N E.

Faut-il qu'à de vils intérêts,
Plutôt qu'à leur amour, on distingue des freres!

G E N N E V O T E.

Les haines font héréditaires.

R O S I N E.

Mais de votre côté n'est-il pas un moyen
De vous procurer plus d'aïfance ?
Il reste quelques fonds.

G E N N E V O T E.

Un douaire est un bien

Que je pourrois réclamer, je le pense;
Mais ceux à qui l'on doit feroient frustrés alors;

Je prendrois sur leur existence.

C'est en vain que la loi justifieroit mes torts :
Pourrois-je me nourrir de leur propre substance ?
Mes droits nuiroient aux leurs... ah ! je les cede
tous;

Et le bonheur de satisfaire

A la mémoire d'un époux ;

Vaut beaucoup mieux que mon doüaire.

S C E N E III.

G E N N E V O T E, R O S I N E;
R U S T A U T, & *une partie des*
Moissonneurs.

R U S T A U T, *aux Moissonneurs.*

A Llons, allons, courage ;
A l'ouvrage, à l'ouvrage,

COMÉDIE.

13

CHŒUR des Moissonneurs.

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Tandis que tu vas à l'ouvrage,

Je vais arranger le ménage.

CHŒUR.

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

(*Les Moissonneurs se préparent à travailler ; Gennevote & Rosine rentrent leurs ustensiles dans la cabane.*)

RUSTAUT, à un jeune Moissonneur.

Jeune homme, il faut dans ton printemps
Acquitter le tribut de tes forces nouvelles.

(*A un Vieillard.*)

Et toi, dont la foiblesse est l'effet de tes ans ;

Fais des liens pour les javelles.

Je ne vois pas encor tous nos Seyeux*.

Toujours en retard on demeure.

Je vais rabattre un quart de jour à ceux

Qui n'arriveront qu'après l'heure.

ROSINE.

Ma mère, on vient de toutes parts :

Chacun est au travail : je pars.

RUSTAUT, au milieu des Moissonneurs.

Je n'ai pas encor tout mon monde.

Où sont ces Champenois que j'avois arrêtés ?

A dormir feroient-ils restés ?

Sans cesse il faut que je fasse ma ronde.

* *Seyeux* est un terme usité dans les Provinces & dans les environs de Paris, pour désigner les gens qui coupent les bleds.

14 LES MOISSONNEURS,

S C E N E I V.

CANDOR, *suivi du reste des Moissonneurs,*
RUSTAUT.

CANDOR.

LES voici, mon ami Rustaut;
Tu te fâches toujours trop tôt.
On n'excite au travail qu'en offrant des amorces :
La rudesse en doit détourner.
Ces gens viennent de loin : pour leur donner des
forces,
Je les ai fait bien déjeûner.

RUSTAUT.

Et qu'ils travaillent donc.

CANDOR.

Là, c'est ce qu'ils vont faire ;
Ta dureté dément ton caractère :
Je te connois humain ; mais ton air est grossier,
Etant aussi bon-homme, il est bien singulier
Que tu sois sans cesse en colere.

RUSTAUT.

Mais ce n'est que pour votre bien.
Il m'est fort aisé de me taire :
Puisque vous le voulez, je ne dirai plus rien.
(Il va au fond du théâtre avec les Moissonneurs ;
& les disperse de côté & d'autre.)

CANDOR.

(Pendant l'Ariette suivante , les Moissonneurs cou-
pent les bleds dans le fond du théâtre ; Rosine
les suit & glane.)

COMÉDIE.

15

ARIETTE.

Heureux qui sans soins , sans affaires ,
Peut cultiver ses champs en paix !
Le plus simple toit de ses peres
Vaut mieux que l'éclat des Palais.
Ma terre rend avec usure
Tous les présens que je lui fais ;
Et j'observe que la nature
N'est qu'un échange de bienfaits.
Que les Grands près de nous se rendent ,
Qu'ils viennent prendre une leçon.
Ils perdent les biens qu'ils répandent ,
L'ingratitude est leur moisson.
Heureux qui sans soins , sans affaires , &c.

RUSTAUT , à Rosine.

Que fait donc là cette petite fille ?
Retirez-vous.

ROSINE.

Mais...

RUSTAUT.

Mais cela babille ;

Je m'embarrasse peu de votre air chiffonné.
Vous perdez avec moi vos mines gracieuses.

Attendez qu'on ait moissonné ;

Imitez les autres glaneuses.

ROSINE , laissant tomber les épis qui sont dans
son tablier.

Monsieur , ne grondez pas si fort.

Tenez , je vous rends tout , si je vous ai fait tort.

CANDOR , bas à Rustaut.

Pourquoi la chagriner ? Elle est jolie & sage.

Elle est dans le besoin. Je ne fais rien de pis

Que de mortifier les gens que l'on soulage.

N^o 3 LES MOISSONNEURS,

Laisse tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

(Pendant ce tems , Rosine essuie avec son tablier
de petites larmes qui coulent de ses yeux.)

RUSTAUT.

Hon! vous êtes trop bon.

CANDOR.

Tais-toi.

On s'enrichit de ce qu'on donne ;

Le malheur est sacré pour moi.

Ramasse ces épis ; fais ce que je t'ordonne.

RUSTAUT , en remettant dans le tablier de
Rosine les épis qu'elle a laissé tomber.

Prenez donc tout le champ ; puisque Monsieur le
veut.

ROSINE.

J'en userai d'une façon prudente.

CANDOR , à part.

Sa douceur me touche & m'émeut.

Elle est vraiment intéressante.

S C E N E V.

DOLIVAL, CANDOR.

DOLIVAL.

H E ! bon jour , mon cher oncle.

CANDOR.

Ah ! Dolival , c'est-toi.

Je ne t'attendois pas , mon ami ; je te voi

De bien bonne heure cette année.

DOLIVAL.

DOLIVAL.

Je me suis dérobé pour faire une tournée.
Il faut bien que Paris se passe un peu de moi.
Mais je ne ferai pas longtems ici, je croi.

(Regardant de côté & d'autre avec inquiétude, mais sans affectation.)

Certaine affaire ... il faut qu'elle soit terminée...
J'ai toujours pour la chasse une ardeur effrénée.
Mon oncle, les perdreaux sont-ils déjà bien forts?

CANDOR.

La plaine n'est pas découverte,
Et j'en respecte les trésors :
Aucun plaisir ne peut en compenser la perte.

DOLIVAL.

Tout en courant la poste, observant le pays,
(C'est à quoi je prends toujours garde)
Je n'ai pas découvert une seule perdrix :
Il ne s'est pas offert à mes yeux un seul garde.

CANDOR.

Mes gardes sont mes habitans.

DOLIVAL.

Ah ! mon pauvre oncle, je parie
Qu'à braconner la terre, ils passent tout leur tems.

CANDOR.

Cela se peut ; mais ma table est servie.

DOLIVAL.

Mais vous n'avez donc pas le plaisir de tuer ?

CANDOR.

Quel est ce plaisir-là ?

DOLIVAL.

C'est le seul dans la vie
Pour un chasseur adroit qui fait l'effectuer.

B

18 LES MOISSONNEURS;

A R I E T T E.

Je vais toujours en plaine
Avec une douzaine
De beaux & bons fusils :
Pour que mes faits éclatent ,
Vingt valets me rabarent
Le gibier du pays.
En l'air , sur votre tête :
A vous, le coup du Roi.
Pan , pan , le coup du Roi.
Il court : arrête , arrête.
Brillant , Diane , à moi.
Une caille ; elle est morte.
Un levreau ; pan , à bas.
Un faisan ; pan , apporte.
Pan , pan , à chaque pas.
Apporte , apporte , apporte.
Pendant un jour entier ,
(Quel plaisir que la chasse !)
J'abbats & je terrasse
Cent pieces de gibier :
Un Faisan , vingt perdreaux ,
Six lapreaux ,
Dix levreaux.
Une caille ; elle est morte :
Apporte , apporte , apporte.
Pendant un jour entier , &c.

C A N D O R.

Mon cher neveu , je te plains & je t'aime ;
Mais j'ai pitié de tes plaisirs.

Plus délicat que toi , je jouis de moi-même.
Le calme de mes jours vaut mieux que tes desirs.

DOLIVAL.

Mais , mais enfin quand on s'ennuie
Mon cher oncle , avez-vous de la société ?

CANDOR, *montrant ses moissonneurs.*

Mon ami , la voilà.

DOLIVAL.

Mais , mais en vérité

Cela fait bonne compagnie !

CANDOR.

Oui , très-bonne , & j'en fais grand cas.
Nous devons notre vie aux efforts de leurs bras.

Cette espece que tu méprises,
Est victime des gens qui ne servent à rien.
Quand vous avez au jeu perdu tout votre bien ;
Vous les pressurez tous pour payer vos sottises.

Les excès où vous vous plongez

Ferment vos cœurs , les endurecissent.

Les oisifs sont heureux , les travailleurs gémissent.

Ils font valoir vos biens , & vous les engagez :

Vous les ruinez tous , quand vous vous dérangez.

Vos dépenses les appauvrissent :

Ils cultivent la terre , & vous la surchargez.

DOLIVAL, *à part.*

Mon oncle a de vieux préjugés.

(*Haut.*)

Comme vous voilà fait , mon oncle ! La décence
Veut un habillement conforme à la naissance ;

On vous prendroit pour un fermier.

CANDOR.

J'ai l'honneur d'en être un , je fais valoir ma ferme,

20 LES MOISSONNEURS,

Et je me livre tout entier
Aux détails infinis que cet emploi renferme.
Je tire vanité de l'habit du métier.

DOLIVAL.

Mais l'étoffe pourroit en être moins grossière.

CANDOR.

C'est bon pour le soleil, la pluie & la poussière.

DOLIVAL.

Vous êtes presque mis comme vos habitans.

CANDOR.

Eh ! mais sans doute. Il n'est pas nécessaire
Qu'un Seigneur qui n'est qu'un bon père,
Soit plus paré que ses enfans.

DOLIVAL.

Votre maison a l'air d'une caserne :
Comment ! depuis un an, vous n'avez rien changé !
Je vous l'ai dit cent fois ; vous êtes mal logé.

Oh ! c'est un soin qui me concerne.
Je veux vous amener l'Architecte que j'ai :
Il saura lui donner un petit air moderne.

CANDOR.

Un Architecte fait aux anciens bâtimens
Ce qu'un Docteur en Médecine
Fait aux foibles tempéramens.
A force d'y toucher , il hâte leur ruine.
Si j'avois avec moi grand nombre de valets ,
Si j'étois grand Seigneur , ou si j'étois né Prince ;
On me sauroit bon gré d'élever des Palais ,
Pour faire circuler l'argent dans ma Province.
Mon cher neveu , je veux que ma maison
De simple & modeste apparence

COMÉDIE.

21

Annonce , aux yeux de la raison ,
Plus de commodité que de magnificence.
Pour y bien recevoir mes amis , mes égaux ,
Je veux , comme mon cœur , qu'elle soit à l'antique ;
La gaieté , le bonheur sont sous un toit rustique.
Ils s'égarent dans des châteaux.

DOLIVAL.

Mon oncle , cependant si vous vouliez comprendre

CANDOR.

Mon tems est précieux ; je le perds à t'entendre ;
Et mes momens seront mieux employés ailleurs.
Prends mes furets : je te ferai conduire
Sur tous les terriers les meilleurs.
Les lapins mangent tout , tâche de les détruire ;
Moi je vais retourner avec nos Moissonneurs.

DOLIVAL , *apercevant Rosine qui glane.*

La voilà , la voilà ; c'est elle...

Je suis dans un ravissement...

Plus que jamais...

CANDOR.

Hem ! que dis-tu ? Comment ?

DOLIVAL.

La Chasse. . .

CANDOR.

Cours où le plaisir t'appelle.

DOLIVAL.

Vous êtes à présent dans de grands embarras ;
Je vais de mon côté...

B iij

22 LES MOISSONNEURS,
CANDOR.

Soit. Comme tu voudras.
DOLIVAL.

Abordons-la , tandis que rien ne m'en empêche.
(Il joint Rosine , & ramasse des épis qu'il lui
présente. Rosine s'éloigne de lui avec
précipitation ; Dolival la suit.)

S C E N E V I.

CANDOR , LE VIEILLARD ,
RUSTAUT.

CANDOR , à part.

IL ne s'occupera que de frivolités. . .

(Il aperçoit le bon Vieillard Guillot qui puise
de l'eau à la fontaine pour se désalterer.)

Arrêtez , bon-homme , arrêtez ;

Qu'allez-vous boire ?

LE VIEILLARD.

De l'iau fraîche ,

Tout sortant de sa source , & c'est un vrai régal.

Quoi ! Vous me l'ôtez ?

CANDOR.

Oui ; vous êtes tout en nâge ,

Accablé de fatigue , & surtout à votre âge ,

La fraîcheur de cette eau peut vous faire du mal.

LE VIEILLARD.

Ah ! Monseigneur ; qu'vous avais l'ame bonne !
Vous daignais vers le pauvre adresser un regard.

CANDOR.

Holà ! Rustaut , approche & donne
De mon vin à ce bon Vieillard.

LE VIEILLARD.

Ah ! Monseigneur ; ça ne peut pas se croire.
Quoi ! vous ne comptez pas mes pauvres jours
pour rien ?

Vot' bonté me fait plus de bien ,
Que le vin qu'ous me faites boire.

CANDOR.

Le soleil darde ici trop fort , mon cher Rustaut :
Conduis nos Moissonneurs au bas de la montagne,
Où l'ombre encor s'étend sur la campagne.

RUSTAUT.

C'est bien dit ; nous aurons moins chaud.

CANDOR.

Attends , attends ; je vais les conduire moi-même.

LE VIEILLARD.

Queu bon Seigneur ! le ciel nous l'a donné.

CANDOR.

Pendant ce tems , ordonne leur dîné.

Ah ! ces pauvres gens , je les aime ;

Je veux manger sans façon avec eux.

Ce repas-là sera joyeux ,

Et nous ferons entre nous autres.

Si mon neveu se croit trop grand Seigneur ,

Et se refuse le bonheur

D'être aujourd'hui des nôtres ,

Tu le feras servir séparément ,

Il s'ennuiera seul noblement.

Écoute , écoute encor : Gennevote & Rosine

24 LES MOISSONNEURS.

Avec grand soin cachent ce qu'elles font.
L'estime générale est le bien qu'elles ont;

Mais c'est le feul. Leur état me chagrine.
Tâche de démêler leur secret.

RUSTAUT.

J'imagine

Que vous voulez devenir leur soutien.
C'est bien fait ; je suis bon , & ne m'oppose à rien.
Obliger n'est jamais une dépense folle.

J'ai du plaisir , quand vous faites du bien ;

Je suis brutal , quand on vous vole. (*Il sort.*)

SCENE VII.

CANDOR , *aux Moissonneurs.*

ENFANS , laissez votre ouvrage ;
Venez près de ces côteaui
Pour moissonner à l'oinbrage
Que répandent ces ormeaux,
Je remplis les loix certaines
Que mon cœur fait m'enseigner.
Quand vous vous donnez des peines,
Je dois vous en épargner.

Venez , venez près des côteaui , &c.

Conservez-vous pour me plaire . . .

Votre bonheur est le mien ;

J'en suis le dépositaire ,

Et c'est veiller sur mon bien.

Venez , venez ; &c.

[*Les Moissonneurs viennent à la voix de Candor; il les emmène pour travailler de l'autre côté de la montagne.*]

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

D U O.

ROSINE.

DOLIVAL.

AH! laissez-moi, de grace, Restez, restez de grace.
Je n'en ai pas le tems, Vous devez être lasse.
Je n'en ai pas le tems. Caufons quelques instans.
Les filles du village Ce n'est pas à votre âge
Avant moi vont glaner. Qu'on s'occupe à glaner;
Ah! laissez-moi, de grace, Vous pouvez moissonner.
Je n'en ai pas le tems. Restez, restez, de grace,
Vous devez être lasse,
Caufons quelques instans.

DOLIVAL, *l'arrêtant.*
Votre obstination est vaine;
Vous resterez.

ROSINE.

Quand je vous dis
Que vous me faites de la peine;
Laissez-moi m'en aller.

26 LES MOISSONNEURS,
DOLIVAL.

Je vous chéris.

ROSINE.

Tant pis ;

Voyez , quand vous m'aurez fait perdre ma jour-
née ,

En ferez-vous plus avancé ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Quand de la moisson le tems sera passé ,
Me rendrez-vous mon profit de l'année ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Serez-vous bien plus heureux ;
Lorsque je passerai ma vie à ne rien faire ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Pour moi c'est tout le contraire :
L'oïfiveté rendroit tous mes jours ennuyeux.

ARIETTE.

Pendant toute la semaine

Je me donne de la peine ;

J'en goûte mieux le repos.

Quand arrive le Dimanche ,

Une gaieté vive & franche

Me fait oublier mes maux.

Je mets mon cors , je me lace,

Je me pare de bleuets ;
En dansant je me délasse ,
Et je ris les jours d'après.



DOLIVAL.

Je soutiens que le fort ne vous a pas fait naître
Pour consumer vos jours à travailler ainsi.

ROSINE.

Eh ! bien ; moi je vous dis que si.
Je le fais mieux que vous , peut-être.
Adieu , Monsieur.

DOLIVAL.

Pourquoi cette rigueur ?
Par quel entêtement voulez-vous vous soustraire
Aux offres que vous fait mon cœur ?

ROSINE.

Votre cœur ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Mais moi, je n'en ai point affaire.

DOLIVAL.

Je suis neveu du bon Monsieur Candor.

ROSINE.

Je le fais bien.

DOLIVAL.

Il vous aime.

ROSINE , *à part.*

Il nous aime !

S'il étoit vrai !

28 LES MOISSONNEURS,
DOLIVAL.

Moi , beaucoup plus encor ;
Et je suis un autre lui-même.
Oui , j'aurai soin de votre sort.
Venez ... comment ! vous êtes défiante ?

ROSINE.

Maman dit que c'est le plus sûr.

DOLIVAL.

Il faut qu'apparemment vous ayez un cœur dur.
Vous craignez le plaisir d'être reconnoissante.

ROSINE.

Ma mere assurément me justifieroit bien.

Ce qu'elle fait pour moi me rend heureuse :
Ma tendresse jamais ne se dément en rien ,
Et si je vous devois , j'en deviendrois honteuse.

DOLIVAL , *avec empressement.*

Ma chere enfant , vous avez tort.

ROSINE.

Permettez-moi d'aller chercher ma mere :
Elle est déjà sur l'âge , & c'est avec effort
Qu'elle prend une peine à sa fanté contraire.
Moi je suis jeune assez pour travailler encor.
Réservez-lui le bien que vous voulez me faire.

DOLIVAL.

Cela ne se peut pas.

ROSINE.

Je comprends , pour le coup.
Vous n'avez pas pitié des vieilles.

DOLIVAL.

Pas beaucoup.

SCENE II.

ROSINE, DOLIVAL, GENNEVOTE.

ROSINE, à *Gennevote*.

Vous venez à propos , maman , prenez ma place.

De ce Monsieur la bonté m'embarasse.

C'est un bien honnête-homme au moins , ce Monsieur-là.

On en trouve pourtant beaucoup de cette sorte,

Et la compassion le porte

A secourir la jeunesse.

GENNEVOTE.

Oui-dà !

Et la vieilleffe ?

ROSINE , *en rentrant dans la cabane*.

Il vous dira cela.



SCÈNE III.

GENNEVOTE, DOLIVAL.

DOLIVAL.

JE fais le plus grand cas de votre connoissance ;
Ma bonne , je vous vois avec un vrai plaisir.

GENNEVOTE.

Eh! qui peut, s'il vous plaît, vous donner ce désir ?
Ce n'est pas ma magnificence.

DOLIVAL.

Je suis touché de voir votre malheur ;
Je veux que vous soyez contente.

GENNEVOTE, *à part.*

Je l'ai toujours pensé , c'est un franc séducteur,
(Haut.)

Cette promesse surprenante...
Par-où puis-je la mériter ?

DOLIVAL.

Comment donc ! vous avez une fille charmante.

GENNEVOTE.

Ah! votre compliment doit beaucoup me flater.

COMÉDIE. DOLIVAL.

31

AIR.

Que Rosine est touchante & belle !
Elle plaît sans le rechercher.
La nature y songe pour elle ,
Et défend à l'art d'y toucher.

Sa figure douce & naïve
Est semblable à la fleur des champs ,
Qui , sans soins , sans qu'on la cultive ,
Naît de l'haleine du printems.

Mais pour plaire encor davantage ,
Il faudroit qu'elle eût un amant.
L'amour est le fard de son âge ;
Et l'on s'embellit en aimant.

L'amour est le zéphir des belles :
Les belles sont autant de fleurs ;
Il les caresse avec ses aîles ,
Pour faire naître leurs couleurs.

GENNEVOTE.

La morale est assez gentille !
Elle tend à former le cœur !
Et si j'y consentois , vous me feriez l'honneur
D'être le zéphir de ma fille ?

DOLIVAL.

Pouvez-vous , sans verser des pleurs ;
Voir les travaux flétrir ses attraits enchanteurs
Pour soulager un peu votre indigence ;
Et bravant du soleil les brûlantes ardeurs ,
Tirer avec effort sa foible subsistance
Des épis que les Moissonneurs
Laissent tomber par négligence ?

32 LES MOISSONNEURS;
GENNEVOTE.

Pour d'autres ce n'est rien ; pour nous c'est abondance.

DOLIVAL.

Sans s'exposer aux soupçons , aux mépris ,
Rosine , j'en suis sûr , trouveroit dans Paris
Les ressources les plus honnêtes.

GENNEVOTE , *ironiquement*.

Les connoissez-vous bien ?

DOLIVAL.

Sitôt qu'on la verroit ;

Ses charmes tourneroient les têtes.

GENNEVOTE.

Peut-être en même tems la fienne tourneroit.

DOLIVAL.

Eh ! non , ma bonne , non : Paris est une Ville
Où la vertu trouve plus d'un asyle.

Soyez sûre que j'ai raison.

Rosine avec honneur vivroit dans la maison
De quelque Dame respectable.

GENNEVOTE.

Vous voulez dire secourable.

DOLIVAL.

Elle ne manqueroit de rien.

GENNEVOTE.

Elle regretteroit alors sa pauvre mere.

Mon bonheur lui tient lieu de bien ;

Ce fut dans tous les tems son premier nécessaire.

DOLIVAL.

Elle se feroit une loi

De

De vous tirer de l'indigence.

GENNEVOTE.

Je ne la verrois pas, Monsieur, & sa présence
Est le plus grand secours pour moi.

DOLIVAL.

Elle seroit heureuse & respectable ;
On lui trouveroit un parti.

GENNEVOTE.

Ce n'est pas le mot véritable.

DOLIVAL.

Et quel est-il donc ?

GENNEVOTE.

Le voici.

On lui proposeroit de lui faire un parti.
Dans un état obscur, Rosine a l'ame haute ;
Et je lui dis souvent, comme une vérité,

Qu'on supporte la pauvreté

Bien plus aisément qu'une faute.

J'aime bien mieux la voir regagner la maison ;

Chantant gaïement une chanson,

Et portant lestement sur sa tête une gerbe,

Que de la voir parée, à sa confusion,

D'un assortiment cher & d'un habit superbe.

Son éclat troubleroit notre douce union.

Un argent mal acquis est toujours un mécompte.

Rosine est assez riche avec un bon renom.

J'aime mieux pour secours ses peines que sa honte.

(Elle rentre dans la cabane.)

SCENE IV.

DOLIVAL *interdit.*

PEUT-on penser si bien dans un état si bas !
 Parbleu ! ces femmes-là m'étonnent....
 D'honneur , je ne les conçois pas...
 Voyons ... fans qu'elles me soupçonnent...
 On ne peut les séduire ; il faut donc les gagner.
 Oui : je ne veux rien épargner.

SCENE V.

DOLIVAL, RUSTAUT.

DOLIVAL, *appellant Rustaut qui traverse le théâtre.*

RUSTAUT, Rustaut , écoute ; arrête.

RUSTAUT.

Non , bien-tôt pour nos gens c'est l'heure du diner;
 Et je vais voir si l'on s'apprête ...

DOLIVAL.

Je ne veux qu'un moment , tu peux me le donner :
 Voilà quatre louis pour arrêter ta course.

RUSTAUT.

Pour qui ?

COMÉDIE. 35.

DOLIVAL.

Pour toi. Prends encor cette bourse.

RUSTAUT.

Pour qui ?

DOLIVAL.

Pour Gennevot & Rosine.

RUSTAUT.

Ah ! tant mieux.

DOLIVAL.

On dit que leur état est vraiment malheureux ;

Qu'elles ont besoin de ressource.

RUSTAUT.

Ah ! que j'ai de plaisir à vous voir vertueux ;

Et prompt à soulager les gens dans la détresse !

Vous tenez de votre oncle.

DOLIVAL.

Oui , beaucoup.

RUSTAUT.

Mais pourquoi

Me donner de l'argent à moi ?

Je n'en ai pas besoin.

DOLIVAL.

C'est pour qu'avec adresse ,

RUSTAUT.

Plait-il ?

DOLIVAL.

Tu dises en douceur ...

Qu'à leur destin on s'intéresse.

RUSTAUT.

Vous plairez bien à l'oncle , en agissant ainsi !

C ij

36 LES MOISSONNEURS;

DOLIVAL.

Madame Gennevot est un peu trop sévère.

RUSTAUT.

Elle a bien du mérite, & monsieur la révere.

DOLIVAL.

Et Rosine?

RUSTAUT.

Monsieur l'estime fort aussi.

Il la distingue, il la préfère

A toutes les filles d'ici.

DOLIVAL.

J'entends, j'entends... il la préfère.

RUSTAUT.

Lorsque je dis qu'il la trouve à son gré,

Je n'entends point y mettre de mystère.

DOLIVAL, *à part.*

Ah! mon pauvre oncle!... A son âge on préfère;

Mais au mien on est préféré.

RUSTAUT.

Mais Monsieur

DOLIVAL.

C'est assez. Observateur fidele

Et de leurs actions & de tous leurs discours,

Il faut m'en rendre compte; & cela tous les jours.

Mes libéralités égaleront ton zèle.

N'en dis rien à mon oncle.

RUSTAUT.

Oh! non.

SCENE VI.

RUSTAUT, *seul.*

JE me défie un peu de son intention.
J'appartiens à son oncle, & le devoir m'engage
A l'informer de ma commission;
Je ne veux point jouer un vilain personnage,
Quoique cela soit fort commun.
On n'est libéral, à son âge,
Que pour faire piece à quelqu'un.

ARIETTE.

Argent, argent, maître du monde,
Tu regnes sur tous les états;
Tous les jours, en faisant ta ronde,
Tu fais faire bien des faux-pas.
A nos devoirs tu mets un terme;
La vertu, loin de tes attrait,
Qui sur ses jambes se croit ferme,
S'y tient bien mal, quand tu parois.
Argent, argent, &c.



SCENE VII.
CANDOR, RUSTAUT.

CANDOR.

EH bien ! as-tu quelque chose à m'apprendre ?
RUSTAUT.

Où , vraiment : votre cher neveu
Vous ressemble ; il a le cœur tendre :
Dès qu'on nomme Rosine , on le voit tout en feu.
Et ce qui va plus vous surprendre ,
C'est que de son argent il fait un bon emploi.

CANDOR.

Comment ?

RUSTAUT.

Il m'a donné quatre louis pour moi ;
Et cette bourse pour Rosine.

CANDOR.

Ah !

RUSTAUT.

Vous voyez que c'est montrer
Son intention clandestine.

CANDOR , *d'un air imposant.*

Il ne t'appartient pas d'oser la pénétrer.

(A part.)

Mon neveu l'aimeroit ? .. Oui ; la saison dernière ,
J'ai remarqué...

RUSTAUT.

Vous voyez clairement...

COMÉDIE.
CANDOR.

39

(*A part.*) (*Haut.*)
Nous saurons ... Obéis , très-punctuellement ;
 Mais le malheur rend l'ame fiere.
Rosine est dans le cas. Garde-toi de ternir
 Le bien qu'on t'a chargé de faire.
Il faut exécuter ces ordres de maniere
Qu'elle ne sache pas d'où cela peut venir.

RUSTAUT.

J'entends.

CANDOR.

T'a-t-on parlé de Gennevoté ?

RUSTAUT.

Oui , oui ; la Cousine Gérard ,
La Commere Nicole , & puis Jeanne Marote
Avec la femme à Mathurin Trinquart ;
 Je les vois là-bas qui moissonnent.

CANDOR.

Je voudrois les interroger.

RUSTAUT.

Elles cherchent toujours ceux qui les questionnent.

CANDOR.

Nos gens doivent avoir grand besoin de manger ;
Va les chercher.

RUSTAUT.

 Je vais répondre à votre attente ,
Car je me sens pressé d'une faim dévorante.



S C E N E V I I I.

CANDOR , TROIS COMMERES.

CANDOR.
 BONNES femmes , venez à moi ;
 J'ai des questions à vous faire.

LA TRINQUART.
 Ah ! tant mieux , Monseigneur ; j'n'aimons pas à
 nous taire.

NICOLE.
 Quand je parlons , j'savons toujours pourquoi,

MAROTE.
 Le pourquoi n'est pas nécessaire.

LA TRINQUART.
 Mais apparemment , ma Commere ,
 Je parlons pour notre plaisir.

CANDOR.
 Sur un fait , il faut m'éclaircir.

LA TRINQUART.
 Bon Dieu ! oui , Monseigneur ; j'ons l'âge.
 J'ons vû trent'-neuf moissons ; j'avons eu tout le
 tems

D'examiner tout le village.
 Je savons les tenans & les aboutissans,

NICOLE.
 Oui , je vous dirons bien qu'la fille à Mathurine
 S'laisse engeoler par le fils à Piar'-Jean.

COMÉDIE.

47

MAROTE.

Bon chien chassé de race : & n'avais-vous pas bien
Que de peur d'en manquer , la petite Claudine
A trois amoureux.

LA TRINQUART.

Oui !

NICOLE.

Comment donc ! ma cousine ,
Vous l'ignorais ? Mais d'où venais-vous donc ?

MAROTE.

Et la femme à Jacques Cardon
Trouve notre meunier homme de bonne mine.

LA TRINQUART.

Et la meuniere en donne à moudre à son mari ;
J'allons vous raconter ses tours.

MAROTE.

J'en ons ben ri.

NICOLE.

Pour tromper , celle-là rafine.

CANDOR.

Mais à la fin on se taira.

Et peut-être qu'on m'apprendra..

MAROTE.

Quoi , Monseigneur ?

CANDOR.

Ce qu'est Gennevoté , & Rosine.

LA TRINQUART.

Oui , oui ; j'allons vous dire ça.

MAROTE.

Gennevoté est brave femme.

42 LES MOISSONNEURS;

NICOLE.

Point de malice dans l'ame.

LA TRINQUART.

Mais on fait ce qu'on en contoit.

CANDOR.

Voyons.

MAROTE.

Monfeigneur , elle étoit

Au tems jadis une Dame.

NICOLE.

Oui , vraiment , une Madame.

LA TRINQUART.

Bonne femme.

NICOLE.

Brave femme.

LA TRINQUART.

Quand j'allions à l'école ensemble...

CANDOR.

Allons au fait;

Parlez , parlez , Dame Marote.

MAROTE.

Eh bien ! la pauvre Gennevoté

Mangea son pain blanc le premier ;

Alle portoit un grand panier ,

Rubans , robe de soie & mantelet.

NICOLE.

En-
sem-
ble.

LA TRINQUART.

Qu'importe ?

Qu'importe ?

MAROTE.

Mais aujourd'hui , pour son malheur ;

C'est un habit de laine qu'elle porte.

LA TRINQUART.

V'là ç'que c'est d'avoir un bon cœur.

CANDOR.

Connoissez-vous sa famille ?

NICOLE.

Oui, Monseigneur, elle est fille.

MAROTE.

Elle est femme.

LA TRINQUART.

Veuve.

NICOLE.

Non.

Vous n'sçavais pas la raison.

MAROTE.

La raison ? .. Mieux que vous, peut-être :

Un biau Monsieur de Mélincour.

(Candor paroît frappé du nom de Melincour.)

Un jour,

Avec li, la fit disparoître.

Vous voyais qu'alle est femme.

NICOLE.

Vous voyais qu'alle est fille.

LA TRINQUART.

Vous voyez qu'alle est veuve.

MAROTE.

Eh ! non, non, non.

LA TRINQUART & NICOLE.

Si, si.

MAROTE.

Partant, Monseigneur, on devine

En-
sem-
ble.

44 LES MOISSONNEURS;

Que son compagnon si joli...

NICOLE.

Li fit un présent de Rosine.

LA TRINQUART.

Pour qu'all' se souvienne de li.

CANDOR.

Ah ! me voilà bien éclairci !

C'en est assez : au lieu de me tirer de peine...

Ah ! voici nos Seyeux que Rustaut me ramene...

SCENE IX.

RUSTAUT, LES MOISSONNEURS;
CANDOR, LES COMMERES.

CANDOR.

ALLONS , mes chers enfans , venez m'environner ;

C'est votre ami qui vous rassemble :

L'heure vous appelle au dîner ;

Nous allons tous manger ensemble.

Pour travailler de meilleur cœur ,

Reprenez des forces nouvelles ;

(*A Rustaut.*)

Mets la nappe sur ces javelles.

Voilà la table du bonheur.

Je ne vois point Rosine.

MAROTE.

Elle n'est que glaneuse ,

Pourquoi mangeroit-elle ?

COMÉDIE.
LA TRINQUART.

45

Alle ne gagne rien.

CANDOR.

Elle en est plus à plaindre.

NICOLE.

Alle n'a pas de bien

Alle n'en fait pas moins la glorieuse.

SCENE X.

DOLIVAL, GENNEVOTE,
ROSINE, RUSTAUT, *les*
Moissonneurs & les Commeres.

DOLIVAL, *tirant Rosine par le bras*
à la porte de la chaumière.

ROSINE ne veut pas venir,
Mon oncle.

ROSINE.

Eh bien ! voulez-vous donc finir ?

CANDOR.

Venez, venez, Rosine.

ROSINE.

Oh ! je suis trop honteuse.

CANDOR.

Gennevotte, venez aussi.

GENNEVOTE.

Monseigneur, excusez : nous sommes bien ici.

CANDOR.

Je vous l'ordonne ; allons.

46 LES MOISSONNEURS;
GENNEVOTÉ.

C'est par obéissance.

CANDOR.

A mes côtés , placez-vous toutes deux.

ROSINE.

Ah ! Monfeigneur...

DOLIVAL.

Ayez plus d'assurance.

NICOLE.

J'allons faire un diner joyeux.

(*Les Moissonneurs s'assèment sur des gerbes.*)

CANDOR, à Dolival qui veut s'asseoir à côté
de Rosine ; il lui indique une place plus éloignée.
Passe là.

MAROTE fait remarquer à une des Commeres ;
que Candor a fait asséoir Rosine auprès de lui.
Que dis-tu de cette préférence ?

CHŒUR des Moissonneurs & des Moissonneuses ;

Ah ! queu régal !

Notre bon Maître

Veut bien paroître

Notre égal.

(*Pendant ce chœur on sert à chacun un potager
rempli de soupe avec un morceau de salé , du pain
& du fromage.*)

PIERRE.

Oh ! tatigué, v'là de bian bonne soupe.

Le Pere TRINQUART.

Cela refait son homme.

JEROSME.

Un grand Docteur ,

Qui fait bien ce qu'il faut pour réjouir le cœur ,

Dit qu'après le potage , on doit , à pleine coupe,
Sabler un bon coup de vin pur.

GUILLOT.

Voir'ment , pour l'estomach , c'est un remede sûr.

COLAS.

Ça chasse itou l'humeur melancolique.

CANDOR.

Il est aisé de le mettre en pratique ;
Rustaut , fers chacun à son gré.

LE Pere TRINQUART.

Aveins notre tasse , ma femme.

NICOLE.

Tiens , la v'là.

JEROSME.

V'là la mienne itou.

RUSTAUT.

C'est un pot !

JEROSME.

Dame !

C'est-là ma tasse , à moi , quand je suis alteré.

CANDOR.

Allons , Rosine ; allons , ma bonne femme.

GENNEVOTE.

Nous ne buvons pas , Monseigneur.

CANDOR.

A ma santé ?

GENNEVOTE.

C'est de toute notre ame.

ROSINE.

Vous nous faites bien de l'honneur.

48 LES MOISSONNEURS,

CANDOR.

A I R.

C'est en buvant qu'on se délassé.
Buvez à moi, je bois à vous.
Que nos cœurs, comme chaque tasse,
Sans cesse se rapprochent tous.

CHŒUR de Moissonneurs & Moissonneuses.

C'est en buvant qu'on se délassé.
Buvons, buvons, rien n'est si doux.
Que nos cœurs, comme chaque tasse,
Sans cesse se rapprochent tous.

LA TRINQUART.

Regarde, Monseigneur verse à boire à Rosine;

MAROTE.

Elle est bienheureuse.

NICOLE.

Bon ! bon !

On a peut-être une raison.

LA TRINQUART.

Je n'en répondons pas.

MAROTE.

Tais-toi donc, ma cousine.

NICOLE.

Queu babillarde !

COLAS.

COMÉDIE.

49

COLAS.

Mais paix donc.

Lorsque je bois , je n'aime pas qu'on cause.

Le Pere TRINQUART.

La soif est une belle chose.

DOLIVAL.

Allons , Rosine , une chanson.

ROSINE.

Je n'en fais point.

LA TRINQUART.

Dis-en toi , ma Commere.

MAROTE.

Eh ! mais , tredame ! pourquoi non ,
A Monseigneur si ça peut plaire ?

NICOLE.

Monseigneur chantera le r'slin.

CANDOR.

Oui , oui , oui.

LA TRINQUART.

Mettons-nous en train.

MAROTE.

O le bon tems que la moisson !

On est ensemble sans façon.

Auprès de nos jeunes fillettes

On voit toujours queuques garçons ,

Qui guettont sous les collerettes ,

Et pis qui contont leurs raisons.

O le bon tems que la moisson !

On est ensemble sans façon.

D

30 LES MOISSONNEURS,

Le soir, on s'en va dans la grange ,
Les gerbes y font à foison ;
Tandis que chacun les arrange ,
Pierrot s'arrange avec Lifon.

O le bon tems que la moisson ! &c.

Jérôme apporte une galette
Avec un morciau de jambon.
Mais où fera-t-il la dinette ?
C'est sur les genoux de Suzon.

O le bon tems, &c.

Fillette novice soupire ,
Elle n'en fait pas la raison ;
Mais l'amour , qui cherche à l'instruire ,
Lui fait trouver un bon garçon.

O le bon tems , &c.

A sa bonne femme Gertrude ;
Charlot , déjà presque barbon ,
L'aimant toujours par habitude ;
Fait présent d'un petit poupon.

O le bon tems , &c.

D O L I V A L.

L'amour fait souvent qu'on oublie
Naissance , fortune & raison.

Avec une fille jolie ,

Un Roi peut être à l'unisson.

O le bon tems , &c.

R U S T A U T.

Allons , l'heure annonce le terme
Où doit cesser votre repos.

COMÉDIE.

51

Signalez-vous par des efforts nouveaux,
De crainte que le bled sur la terre ne germe,
Mettez les gerbes en monceaux :
Dans les granges qu'on les enferme;
Et que les meules de la ferme
Aux regards des passans attestent vos travaux;

CANDOR.

A I R.

Honneur , honneur
Au Moissonneur ,
De l'indigence
Consolateur ;
De l'abondance
Il est l'auteur.
Pour l'opulence ,
Pour la Grandeur ;
Point de bonheur ,
Sans laboureur.
Honneur , honneur
Au Moissonneur.

Tous en s'en allant.

Honneur , honneur
Au Moissonneur.

(Les Moissonneurs retournent à leur ouvrage. Dolival fait semblant de suivre Candor ; il revient sur les pas de Rosine & de Gennevoté : il veut les aborder lorsqu'elles sont prêtes à rentrer dans leur chaumière. Gennevoté fait rentrer Rosine , fait une grande révérence à Dolival , & ferme brusquement sa porte.)

D ij

S C E N E X I.

D O L I V A L, *seul.*

» S E S mépris irritent ma flamme ; *
 » De mon projet je veux venir à bout ;
 » Et je me détermine à tout ,
 » Pour enlever Rosine à cette étrange femme.

* Ces quatre vers marqués de guillemets se passent à la Représentation , mais il faut que l'Acteur y supplée par un mouvement de dépit , qui en fasse sentir l'équivalent.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

RUSTAUT *seul.*

CETTE bourse-là m'embarasse.
Je n'aime point l'argent , quand il n'est pas à moi.
Voyons ce qu'il faut que je fasse
Pour m'acquitter de mon emploi.
Sans hésiter , dans cette bourse
Remettons ces quatre louis :
Du malheur qu'on soulage augmentons la res-
source ;
Une bonne action doit se faire gratis.
Je les vois toutes deux sortir de leur chaumière :
Il faudroit agir de maniere



S C E N E I I.

GENNEVOTE, ROSINE.
RUSTAUT.

GENNEVOTE, *portant à son bras un grand panier rempli d'échevaux de fil.*

JE vais porter ce fil au Tisserand.

ROSINE.

Ma mere,

Laissez-moi le porter.

GENNEVOTE.

Il n'est pas nécessaire.

ROSINE.

Cette charge est d'un trop grand poids.

GENNEVOTE.

Ce n'est que ma tâche d'un mois.

ROSINE.

Ce panier est trop lourd.

GENNEVOTE.

Non, non.

ROSINE. *Elle ôte le panier du bras de Gennevote, & le pose sur le banc.*

Laissez-moi faire.

GENNEVOTE, *avec un peu d'humeur.*
Non.

ROSINE.

Non ! Si vous avez pour moi de l'amitié,

Vous n'en prendrez, au plus, que la moitié.
Ou ce soir, ou demain, je porterai le reste.

COMÉDIE.

55

(Elle ôte du panier, malgré Gennevoté, une partie des chevaux de fil, les pose sur le banc, & dit en la regardant avec amitié.)

Oui, la, la... fâchez-vous. Par quel destin funeste
Rendez-vous votre état le plus dur des états ?
Vous abrégez vos jours. Vous ne m'aimez donc
pas ?

GENNEVOTÉ, encore avec un peu d'humeur.

Eh ! la jeunesse a bien de l'avantage ...
Mais elle est exposée à des dangers ...

ROSINE.

Comment ?

RUSTAUT, derrière, guettant l'occasion de
placer la bourse sans être aperçu.

Si je pouvois tout doucement ...

GENNEVOTÉ, se radoucissant.

Rosine, quand on a ton âge,

Ces dangers-là sont un amant.

Je t'aime trop pour que tu me chagrines.

L'honneur, ô ma très-chère enfant !

Est un collier de perles fines,

Qu'il faut conserver en entier :

Un seul grain détaché, le reste se défile.

Retiens cette leçon utile :

Il ne faut jamais perdre un grain de son collier.

ROSINE.

Je suis sûre d'avoir toujours une ame honnête.

RUSTAUT.

Tandis qu'elles tournent la tête.

D iv

56 LES MOISSONNEURS,

Mettons la bourse à côté du panier.

(Il la pose sur le banc & dit à Dolival , qu'il rencontre au fond du Théâtre :)

J'ai glissé votre argent.....

DOLIVAL.

Écoute.

(Il le tire à part , pour lui parler en particulier.)

ROSINE.

Sur ma conduite auriez-vous quelque doute ?

GENNEVOTE.

Non , & je crois que ton cœur libre encor
Du moindre attachement n'a pas les apparences :

Mais parle vrai ; dis-moi ce que tu penses

Du neveu de Monsieur Candor.

ROSINE.

Rien du tout , foyez-en certaine ;
Je n'ai pas seulement sur lui jetté les yeux.

GENNEVOTE.

Ma chère Rosine , tant mieux,

ARIETTE.

Prends-y bien garde ,

Crains un amant.

Qu'on le regarde

Un seul moment .

On se hazarde.

Prends-y bien garde ,

Crains un amant.

Quand on l'écoute ,

Cher il en coûte :

L'amour surprend.

Et oui , sans doute

Le cœur se rend.

Prends-y bien garde , &c.

On te dira :
 Belle Rosine...
 On s'écriera :
 Elle est divine.
 Pour mieux trahir ,
 L'Amant est tendre ;
 Loin de l'entendre ,
 Il faut le fuir.

Prends-y bien garde, &c.

(*Sur la fin de cette Ariette , Dolival s'approche tout doucement pour écouter ce que disent Gennevot & Rosine.*)

ROSINE.

Ah ! n'appréhendez rien ... Vous devez me connoître.

GENNEVOTE.

Oui , tandis que je vais ailleurs ,
 Va rejoindre nos Moissonneurs.

ROSINE.

Oui , vous avez raison , & bien-tôt j'y vais être.

GENNEVOTE.

Mais comme je ferai longtems dehors peut-être ,
 Et que tu reviendras sûrement avant moi ,
 Prends la clé.

ROSINE.

Oui , ma mere.

(*Pendant que Gennevot cherche la clé dans sa poche , Dolival a le tems de faire son à parte.*)

DOLIVAL.

Quoi !

Rosine reviendra chez elle avant sa mere !

Prévenons-la ; ne faisons point de bruit ,
 Et glissons-nous dans la chaumiere ,

58 LES MOISSONNEURS;

Duffé-je , pour l'attendre , être jusqu'à la nuit.

(*Il entre furtivement dans la cabane.*)

GENNEVOTE.

Mets ordre à tout , & fais en sorte

Qu'on n'entre point dans la maison.

ROSINE.

Oui , c'est bien mon intention :

Commençons par fermer la porte.

(*Pendant que Rosine ferme la porte à double tour, sans soupçonner que Dolival est entré dans la maison , Gennevot qui va reprendre son panier, apperçoit la bourse sur le banc.*)

GENNEVOTE.

Ah ! ma fille , qu'est-ce que c'est ...

Que je trouve là ?

ROSINE.

Quoi ?

GENNEVOTE.

Viens voir ; c'est une bourse.

ROSINE.

Ciel ! elle est pleine d'or.

GENNEVOTE.

C'est ce qui me paroît.

Cet or là dans nos mains ne vient pas à sa source.

ROSINE.

On s'est assis sur notre banc.

C'est quelqu'un qui l'aura laissée.

GENNEVOTE.

Comme toi , j'en ai la pensée.

ROSINE.

Quel bonheur !

COMÉDIE.
GENNEVOTE.

59

Oui ; rendons-la.

ROSINE.

Sur le champ.

GENNEVOTE.

Oui, sans doute.

ROSINE.

Il faut qu'on l'affiche

Aux portes du Château ; cela , sans hésiter.

Cette bourse appartient à quelqu'homme bien riche.

GENNEVOTE.

Et qui par conséquent doit bien la regretter.

Le devoir le plus nécessaire

Est d'aller remettre cet or

Dans les mains de Monsieur Candor :

C'est toi que j'en charge.

ROSINE.

Ah ! ma mere ,

Je n'oserai pas.

GENNEVOTE.

Pourquoi donc ?

Il est si doux , si bienfaisant , si bon !

ROSINE.

Je le fais , & je le révere.

Maman , j'irai , si vous voulez.

Mais lorsque je le vois , tous mes sens sont troublés :

Je n'ai pas la moindre assurance.

GENNEVOTE.

Va , va , ce trouble-là tient encore à l'enfance ;

Mais Candor est ami de la simplicité ,

Et ton air de timidité

Lui plaira plus que trop de confiance.

S C È N E I I I.

ROSINE, *seule.*

NON, je ne puis soutenir sa présence ;
 Mon embarras, mon trouble, ma rougeur...
 Un sentiment plus fort que la reconnoissance
 Répand le trouble dans mon cœur.

A R I E T T E.

Candor est bienfaisant ;
 Mais sa douceur extrême
 Le rend plus imposant.
 Je fais que chacun l'aime ;
 Il est la bonté même ;
 Qui le voit est content.
 Je le fais, & pourtant
 Je ne suis plus la même ;
 Aussi-tôt qu'il m'entend,
 Je tremble, & cependant,
 Si tout le monde l'aime,
 Je crois l'aimer autant.



SCÈNE IV.

LE VIEILLARD GUILLOT,
ROSINE.

LE VIEILLARD.

JE ne fais pas pourquoi Monsieur Rustaut m'oblige
De quitter le travail , & me fait le paiement
De ma journée. Un pareil traitement
Et me mortifie & m'afflige.
J'ons soixante & dix ans , il est vrai , bien sonnés.
Est-ce être vieux , quand on se porte
Comme un charme ? J'avons une fanté plus forte
Que ces Godelureaux minces & bien tournés.

ROSINE.

Vous , en ces lieux , que le hazard attire ;
N'avez-vous pas entendu dire
Qu'une bourse eût été perdue ici ?

LE VIEILLARD.

Qui ? nous ?

ROSINE.

Oui,

LE VIEILLARD.

Je n'en favons rien.

62 LES MOISSONNEURS;

ROSINE.

En voilà pourtant une
Que ma mere a trouvée.

LE VIEILLARD.

Eh ! bien , tant mieux pour vous.

ROSINE.

C'est un bonheur & non une fortune :
Remettez cette bourse à notre bon Seigneur.

Tout le village vous estime ;

On fait combien vous respectez l'honneur ;
Ma confiance en vous est juste & légitime.

LE VIEILLARD,

Quoique pauvre , il est vrai , j'avons des sentimens ;
L'honneur est chez les pauvres gens.

(*A Rosine.*)

Mais rendez ce dépôt vous-même.

ROSINE.

Je vous prie...

Faites-moi ce plaisir.

LE VIEILLARD.

Eh ! bien , ma chere amie ;

Votre confiance aura lieu ;

Je rendrons votre bourse , & même toute pleine.

ROSINE.

Mon cher Guillot , je n'en suis pas en peines
Voilà Monsieur Candor. Adieu.

(*Elle sort.*)



SCÈNE V.

CANDOR ; LE VIEILLARD.

CANDOR, *à part.*

Tous les propos de ces Commeres
Me donnent des soupçons sans m'assurer de rien ;
Mais avec Gennevoté un moment d'entretien
Me donneroit des notions plus claires.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur , j'avons commission
De vous dire qu'on vient de trouver une bourse.

CANDOR.

Qui ?

LE VIEILLARD.

Rosine & sa mère.

CANDOR.

Et la réclame-t-on ?

LE VIEILLARD.

Non , Monseigneur.

CANDOR.

Tant mieux , & c'est une ressource

Qu'elles feront bien de garder.

Personne ne viendra la leur redemander.

LE VIEILLARD.

Mais alle m'a chargé.

CANDOR.

Guillot , va la lui rendre.

Fais ce que je te dis.

64 LES MOISSONNEURS;
LE VIEILLARD.

Vous me faites comprendre...

Mais

CANDOR.

Va donc , finis tes propos.

LE VIEILLARD.

Oh ! c'est lui , c'est lui-même ; il n'en fait jamais d'autre.

CANDOR.

Laisse-moi , j'ai besoin d'un moment de repos.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur , vous procurais le nôtre ;
Il seroit inhumain d'interrompre le vôtre.

(*A part , en s'en allant.*)

Un tel secours leur vient fort à propos.

SCENE VI.

CANDOR , *seul.*

ARIETTE.

DEPUIS que le jour nous éclaire ;
Mon corps est dans l'activité,
C'est un travail si salutaire ,
Qui fait ma force & ma santé.
Le sommeil affermit la trame
Des jours qui nous sont préparés.
Quand on a la paix dans son ame ,
Les sens sont bientôt réparés.



Sur ce gazon , près de cette fontaine ;
Le sommeil va me rafraîchir.
Qui n'a jamais connu le travail & la peine ,
N'a jamais goûté le plaisir.

(*Il s'endort sur le gazon.*)

SCENE

SCÈNE VII.

CANDOR *endormi* ; ROSINE ,
avec un faisceau d'épis sur sa tête.

ROSINE.

ARIETTE.

MA démarche est légère ;
Je rapporte chez nous
De quoi nourrir ma mère ,
Et ce poids est bien doux.
Pour moi c'est une fête ;
Ma peine est un bonheur :
Le poids est sur ma tête ,
Le plaisir dans mon cœur :



Que vois-je ? Ici Monsieur Candor repose ;
Respectons son sommeil. Hélas ! si j'étois cause...
Son repos précieux est pour nous un présent.

C'est un bien qui nous intéresse.
Puisse un calme si doux , toujours le délassant ;
Etendre sa carrière à l'extrême vieillesse.

Le pauvre n'a d'autre richesse
Que les jours prolongés de l'homme bienfaisant.

E

66 LES MOISSONNEURS,

ARIETTE.

O toi que le hameau révere ;
O toi, notre vrai défenseur ,
Notre ami, notre tendre père !
Tu reposes avec douceur.

Ton sommeil facile,
Sous un ciel d'azur ,
D'une ame tranquille
Peint le souffle pur.

Tes vœux préservent de l'orage
Nos vendanges & nos moissons ;
On connoît l'asyle du sage ,
A la paix dont nous jouissons :

Je vais prêter l'oreille ... :
Doucement il sommeille ;
Je crains qu'il ne s'éveille :
Le jour a trop d'éclat.

Paix, plaçons cette branche :
Oui, oui, le jour a trop d'éclat :
Encore cette branche ,
Et vers lui qu'elle panchè ;
Mais s'il se réveille....
Paix, c'est à merveille ;
Ah ! comme mon cœur bat !



COMÉDIE. 67

(Elle place autour de Candor les branches qu'elle a coupées.)

Voyons s'il peut en tirer avantage.

Le soleil est dans sa hauteur ,
Et ses rayons , par-dessus ce feuillage ,
Tombent à plomb sur son visage :
Je vais en modérer l'ardeur.

(Elle détache son mouchoir de col & l'étend sur les yeux de Candor.)

CANDOR , en dormant.

Rosine , Rosine !

ROSINE.

Il me nomme ;

Ah ! je l'ai réveillé.

(Elle se sauve , & va se cacher contre la porte de la chaumière , en avançant la tête de tems en tems , pour voir si Candor n'est pas fâché qu'on ait interrompu son sommeil.)

CANDOR se leve sur son séant ;

Je ne fais pas quel bruit
M'est venu tirer de mon somme.

ROSINE.

Il est fâché.

CANDOR.

J'aurois moins dormi cette nuit ;

On m'a rendu service.

ROSINE.

Ah ! que j'en suis émue !

E ij

68 LES MOISSONNEURS,

CANDOR.

Je rêvois , je sentoîs mon ame suspendue
Entre les restes du sommeil ,
Et l'instant qui touche au réveil ;
Rosine s'offroit à ma vue.

Je distinguois les sons de sa voix ingénue.

Je n'éprouvai jamais un sentiment pareil.

Quel est ce voile ? . . . J'examine . . .

Je ne me trompe pas... quel seroit son dessein ?

C'est celui dont se sert la modeste Rosine ,

Pour dérober aux yeux la blancheur de son sein :

Mon songe n'est donc pas une illusion pure.

Cherchons & découvrons quelle est cette aventure.

ROSINE.

Il approche , rentrons.

(Rosine , ouvrant la porte , aperçoit
Dolival , & fuit toute effrayée.)

Ciel ! un homme chez nous !

DOLIVAL.

Rosine , pourquoi fuyez-vous ?

CANDOR.

Que vois-je ? ô funeste lumière !

Dolival imprudent caché dans la chaumière ! . .

(Elle revient tremblante.)

ROSINE.

Ah ! Monsieur ! ... Monseigneur ! . . .

(Elle court , toute épouvantée , à l'autre coin du
Théâtre. Candor la suit. Dolival qui poursuit
toujours Rosine , aperçoit Candor qui a le
dos tourné , & rebrousse chemin.)

SCÈNE VIII.

CANDOR, ROSINE.

CANDOR, *ramenant Rosine.*

V Ous voilà hors d'haleine.

ROSINE.

Un Monsieur me poursuit... J'ai peur.

CANDOR.

Il seroit affligé de causer votre peine.

C'est mon neveu.

ROSINE.

C'est pour cela.

Qu'il devroit de son oncle imiter la conduite.

Nous n'avons rien à nous dire ; voilà

Pour quel sujet j'ai pris la fuite.

CANDOR.

Je suis sûr que , sans votre aveu ,

Il étoit dans votre cabane.

ROSINE.

Pourroit-on croire?... ô Ciel !

CANDOR.

Je le condamne.

(*A part.*) Le seul coupable est mon neveu.

E iij

70 LES MOISSONNEURS,

CANDOR.

Ce voile est-il à vous ? Parlez.

ROSINE.

Je vous conjure

De m'excuser, si j'ai troublé votre sommeil.

Ah ! ce n'étoit, je vous le jure,

Que pour vous garantir des ardeurs du soleil.

Rendez-le moi.

CANDOR.

Le voilà ; mais , ma fille ,

Quel intérêt (parlez de bonne-foi ,)

Comme si vous étiez de ma propre famille ;

Vous engageoit à prendre autant de soin de moi ?

ROSINE.

Eh ! quelle ame assez dure , assez dénaturée ,

Ne prendroit pas à vous le plus tendre intérêt ?

Vous êtes révééré de toute la Contrée ,

Dès que nous vous voyons , notre bonheur paroît.

Tous vos discours ne tendent qu'à nous plaire ;

Nos cœurs n'en perdent jamais rien ;

Vous ne parlez que pour dire du bien ,

Vous n'agissez que pour en faire.

Quand vous êtes heureux , nous sommes tous
contens.

Vos yeux nous servent de présage ;

Nous consultons votre visage ,

Comme on regarde au Ciel pour prévoir le beau
tems.

CANDOR.

Je suis touché de voir qu'on m'aime.

COMÉDIE.

71

ROSINE.

On vous aime comme soi-même.

CANDOR.

Je jouis de ce sentiment.

(Il lui prend la main.)

Ah ! Rosine. *(A part.)* Qu'allois-je faire ?

ROSINE.

Ah ! Monseigneur !..

CANDOR.

En ce moment ;

Rosine , je suis un bon pere

Qui prend la main de son enfant.

ROSINE.

C'est à moi de baiser la vôtre.

CANDOR.

Arrêtez ; mais soyez plus sincere qu'une autre.

Confiez-moi qui vous êtes.

ROSINE.

Je suis....

La fille à Gennevot.

CANDOR.

Et qu'est-elle elle-même ?

Je veux la servir ; je le puis.

ROSINE, *vivement.*

Ce seroit un service extrême

Que vous me rendriez.

CANDOR.

Mais que fait-elle enfin ?

ROSINE.

Ce que je fais ... elle vous aime.

E iv

71 LES MOISSONNEURS, CANDOR.

Pourquoi donc me fuit-elle, & quel est son dessein ?
Depuis un an je suis Seigneur de ce village :
Elle n'est point venue avec les habitans ,
Quand ils m'ont rendu leur hommage.
Je ne la vois jamais : qui la rend si sauvage ?

ROSINE.

Elle respecte votre tems.
De vous à nous la distance est si grande !..
On a peur de vous détourner.
S'il falloit obtenir de vous quelque demande ;
On craindrait moins de vous importuner.

D U O.

CANDOR.

A vous je m'intéresse ,
Ce sentiment est doux ;
Sa vertu , sa jeunesse...
Je prendrai soin de vous.

ROSINE.

Ah ! nous vous aimons tous ;
A vous on s'intéresse ;
Le respect , la tendresse ;
Tous nos cœurs sont à vous.

Je ferai votre guide.
Eh bien , Rosine ? eh bien ?
[*Il lui prend la main avec affection.*]

Soyez donc moins timide ,
Je suis votre soutien.

Son regard m'intimide.
Eh bien !
(*Elle le regarde avec intérêt & modestie.*)

Soyez notre soutien ,
Notre espoir , notre guide.

A vous je m'intéresse , &c. Ah ! nous vous aimons tous, &c.

X

ROSINE.

Voilà ma mère ; elle marche avec peine :
Permettez , pour que je l'amène ,
Que j'aie lui donner le bras.

CANDOR.

Non, non ; je vais moi-même au-devant de ses pas ;

SCENE IX.

GENNEVOTE, CANDOR, ROSINE.

CANDOR.

MA pauvre Gennevote, allons, ma bonne mere,
Vous paroissez bien lasse ; il faudroit vous asseoir.

ROSINE.

Elle se tue aussi du matin jusqu'au soir :

Que ne me laisse-t-elle faire ?

GENNEVOTE.

C'est vous , notre bon Maître ! Ah ! mon cœur est
content.

Permettez-donc que je vous remercie
De toutes vos bontés pour cette chere enfant.

CANDOR.

Je veux , pour travailler au bonheur de sa vie ;

Vous parler en particulier.

GENNEVOTE.

Tiens , Rosine , prends ce panier.

ROSINE , *à sa mere.*

J'y vais mettre ce fil , & le porter moi-même.

CANDOR.

Allons : placez-vous là , ma bonne : je vous aime ;

SCENE X.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

*(Pendant que Candor fait asséoir Gennevote ;
& se met à côté d'elle :)*

DOLIVAL, au fond du Théâtre, à un de ses gens :

FORT bien : Rosine a pris ce chemin détourné ;
Cours, fais exécuter l'ordre que j'ai donné.

Mais la prudence est ici nécessaire ;
Ne précipitez rien, & guettez le moment...
(Il se retire.)

SCENE XI.

CANDOR, GENNEVOTE.

CANDOR, à Gennevote.

Parlez-moi sans déguisement ;
Je fais tout.

GENNEVOTE.

Quoi ?

CANDOR.

Soyez sincère :

Melincour...

GENNEVOTE.

Etoit mon époux...

Rosine étoit sa fille.... Elle a perdu sa mere,

CANDOR.

Elle l'a retrouvée en vous,

GENNEVOTE.

J'ai rempli ce devoir bien doux ; mais nécessaire ;
Ses parens durs & fiers ont voulu l'abaisser.

Ils ont eu honte d'une fille

De qui la pauvreté sembloit les offenser ;

Elle a cessé d'être de leur famille.

CANDOR.

Comment ! Loin de s'intéresser...

GENNEVOTE.

Ah ! quelle difference ! un cœur tendre & sensible...

Un cœur comme le vôtre...

CANDOR.

O ciel ! est-il possible ?

Le riche pour parent méconnoit l'indigent ,

Et quand son fol orgueil achete à prix d'argent

Des titres faux , & des parens postiches ,

Ceux qu'il a délaissés , en murmurent tout bas.

GENNEVOTE.

Eh ! ce sont eux qui , dans ce cas ,

Doivent rougir d'avoir des parens riches.

CANDOR.

Rosine leur eût fait honneur ,

Au lieu de leur être importune.

GENNEVOTE.

Rosine m'a suivie au sein de l'infortune ,

Dans mes chagrins cuisans elle a fait mon bonheur.

CANDOR.

Mais Melincour étoit le neveu de mon pere.

GENNEVOTE.

Je le fais bien , Monsieur.

76 LES MOISSONNEURS,
CANDOR.

A quelle intention
M'avez-vous donc fait un mystère
De votre situation ?

GENNEVOTE, *timidement*.

Monfieur, j'ai cru le devoir faire.
J'ai fu qu'un long procès vous avoit défunis.
Ces débats d'intérêts, quand même ils font finis ;
Conservent encore une chaîne ,
Et nourrissent longtems les germes de la haine.

CANDOR, *se levant*.

Voilà le triste fruit des procès de parens.

GENNEVOTE.

Des cœurs nobles & hauts qui font dans la misère,
Imaginent toujours d'autres expédiens
Que d'aller mendier le bien qu'on peut leur faire,
Ah ! des secours forcés sont bien humilians !

CANDOR.

Vous avez mal connu mon caractère.
Je veux, en la dotant, lui donner un époux.

GENNEVOTE.

Monfieur, nous vous pourrions attirer des re-
proches,

En recevant tant de bienfaits de vous.
Vous avez des parens moins éloignés que nous.

CANDOR.

Les plus infortunés sont toujours les plus proches.

GENNEVOTE.

Mon cœur est pénétré de tous vos sentimens.

Cette chere Rosine ; eh bien ! je vous la rends.

La séparation me paroîtra cruelle ;

Mais volontiers , je me sacrifierai.

Vous la rendrez heureuse ; alors je le ferai.

CANDOR.

Non , non ; vous vivrez avec elle.

Je conçois un projet , & je l'établirai.

Mon neveu...je le vois...éloignez-vous , de grace ;

Je veux sonder son cœur , savoir ce qui s'y passe,

Amenez-moi Rosine ; alors je vous dirai...

(Il reconduit Gennevot en lui parlant bas.)

SCENE XII.

DOLIVAL , seul.

L'ENTREPRISE est hardie ; il faut payer d'au-
dace...

Tandis qu'on va saisir l'occasion ,

Je reste ici pour ôter tout soupçon.



SCÈNE XIII.

CANDOR, DOLIVAL.

CANDOR.

COMMENT ! tu n'es pas à la chasse ?

DOLIVAL.

Bon ! Vous n'avez qu'un chien , que voulez-vous qu'on fasse ?

CANDOR.

Causer avec Rosine est un plaisir plus grand.

DOLIVAL.

Rosine !

CANDOR.

Tu fais l'ignorant !

Je t'ai vû sortir de chez elle.

DOLIVAL.

Il est vrai que tantôt , par la chaleur cruelle ;

Consumé , lassé , désœuvré ,

J'ai vû cette cabane ouverte ,

Je l'ai trouvé totalement déserte ;

Sans conséquence alors j'y suis entré.

Voilà tout.

CANDOR.

Voilà tout , & pour qui pouvoit être

Une bourse remise à Rustaut ?

DOLIVAL, *à part.*

Ah ! le traître !

DOLIVAL.

Mon cher oncle , tenez , voici la vérité :
Rosine & Gennevoté... oui... je vous le confesse.
J'ai sçu qu'elles étoient dans la nécessité.
Je suis le Chevalier des Femmes qu'on délaisse.

Sans me nommer , sans me commettre en rien ;
J'ai voulu leur faire du bien ,

Comme vous faites , vous , sans que cela paroisse.

CANDOR.

Le motif seroit beau ; mais ce n'est pas cela.

Rosine te fuyoit , & tu l'as poursuivie ;

Allons , tu l'aimes ?

DOLIVAL.

Mais , oui-dà.

Je suis jeune , elle est fort jolie.

A la campagne , il faut bien s'amuser ;

C'est un moment de fantaisie ,

Que mon âge fait excuser.

Bon ! Je n'y pense plus. Elle fait la sévère ;

Sans relâche obsédée ; & par qui ? Par sa mère.

CANDOR.

Toutes les deux pourront s'humaniser ;

Loin de blâmer ton feu , je veux l'autoriser.

Et j'emploierai pour toi mon éloquence.

DOLIVAL.

Vous auriez cette complaisance ?

Vous pourriez me servir ?

CANDOR.

Je m'y crois obligé.

Si tu peux être corrigé ,

Mon ami , ce sera par un penchant honnête.

Il formera ton cœur , il mûrira ta tête.

80 LES MOISSONNEURS;

Je le fais. J'en ai fait l'expérience, moi.
A peu de chose près, j'étois, dans ma jeunesse,
Aussi ridicule que toi.

Un amour délicat me tint lieu de sagesse,
Me fit de mes erreurs reconnoître le faux,
Et j'eus honte de mes défauts,
En n'en trouvant aucun dans ma Maitresse:

DOLIVAL.

Vous eûtes-là, mon oncle, un joli Précepteur.
CANDOR.

On devient honnête-homme en épurant son cœur;

ARIETTE.

On se rend estimable,
Lorsque l'on aime bien;
Et pour paroître aimable,
On ne néglige rien.
Du choix qu'on a su faire;
Dépend le caractère.
On cherche à se régler
Sur ce modele même.
Pour plaire à ce qu'on aime;
On veut lui ressembler.



DOLIVAL:

Voilà comme je pense.

CANDOR.

Il faut donc y souscrire:
Rosine te convient, tu feras son époux.

DOLIVAL.

Moi, mon cher oncle !... y songez-vous?

CANDOR:

COMÉDIE.

81

CANDOR.

Je la dote . . . Pourquoi sourire ?

DOLIVAL.

Comment ? . . .

CANDOR.

Rosine est sage , on doit la respecter

DOLIVAL.

Mais dans le monde , il faut représenter . . .

CANDOR.

Quelquefois la noblesse habite une cabane .

DOLIVAL.

Rosine ? . .

CANDOR.

N'est point paysane ;

Elle est fille de Melincour.

DOLIVAL.

Que m'apprenez-vous ? je respire ;

Je puis enfin avouer mon amour . . .

Oui , l'unique bien où j'aspire . .

CANDOR.

Tu seras son époux , te dis-je .

DOLIVAL.

Dès ce jour

(*A part.*) Mais j'ai fait une étourderie .

Je n'ai pas un instant à perdre .

CANDOR.

Où vas-tu donc ?

F

82 LES MOISSONNEURS;

DOLIVAL.

Mon cher oncle , il y va du malheur de ma vie...
Laissez-moi prévenir. . . .

CANDOR.

Mais il perd la raison.

S C È N E X I V .

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

GENNEVOTE.

AU secours ; ah ! Monsieur ! Rosine m'est ravie ;

CANDOR.

Rosine ! ô Ciel !

DOLIVAL.

Ne vous allarmez pas ;

GENNEVOTE.

Ce sont ses cris qui m'en ont avertie.

J'ai vers elle aussi-tôt précipité mes pas ;

Dans l'instant , à mes yeux , on l'a fait disparaître ;

DOLIVAL.

Je cours . . .

CANDOR.

Demeure ici. (*à part.* Je soupçonne le traître ;

Rustaut , Rustaut , accours avec nos Moissonneurs ;
Rosine ...

SCENE XV.

LE VIEILLARD, RUSTAUT,
GENNEVOTE, CANDOR,
DOLIVAL.

RUSTAUT.

MONSEIGNEUR, n'en foyez point en
peine,
Nous l'avons délivrée, & l'on vous la ramène.

LE VIEILLARD, à Gennevote.

Bonne-femme, séchez vos pleurs.

GENNEVOTE.

Vous me rendez ma fille ; ah ! je vous dois la vie !

LE VIEILLARD.

Nous avons pris bien à propos

Tout au travers de la prairie.

J'ai faisi le premier la bride des chevaux.

Ils ont pensé me tuer, mais n'importe ;

Du moins mon dernier jour étoit pour vous servir ;

Tous nos gens m'ont prêté main-forte,

Et voilà cet enfant qu'on vouloit vous ravir.



SCENE XVI. & dernière.

Les Auteurs précédens ; ROSINE , ramenée par les Moissonneurs.

GENNEVOTE.

QUE ne vous dois-je point , ô Vieillard respectable !

ROSINE , à Gennevotte.

Rosine , grace à lui , se revoit dans vos bras.

CANDOR.

Je desire , & je crains de trouver le coupable.

RUSTAUT.

Vous n'iriez pas bien loin ; je ne me trompe pas.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur , c'est , ne vous en déplaise ,

Quelque ami de votre neveu ;

Car il avoit prêté sa chaise.

CANDOR.

Monsieur , vous auriez pû ? ...

DOLIVAL.

Je vous en fais l'aveu ,

Rosine m'a tourné la tête.

L'absence , ni Paris n'ont point éteint mon feu ;

J'ai pour elle avancé mon retour en ce lieu ;

Ses refus m'ont piqué ; plus elle étoit honnête ,

Et plus à la séduire enfin j'ai persisté.

Je tirois mon espoir de son obscurité ,

Et j'ai cru qu'une paysane ,
 Passant dans l'abondance & dans l'oisiveté ,
 Pourroit peut-être un jour oublier sa cabane ,
 Et me remercier de ma témérité.

C A N D O R.

Quoi ! malheureux ! vous avez l'insolence
 De choisir ma maison, pour oser , sans pudeur ,
 Enfreindre le respect qu'on doit à l'innocence ,
 Et nous montrer l'effervescence
 D'une tête perdue & d'un homme sans cœur ?
 Pour mon parent je vous renie.
 J'abjure l'amitié qui m'avoit trop surpris.
 Ces nœuds dont vous n'avez jamais connu le prix ,
 Votre cœur dégradé les rompt & me délie ;
 Et le mien, qui toujours détesta l'infamie .
 Ne voit qu'un étranger dans une ame avilie ,
 Qui me force à changer ma tendresse en mépris.

D O L I V A L.

Votre indignation , mon oncle , est légitime !..
 Je l'ai trop offensée ... & je perds votre estime ...
 En lui donnant la main , je puis tout réparer.

C A N D O R.

Sans son aveu , je ne peux l'espérer.

D O L I V A L , à Rosine.

Ce que j'ai fait, ne vient que d'un amour extrême..
 Est-ce à Rosine à m'en punir ?

ROSINE , en se jettant dans les bras de sa mere.

Maman , souffririez - vous ? Ah ! j'aime mieux
 mourir.

86 LES MOISSONNEURS;

GENNEVOTE, *à Dolival.*

Quiconque offense ce qu'il aime ,
Est indigne de l'obtenir.

ROSINE , *avec un transport de joie.*

Ah !

CANDOR.

Ce noble refus peint votre caractère.

(*À Rosine , après un tems.*)

Je connois bien quelqu'un qui sent la même ardeur ;

Et son amour respectueux , sincère ,

Ne seroit occupé que de votre bonheur :

Mais la crainte de vous déplaire

L'oblige à renfermer le secret dans son cœur.

ROSINE.

Ne m'enviez point la douceur

De passer , en ces lieux , mes jours avec ma mère.

CANDOR.

Autant qu'à vous elle m'est chère.

(*à Rosine , après un tems.*)

Vous me refusez donc aussi ?

(*Rosine lève les yeux sur Candor avec tendresse ,
& les baisse aussi-tôt.*)

GENNEVOTE.

Quoi ! vous , Monsieur ? ..

CANDOR.

Rosine , expliquez vous ; que faut-il que j'espère ?

ROSINE.

Monseigneur....

GENNEVOTE , *à part.*

Seroit-il bien vrai ?

COMÉDIE.

87

DOLIVAL, *à part.*

Q'entends-je ?

ROSINE.

Excusez-moi... Je suis toute saisie...

CANDOR.

Je vois que vous allez demander du délai.

ROSINE.

Voilà l'unique fois, de toute votre vie,

Que vous avez mal vû.

GENNEVOTTE.

Tu dis la vérité.

DOLIVAL, *confus.*

Je suis puni, je l'ai bien mérité.

LE VIEILLARD.

Rosine n'a pas voulu prendre

Labourse qu'en ses mains j'étois chargé de rendre.

Qu'en veut-on faire ?

DOLIVAL.

Elle est pour toi.

(*Le Vieillard fait un mouvement de surprise.*

Dolival continue :)

Je puis en disposer, puisqu'elle étoit à moi.

LE VIEILLARD.

Je vais en faire le partage,

Avec tous nos bons Moissonneurs.

De vous ôter Rosine, ils ont eu le courage ;

Ça fait que Monseigneur la prend en mariage.

Des plaisirs d'aujourd'hui vous faites les honneurs.

RUSTAUT.

Fort bien, fort bien ; c'est faire un bon usage.

F iv.

88 LES MOISSONNEURS.

Ah le brave homme ! embrassons - nous.
L'ami , nous aurons soin de vous.

DOLIVAL , à Candor.

Je vais , loin de vos yeux , mettre tout en pratique,
Pour réparer ma honte & mon erreur ;
Et je ferai si bien que l'estime publique
Me rendra quelque jour mes droits sur votre cœur.

CANDOR , à Dolival qui se retire.

Tâche , tâche d'être plus sage ;
Et si dans la raison je te vois affermi ,
(Tu n'es que mon neveu ,) tu feras davantage ;
Je ferai de toi mon ami.

(*Le Vieillard distribue l'argent de la bourse à tous
les Moissonneurs.*)



VAUDEVILLE.

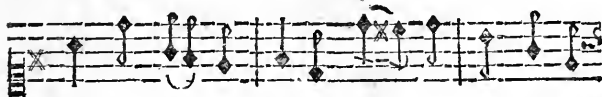
RUSTAUT ET NICOLE.



DES biens que votre main dis- pense,



Qu'un heureux sort vous récom-pense. Ce sont nos



vœux, notre es- pé- rance. Puis- suez-vous longtems



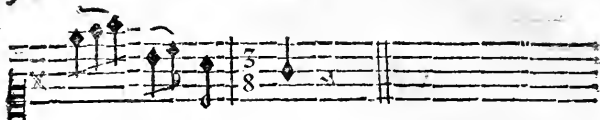
moisson- ner ! Et que dans l'extrême vieil-lesse,



Sans regret- ter vo-tre jeunesse, Malgré les



ans, le tems vous laisse encor le plai-



fir de gla- ner.

(Tous les Moissonneurs & Moissonneuses chantent
en chœur les vers suivans , qui servent de
refrein au premier couplet :)

Que la vieilleſſe
Encor vous laiſſe
Long-tems le plaisir de glaner.

CANDOR.

En tout pays , chacun eſt frere ;
Et du plus au moins on differe.
Celui que le ſort nous préfere ,
A le bonheur de moisſonner.
Qu'il vive au ſein de l'abondance ;
On ſouffrira ſon opulence ,
S'il peut à la foible indigence
Laiſſer quelque choſe à glaner.

ROSINE, à Gennevot.

Mon cœur jouit d'un bien ſuprême ;
J'aime Candor , & Candor m'aime :
Il m'éleve juſqu'à lui-même ;
Je puis à préſent moisſonner.
Mais jamais ma reconnoiſſance
N'oubliera que ſa bienfaifance,
Quand nous étions dans l'indigence ;
Ici m'a permis de glaner.

GENNEVOTE.

Nous n'avons point l'ame aſſervie ;
Loin de nous la fraude & l'envie.
S'il eſt des fleurs dans notre vie,
On peut ici les moisſonner.

Mais parmi le fracas des Villes ,
Il est peu de plaisirs tranquilles :
Dans ces champs ingrats & stériles ,
On est trop heureux de glaner.

C A N D O R.

Jadis le Parnasse fertile
Étoit une campagne utile ;
Dans ce tems un Auteur habile
Trouvoit toujours à moissonner.
Mais hélas ! la race première
N'a rien laissé pour la dernière ;
Et quand on vient après Molière ,
Heureux qui peut encor glaner !

(Tous les Acteurs & les Moissonneurs chantent en
chœur au Parterre , les deux vers suivans :)

Notre espérance la plus chère
Est de pouvoir encor glaner.

(Les Moissonneurs forment des danses, présentent des
bouquets de Barbeaux & de Coquelicos à Can-
dor , à Rosine & à Gennevoté.)

E I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier,
les Moissonneurs, Comédie, & je crois qu'on peut en
permettre l'impression. A Paris, ce 24 Janvier 1768.

M A R I N.

PIECES A ARIETTES ET VAUDEVILLES:

- A** Cajou , Opera Comique.
 Achille & Déidamie , Parod.
 Amans de Village , Parodie.
 Amans inquiets , Parodie.
 Amans (les parfaits) , Comédie.
 Amans trompés , Opera Comique.
 Amour au Village , Opera Com.
 Amour impromptu , Parodie.
 Amours Champêtres , Pastorale.
 Amours de Gonesse.
 Amours de Nanterre.
 Amours Grenadiers , Opera Com.
 Amours Grivois , Opera Comique.
 Amours de Bastien & Bastienne.
 Annette & Lubin , Comédie.
 Aveugle de Palmyre.
 Aveux indiscrets , Comédie.
 Bagarre , Opera Comique.
 Baiocco , Parodie
 Bal Bourgeois , Opera Comique.
 Bal de Strasbourg , Opera Com.
 Batelier de St. Cloud , Op. Com.
 Bertholdé à la Ville, avec les Ariet.
 Blaise le Savetier , Opera Com.
 Bohemienne , Opera Comique.
 Bohemienne , Comédie.
 Boulevards , Opera Comique.
 Bouquet du Roi , Opera Comique.
 Brioché , Parodie.
 Cadi dupé , Opera Comique.
 Calendriers des Vieillards , Op. C.
 Carnaval d'Eté , Parodie.
 Cendrillon , Opera Comique.
 Chasseur (les deux) , Comédie.
 Chercheuse d'Esprit , Opera Com.
 Chinois , Comédie.
 Chinois poli en France , Parodie.
 Clochette , Opera Comique.
 Choix des Dieux.
 Confidont heureux , Opera Com.
 Coq du Village , Opera Comique.
 Coquette sans le sçavoir , Op. C.
 Coquette trompée , Comédie.
 Coupe enchantée , Opera Comique.
 Cousines (les deux) , Comédie.
 Cybele amoureuse , Parodie.
 Cythère assiégé . Opera Comique.
 Départ de l'Opera Comique.
 Dervis (le faux) , Opera Comique.
 Devin du Village , Opera.
 Diable à quatre , Opera Comique.
 Docteur Sangrado , Opera Com.
 Dom Quichotte , Opera.
 Ecole de la Jeunesse.
 Enforcés , ou Jeannot & Jeann. C.
 Esope au Village , Opera Comique.
 Faufale , Parodie.
 Fausse Aventuriere , Opera Com.
 Fée Urgele.
 Femmes , Comédie-Ballet.
 Fête d'Amour , Comédie.
 Fêtes de la Paix , Comédie.
 Fêtes du Châtean.
 Fêtes Parisiennes , Comédie.
 Fileuse , Parodie.
 Fille mal gardée , Parodie.
 Filles , Opera Comique.
 Follette ou l'Enfant gâté , Parodie.
 Fortune au Village , Parodie.
 Fra-Maçonnes , Opera Comique.
 Gaulois , Parodie.
 Georget & Géorgette , Op. Com.
 Gilles , garçon Peintre , Op. Com.
 Guy de Chêne , Comédie.
 Heureux Déguisement , Op. Com.
 Hippolite & Aricie , Parodie.
 Jérôme & Fanchonnette , Parodie.
 Jeunes mariés , Opera Comique.
 Isabelle & Gertrude.
 Jumeaux , Parodie.
 Il étoit tems , Parodie.
 Impromptu des Harangeres. Op. C.
 Impromptu du cœur , Opera Com.
 Indes dansantes , Parodie.

Île des Foux , Comédie.	Précautions inutiles , Op. Com.
Île des Talens , Comédie.	Prix de Cythère , Opera Comique.
Ivrogne corrigé , Opera Comique.	Prix des Talens , Parodie.
Magasin des Modernes , Op. Com.	Procès des Arriettes , Opera Com.
Magie inutile , Opera Comique.	Quartier général , Opera Comique.
Maïson (la petite) , Parodie.	Racoleurs , Opera Comique.
Maître d'Ecole , Opera Comique.	Raton & Rosette , Parodie.
Maître de Musique .	Réconciliation Villageoise .
Maître en Droit , Opera Comique.	Répétition interrompue , Op. C.
Maréchal .	RESSOURCES des Théâtres , Comédies.
Mariage par escalade , Opera Com.	Retour de l'Opera Comique .
Mauvais Plaisant , Opera Comique.	Retour du Printems , Opera Com.
Mazet , Comédie.	Retour favorable .
Medecin d'Amour , Opera Com.	Roland , Parodie.
Médée & Jason , Parodie.	Rose (la) , ou Fêtes de l'Hymen.
Milicien , Comédie.	Rossignol , avec la Musique , Op. C.
Miroir Magique , Opera Comique.	Sancho-Pança , Opera bouffon.
Moissonneurs , Comédie.	Savetier joyeux , Comédie.
Monde renversé , Opera Comique.	Sauvages , Parodie.
Moulinet premier , Parodie.	Servante justifiée , Opera Comique.
Nicaïse , Opera Comique.	Servante Maitresse , Comédie.
Nina & Lindor , Comédie.	Serrurier .
Ninette à la Cour , Comédie.	Soirée des Boulevards , Comédies.
Noces interrompue , Parodie.	Supplément a la Soirée , Comédies.
Nouvelle Bastienne , Opera Com.	Soldat Magicien , Opera Comique.
Nouvelliste , Opera Comique.	Soliman second , Comédie.
Nymphes de Diane , Opera Com.	Sorcier , Comédie.
Parodie au Parnasse , Opera Com.	Suffisant , Opera Comique.
Parodie d'Hypermnestre .	Thésée , Parodie.
Peintre amoureux , Opera Com.	Thircis & Doristhée , Parodies.
Pélerins de la Mecque , Op. Com.	Tom-Jones , Comédie.
Péruviennes , Opéra Comique.	Tonnolier , Opera Comique.
Petits-Maitres de Province , Op. C.	Trompeur trompé , Opera Comique.
Petrine , Parodie de Proserpine.	Troqueur & le Rien , Parodie.
Pipée , Com. avec les Arriettes.	Troyennes de Champagne , Op. C.
Plaisir (le) & l'Innocence , Op. C.	Veuve indécise , Parodie.
Poirier , Opera Comique.	Zéphire & Fleurette , Parodie.
Portraits , Comédie.	Zéphire & Flore , Opera Comique.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de tous les Théâtres & Pièces détachées tant anciennes que nouvelles , avec leurs Divertissemens , & plusieurs Livres d'Assortimens , anciens & nouveaux , tant de Paris que des Pays étrangers.

1. The first part of the report is a general
introduction to the subject of the study.
2. The second part is a description of the
methodology used in the study.
3. The third part is a description of the
results of the study.
4. The fourth part is a discussion of the
results of the study.
5. The fifth part is a conclusion of the
study.
6. The sixth part is a list of references.
7. The seventh part is an appendix.
8. The eighth part is a glossary.
9. The ninth part is a list of figures.
10. The tenth part is a list of tables.

L'AMANT DÉGUISÉ
O U
LE JARDINIER
SUPPOSÉ,
COMÉDIE EN UN ACTE,

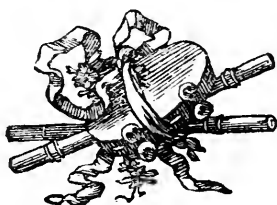
MÊLÉE D'ARIETTES;

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi ,
le Samedi 2 Septembre 1769.*

La Musique est de M. PHILIDOR.

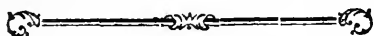


Le prix est de 24 fols.



A P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE , Libraire , rue Saint-Jacques ,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût. ,



M. D C C. L X I X.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





AVERTISSEMENT.

CETTE bagatelle fut représentée au Théâtre Italien au mois de Juin 1756, sous le titre de la *Plaisanterie de campagne* : elle fut reçue avec plaisir ; son succès fut interrompu par la maladie & la mort de Mademoiselle Silvia. On a cru pouvoir remettre cette Piece au Théâtre , en y ajoûtant des Ariettes pour se conformer au goût dominant. M. Philidor a bien voulu se prêter à cette tentative , & nous espérons que le public aura assez de bonté pour nous savoir gré des efforts que nous avons faits pour contribuer à son amusement.

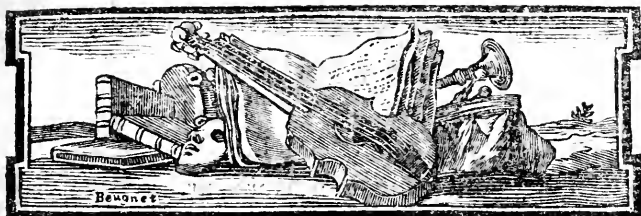


A C T E U R S.

JULIE , en homme de Robe , *Madame Trial.*
 Madame DE MARSILLANE ,
 Provençale , *Madame Favart.*
 LUCILE , fille de Madame de
 Marfillane , *Mlle Beaupré.*
 CLITANDRE , Amant de Lu-
 cile , travesti en Jardinier
 sous le nom de Guillaume , *M. Clairval.*
 MATHURIN , Jardinier , *M. la Ruelle.*
 UN NOTAIRE , *M. Nainville.*
 Madame LA COMTESSE ,
 Le Frère de Julie ,
 DAMIS , Amant de Julie ,
 Et autres personnes de leur Com-
 pagnie.

} Personnages
 } muets.

Laquais , Jardiniers & Jardinieres , & autres
 Domestiques de la maison , qui forment le Di-
 vertissement.



LE JARDINIER
SUPPOSÉE,
COMÉDIE EN UN ACTE,
MÊLÉE D'ARIETTES.

Le Théâtre représente un Jardin décoré. A droite est un corps de bâtimens où l'on remarque un balcon saillant. Dans le fond est un pavillon dont le rez-de-chaussée offre un salon où doit se passer une partie de l'action théâtrale.

SCÈNE PREMIÈRE.
JULIE *en Robin*, MATHURIN.

ARIETTE DIALOGUÉE.

JULIE.

QUE veux-tu, Mathurin?

A

2 LE JARDINIER SUPPOSÉ,
MATHURIN.

Madame!

JULIE.

Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.

Qui ? vous Monsieur ?

JULIE.

Oui , moi Monsieur.

MATHURIN.

Ah ! le plaissant Monsieur !

Nier que l'on est femme

Ayant un si bon cœur !

JULIE.

Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.

Ah ! le plaissant Monsieur !

JULIE.

Je veux être obéie ,

Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.

A voir cette mine jolie ,

Ce regard enchanteur ,

Cette blancheur qui fait envie ,

Je défie

Que tout connoisseur

Ne s'écrie :

Ah ! le plaissant Monsieur !

Appelle-moi Monsieur.



M A T H U R I N.

Eh bien ! oui , oui , Monsieur Julie.

J U L I E.

Aujourd'hui ce n'est plus mon nom ,

Je suis le Conseiller Vernon.

Quand je suis à Paris , chaque moment m'expose

A voir de fots Amans tourner autour de moi :

L'un a le maintien libre , & l'autre se compose ;

Ils ont tous le jargon & l'air de leur emploi ,

Et pour dire la même chose ,

Chaque état a son style à soi.

A R I E T T E.

Lorsque je suis à la campagne ,

Je les contrefais tour à-tour.

Toujours la gaité m'accompagne ,

Je change d'habit chaque jour.

Hier Officier jeune & leste ,

Aujourd'hui Robin empesé ,

Et demain , faussement modeste ,

D'un Abbé j'aurai l'air pincé.



M A T H U R I N.

C'est prendre un bon parti ; mais votre belle-mere

Vous écrit pour vous prévenir

Que deux Dames ici doivent bien-tôt venir.

A ij

4 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

JULIE.

Ne fera-t-elle pas chez elle la première
Pour faire les honneurs ?

MATHURIN.

Lisez ; vous l'allez voir.

JULIE.

Mon frère est avec elle ; on les attend ce soir.

(*Elle lit.*)

» Je vous annonce dès ce matin Madame la
» Comtesse de Marfillane. Elle ne doit arriver
» que demain ; mais l'impatience d'être mariée
» la tient ; elle à la vocation Provençale. Vous
» savez que je l'ai ménagée pour votre frère qui
» n'est qu'un cadet de Normandie. Il trouvera
» très-jolie une veuve bien riche. Elle amène sa
» fille pour la gronder & non pas pour la marier.
» Je n'arriverai qu'après souper à cause de la
» grande chaleur. Faites bien des galanteries à no-
» tre Comtesse. Mettez en jeu toute votre gaieté ,
» afin qu'elle s'applaudisse d'épouser quelqu'un
» dont la belle-sœur est si aimable.

JULIE.

Je conçois un projet.... c'est une espiéglerie....
Pour mon frère aujourd'hui , je veux faire l'amour.

MATHURIN.

C'est jouer à la veuve un assez mauvais tour.

JULIE.

Ma gaieté ne peut en ce jour

COMÉDIE.

5

Se refuser cette plaifanterie.

Ainsi , d'abord qu'elle viendra ;

Mathurin , garde-toi de me faire connoître ,

Je jouïrai le Monsieur.

MATHURIN.

Peut-être

Pas autant qu'elle le voudra.

JULIE.

Je brûle de la voir paroître ;

Ne me trahis point , sois discret ,

J'ai pour moi-même un intérêt secret.

MATHURIN.

(*D'un ton de confidence.*)

Vous aimez le plaisir ? on lui donne une fête.

Chut... pour minuit je la tiens prête ,

Quand ma Maitresse arrivera.

JULIE.

Bon ! bon !

MATHURIN.

Il ne faut pas que l'on sache cela.

JULIE

Non.

MATHURIN.

Apprenez encor une chose plaifante :

Un jeune & joli Cavalier

Se déguise en ces lieux , & chez moi se présente

En qualité de Garçon Jardinier.

JULIE.

Qui !

6 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

MATHURIN.

De cette Comtesse il aime fort la fille :
On dit qu'elle est vraiment fraîche, vive & gentille.

JULIE.

Par où peux-tu savoir ce fait ?

MATHURIN.

Le valet du Monsieur m'a raconté la chose.

JULIE.

Pourquoi l'amène-t-il ?

MATHURIN.

Il m'en a dit la cause :

Le Maître ne fait pas se servir.

JULIE.

Le Valet

Ne fait pas se taire ? Ah , quel rôle

Je m'apprête à jouer ! Mets-le dans l'embarras.

MATHURIN.

Oh ! fiez-vous à moi ; je n'y manquerai pas.



SCÈNE II.

CLITANDRE *en Jardinier*,
JULIE, MATHURIN.

MATHURIN.

TENEZ, tenez, Monsieur, voilà ce jeune drôle
Dont je vous ai parlé.

JULIE.

J'en suis assez content.

Il a de la figure; il n'a pas l'air manant.

CLITANDRE.

Monsieur.....

JULIE.

Oui, j'aime assez sa mine.

MATHURIN.

Mais avant tout, il faut que j'examine

S'il est au fait de sa profession.

CLITANDRE, *à part*.

Que dire?

MATHURIN.

Il faut avoir du zèle;

Et je serai pour vous un excellent modèle,

Si vous devenez mon garçon.

CLITANDRE.

J'aime beaucoup l'agriculture.

A iv

8 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

Je viens ici pour observer
Les richesses de la nature...

JULIE, *ironiquement.*
Que vous voudriez cultiver.

Comme il parle avec élégance !

On vous prendroit pour quelqu'un d'importance.
Ce n'est point là le ton des payfans.

CLITANDRE, *à part.*

Oh ! je me trahirai. (*haut.*) Dès ma plus tendre
enfance,

J'avois reçu de mes parens
De l'éducation ; ils étoient dans l'aisance.
Ils perdirent leurs biens, & pour fuir l'indigence,
Il m'a fallu prendre un métier.
Et je me suis fait Jardinier.

MATHURIN.

ARIETTE.

Un jardinier est un grand homme,
S'il fait bien son métier ;
Et c'est un savant astrolome,
S'il est bon Jardinier.
Les tonnerres & les orages,
L'effort des mauvais vents,
Ne produisent point de ravages,
S'il se connoît au tems.

JULIE, *toujours d'un ton ironique & de plaisanterie : c'est ce qui constitue le caractère de son rôle jusqu'à la fin de la Piece.*

Quand il voit la terre amouteuse]

Qui fourit au Printems ,
 D'une influence heureuse
 Il saisit les instans :
 Il visite , il découvre
 Ses nouveaux plants.
 Le jeune bouton qui s'entr'ouvre
 Fixe ses regards caressans.
 Il contemple , il admire ;
 On l'entend dire :
 Tendres fleurs , paraissez ,
 Naïsez ;
 Les vents sont paisibles ,
 Les jours sont doux ;
 Approchez-vous ,
 Unissez-vous :
 Pressez les cœurs sensibles
 De faire comme vous.



CLITANDRE.

En vantant cet état , vous en donnez envie ,
 Et l'on est trop heureux d'y consacrer sa vie ;
 Vous en faites sentir toute l'utilité.
 Et c'est bien mon projet....

MATHURIN.

En êtes-vous bien digne ?
 Prouvez-moi votre habileté.
 Savez-vous dans quel tems on doit tailler la vigne ?

CLITANDRE.

Mais.... c'est dans le mois de Janvier.

10 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

MATHURIN.

Bien répondu : l'excellent ouvrier !
Savez-vous des pêcheurs & des Abricotiers
Elaguer les branches gourmandes
Qui ne portent jamais de fruit ?

CLITANDRE.

Cela dépend.

JULIE.

Il paroît fort instruit.

CLITANDRE.

Mais peut-on faire ces demandes ?

JULIE.

Voulez-vous bien me dire votre nom ?

CLITANDRE.

Guillaume.

JULIE.

Ah ! Guillaume est fort bon.

MATHURIN.

Combien demandez-vous de gages ?

CLITANDRE.

Eh ! mais, c'est selon les ouvrages.

MATHURIN.

Si ce n'est que cela, je vous en donnerai ;
Labourez ce quinquonce, armez-vous de courage.

CLITANDRE, *à part.*

Je suis sûr que j'expirerai.

Le premier jour de mon apprentissage.

J U L I E.

Mathurin, il faut faire éclater votre goût,

Elaguez bien vos palissades.

Pour l'agrément des promenades,

Que le râteau passe par-tout.

Qu'on cherche le concierge & chaque domestique,

Que la maison soit nette, qu'on s'applique

A rendre le parquet bien clair;

Qu'aux chambres on donne de l'air.

M A T H U R I N.

Vous serez satisfait, Monsieur, de mon service,

Et je vais à chacun assigner son office.

J U L I E.

Et vous, Guillaume, allez marier des œillets

Avec des fleurs de la plus rare espece :

Pour les Dames il faut en faire des bouquets.

Dans votre état c'est une politesse.

C L I T A N D R E.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'entens en fleurs.

Mes connoissances naturelles

Me donnent le talent d'assortir les couleurs.

J U L I E.

Vous savez ce qu'il faut pour contenter les belles.

(Il se retire.)

Voici l'instant de prendre le détail

Des graces, des façons qui conduisent à plaire.

Jouons l'homme important; voilà le seul travail

Où l'on n'a pas besoin d'avoir un Secrétaire.

S C E N E I I I.

Madame DE MARSILLANE, JULIE,
LUCILE, CLITANDRE.

Madame DE MARSILLANE.

JE ne puis me lasser d'admirer ce Château ;
L'entrée en est superbe & la vue est immense.

Assurément dans toute la Provence,
Le goût est recherché ; mais n'est pas si nouveau.

JULIE.

Madame, j'aurai l'avantage
De vous faire ici les honneurs ;
Madame la Comtesse est dans le voisinage.

Madame DE MARSILLANE.

Sans doute chez de grands Seigneurs.

LUCILE, *à part.*

Clitandre en Jardinier ! Ah ! je suis confondue !

O Ciel ! Quelle indiscretion !

CLITANDRE.

Pourrai-je me contraindre en m'offrant à sa vûe ?

LUCILE, *à part, en appercevant Clitandre qui
paroît dans le fond du Jardin.*

Je suis troublée !....

Madame DE MARSILLANE.

Eh bien ! que regardez-vous donc ?

Vous me paroissez toute émue.

L U C I L E.

J'admirois du Jardin la distribution.

J U L I E.

A R I E T T E.

Que la Campagne
Est un séjour heureux !
Douce Compagne
Y sourit à nos vœux.
La connoissance
S'y fait d'abord ;
La confiance
N'a jamais tort.
Sans soins , sans gêne ,
Tout est loisir ;
La seule chaîne
Est le plaisir.



Madame DE MARSILLANE.

Oui , la campagne est ravissante :
Mais je n'y borne point mon goût.
Mon humeur , en tout tems enjouée & faillante ,
Empreint tous les objets de sa couleur riante ,
Et je tire parti de tout.

A R I E T T E.

J'aime la Ville , elle est bruyante.
Je me plais dans le tourbillon ;
Et tout ce qui me rend contente ,
C'est le carillon , le carillon.

14 LE JARDINIER SUPPOSÉ ,

On court la matinée entiere ,
 On trouve à chaque pas
 Des embarras :
 Garre , garre derriere.
 Une beauté minaudiere
 Met la tête à la portiere ,
 Crie au cocher : n'avancez pas.
 Le soir au spectacle on s'assemble ,
 Ensuite on soupe ensemble.
 On est faux poliment ,
 On se hait si gaiment ;
 C'est un ravissement ,
 C'est un plaisir charmant.
 Sans que le cœur s'épanche ;
 La tête s'étourdît ;
 On passe une nuit blanche ,
 Sans favoir ce qu'on dit.
 L'aurore vous ramene ,
 Et l'on est tout surpris ,
 De voir qu'on fait à peine
 Le nom de ses amis.
 J'aime la Ville , &c.



Je trouve cependant cette Maison charmante.

(*Appercevant Clitandre.*)

C'est-là le Jardinier ?

J U L I E.

Vous en ferez contente.

C'est un garçon plein d'éducation,
Et qui, sur son métier a beaucoup de lumieres.
Et de plus il a l'air, le ton & les manieres
D'un homme de condition.

MADAME DE MARSILLANE.

Etant ici, c'est, suivant l'apparence,
Le meilleur Jardinier de France.

JULIE.

Guillaume, approchez-donc, vous n'êtes pas galant;
Venez, & faites-voir le Jardin à ces Dames.

CLITANDRE, à part.

Voici l'instant critique.

MADAME DE MARSILLANE.

Il paroît indolent.

Etes-vous étonné quand vous voyez des femmes?

CLITANDRE.

Madame, point du tout.

MADAME DE MARSILLANE.

Il est dans l'embarras.

JULIE, à part.

Je vais bien l'y jeter encore davantage.

MADAME DE MARSILLANE;

Lucile en cet instant détourne le visage,

Pour rire apparemment?

LUCILE, troublée.

Oui, ma mère.

JULIE.

En tout cas.

16 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

Rire aisément est de son âge.

MADAME DE MARSILLANE.

La jeunesse à présent n'a qu'un rire apprêté.
A Marseille, autrefois, quand je fus mariée,
C'est-là ce qu'on pouvoit nommer de la gaieté.
Je riois, je riois à gorge déployée.

JULIE, à *Clitandre*.

Vous voilà droit comme un piquet.
Qui vous rend donc si timide, Guillaume?

CLITANDRE, à *Madame de Marfillane*.

Madame, si j'osois vous offrir un bouquet?

MADAME DE MARSILLANE.

Avec très-grand plaisir. Quelle odeur! Il embaume.
Donnez-en à ma fille.

CLITANDRE, *bas*.

Ah! Lucile!

LUCILE, *bas*.

Osez-vous?

CLITANDRE, *bas*.

J'évous adore.

JULIE.

On ne doit qu'à genoux.

Offrir des fleurs à la beauté naissante.

De la Divinité c'est l'image vivante.

Peut-on, en l'adorant, s'attirer son courroux?

Prosternez-vous, Guillaume.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Eh ! mais....

LUCILE.

Monsieur plaifante.

JULIE.

Non , non , c'est un ufage établi parmi nous.

A genoux.

CLITANDRE.

M'y voilà , puisque Monsieur l'ordonne.

Madame DE MARSILLANE.

En vérité , ce garçon-là m'étourne.

Ses yeux parlent , fon air est si tendre & si doux !

C'est assez , mon garçon ; levez-vous , jefuis bonne.

CLITANDRE , à Lucile.

ARIETTE.

Je n'ofe pas

Dire ce que je penfe ;

Mais j'admire en fíence ,

Et la diftance

Des états

Produit mon embarras.

Si quelque Jardiníere

M'offroit autant d'attraits ,

Sans craindre fa colere ,

Tendrement je dirois :

Mon amour est extrême ,

Mes feux feront confans.

B

18 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

Je suis Jardinier , j'ai aimé
Le portrait du Printems.



JULIE , à *Madame de Marsillane.*
Qu'en dites-vous ?

MADAME DE MARSILLANE.

Mais... d'esprit il pétille.

Ah ! rien n'est si plaissant !
Répondez-lui , ma fille.

LUCILE.

ARIETTE.

Quand un hommage est sincere ,
Il intéresse toujours ;
Et pour parvenir à plaire ,
Il ne faut point d'autre secours.
Ah ! si j'étois Jardiniere ,
En sachant votre secret ,
Je cesserois d'être fiere ;
Mon cœur vous pardonneroit.



MADAME DE MARSILLANE.

Mais vous en dites trop , ma fille.

(*A Clitandre.*)

C'est assez.

JULIE , à part.

Qu'ils sont tous deux embarrassés !

Madame DE MARSILLANE.

Ces Corbeilles de fleurs semblent bien arrangées.

Avez-vous des oreilles d'Ours?

CLITANDRE, *embarrassé.*

Madame....

Madame DE MARSILLANE.

En les voyant, on croit voir du velours.
De Jacintes, sans doute, elles sont mêlées?
Je veux les visiter.

CLITANDRE.

Vous ne pourriez les voir :

Déjà la nuit étend ses voiles.

(*Le Théâtre commence à s'obscurcir sensiblement.*)

Madame DE MARSILLANE.

Moi j'aime les Jardins au brillant des Etoiles,
Et rien n'est comparable au silence du soir.

A cette heure toujours les secrets se confient ;

C'est le moment des tendres cœurs.

Par l'air rafraîchissant, les fleurs se vivifient ;

Et j'ai toute ma vie été comme les fleurs.

J U L I E.

Attendons à demain pour faire la visite.

Madame DE MARSILLANE.

Eh! bien donc, volontiers.

CLITANDRE.

Enfin m'en voilà quitté.

(*Il sort.*)

B ij

S C E N E. I V.

JULIE, Madame DE MARSILLANE,
LUCILE.

LUCILE, *à part.*

Ah ! ma tranquillité renaît.

Madame DE MARSILLANE.

Vous êtes un homme de robe ,
Monsieur , à ce qu'il me paroît ?

JULIE.

Je m'en flatte , Madame.

Madame DE MARSILLANE.

Ah ! que cela me plaît !

On n'a pas un instant qu'on ne se le dérobe ,
Lorsqu'on est d'un état aussi brillant.

JULIE.

Eh ! mais....

Madame DE MARSILLANE.

Madame la Comtesse est donc votre parente ?

JULIE.

Non , Madame ; je me permets
Etant dans sa Maison , tandis qu'elle est absente ,
(C'est à titre d'ami) d'en faire les honneurs.

Madame DE MARSILLANE.

La chose est différente.

Ce dernier titre a bien plus de douceurs ;

N'est-il pas vrai ?

J U L I E.

C'est une préférence

Que je mérite autant que je le puis.

Madame DE MARSILLANE.

Je vous comprends ; j'ai de l'intelligence.

J U L I E.

N'en croyez pas l'apparence.

Je vous jure que je suis

Un homme sans conséquence.

Madame DE MARSILLANE.

Lucile , allez à votre appartement ,

Et de votre santé ménagez la foiblesse.

L U C I L E.

Oui , ma mere ; je vais reposer un moment.

J U L I E.

Mathurin , Mathurin , conduisez promptement...

(*Mathurin conduit Lucile dans le corps de bâtiment où l'on remarque le balcon.*)

Madame DE MARSILLANE.

Je ne reconnois plus à présent la jeunesse.



S C E N E V.

Madame DE MARSILLANE,
JULIE.

Madame DE MARSILLANE.

Pour elle de mes soins j'ai perdu tous les frais.
Dans le meilleur Couvent, à Paris élevée,
Son éducation est loin d'être achevée,
Et cela ne fait pas prononcer le François.

JULIE.

Serois-je assez heureux, Madame,
Pour vous être à Paris de quelque utilité?

Madame DE MARSILLANE.

Ah! vous me ravissez, Monsieur, je vous reclame
Pour suivre des Procès avec vivacité.

En affaires je suis d'une imbécillité

Que vous ne pouvez pas comprendre,
Et je cede toujours ce qui m'est contesté,

Pour éviter l'ennui de me défendre.

JULIE.

C'est avoir bien de la bonté.

Madame DE MARSILLANE.

ARIETTE.

Toute fille en Provence,
Sous un Ciel pur & beau,

Voit la gaité qui danse
 Autour de son berceau.
 Sa première parole
 Est le mot de *plaisir* ;
 Sa principale école
 Est l'art de le saisir.
 Quand le temps décolore
 Le Printemps du désir ,
 Des feux de notre aurore
 Une étincelle encore
 Luit sur notre loisir.
 Des feux de notre aurore ,
 Une étincelle encore
 Nous fait dire , *plaisir* !



J U L I E.

Je juge par cette peinture ,
 Que vous ne savez pas parler aux Procureurs.
 Madame DE MARSILLANE.
 Ah ! Fi donc , ce sont des horreurs !

J U L I E.

Savez-vous bien ce qu'il faut faire ?
 Remariez-vous.

Madame DE MARSILLANE.

Oui , le conseil est prudent.

J U L I E.

Un mari n'est qu'un Intendant ,
 La peine est son unique affaire.

14 LE JARDINIER SUPPOSE,

Les hommes sont faits pour plaider,
Et les femmes, tout au contraire,
Sont faites pour s'accommoder.

MADAME DE MARSILLANE.

Mon époux est trouvé, puisqu'il faut vous le dire.

JULIE.

A qui le dites-vous ? Je suis dans le secret.

MADAME DE MARSILLANE.

Tout de bon ?

JULIE.

La Comtesse en ces lieux vous attire.

MADAME DE MARSILLANE.

Je vois que vous êtes au fait.

JULIE.

Si votre époux avoit ma physionomie,
Ne sentiriez-vous pas pour lui d'antipathie ?

MADAME DE MARSILLANE.

Je l'aimerois à la fureur,

Et, dès la première entrevue,

Le penchant le plus doux lui livreroit mon cœur.

JULIE.

Allons, embrassez-moi, ma chère prétendue.

MADAME DE MARSILLANE.

Quoi ! c'est vous ?

JULIE.

Oui, demain vous porterez mon nom,

MADAME DE MARSILLANE.

Voilà l'unique objet de mon ambition.

Ma fille pour le coup sera bien attrapée.

J U L I E.

A-t-elle quelque Amant ?

Madame DE MARSILLANE.

Oui vraiment ; dans l'Épée

Elle a beaucoup de soupirans ,
Entre lesquels , surtout , est un certain Clitandre ,
Que je ne vis jamais ; il se met sur les rangs.

J U L I E.

C'est un très-bon parti , vous y pouvez entendre.

Madame DE MARSILLANE.

Oui. Mais parmi les aspirans ,
Le Chevalier Damis....

J U L I E, *vivement & avec émotion.*

Damis ! n'y peut prétendre.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

J U L I E.

Son cœur est engagé.

Madame DE MARSILLANE.

Oui , ses parens m'ont dit qu'il aime une Julie ,

Un peu coquette , assez jolie ,

Traitant tout d'un air négligé ;

Séduisante par sa folie.

J U L I E.

N'en dites point de mal , de grace.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

26 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

J U L I E.

J'ai....

J'ai mes raisons. On a très-mal jugé.
Son cœur, solide & sûr, dément toute apparence.
De Julie & Damis l'hymen est arrangé,
Et c'est moi qui prends leur défense.

MADAME DE MARSILLANE.

Dès qu'il est votre protégé, ...
Clitandre pour Lucile aura la préférence.
Oui ; mais je voudrois bien vous épouser avant :
Ma fille sans cela tâtera du couvent ;
Car , voyez-vous ! je fais grand cas du mariage.

J U L I E.

Eh bien ! je pense comme vous.

MADAME DE MARSILLANE.

Oui ! mais la différence d'âge
Ne fera-t-elle pas un obstacle entre nous ?

J U L I E.

Je vous en aimerai mille fois d'avantage ,
La raison & l'amour me feront votre époux.

D U O.

La flamme de la jeunesse
N'est que l'éclair du plaisir.
MADAME DE MARSILLANE.
A mon âge la tendresse
Est le talent de jouir.

J U L I E.

A votre âge la tendresse

Est le talent de jouir.

E N S E M B L E.

La flamme de la jeunesse , &c.



J U L I E.

Je veux que vous donniez votre fille à Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Dès que vous l'estimez , il deviendra mon gendre.

J U L I E.

Madame la Comtesse heureusement pour moi

A pour passer un bail fait venir un Notaire ,

Elle va revenir bientôt pour cette affaire ,

Et nous profiterons.... Mais le voici , je croi....

S C E N E V I.

Madame DE MARSILLANE

JULIE , LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

J'APPRENDS en arrivant une étrange nouvelle :

Madame la Comtesse ici me mande exprès ,

On dit qu'elle n'est pas chez elle ;

Je repars à l'instant ; mes chevaux sont tout prêts.

Madame DE MARSILLANE.

Non , vous nous êtes nécessaire.

Il ne faut pas tant vous presser ,

Et vous avez ici plus d'un acte à passer.

28 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

LE NOTAIRE.

Il ne faut pas que je diffère.

T R I O.

M ^c DE MARSILL.	LE NOTAIRE.
Demeurez, Monsieur le	Ne m'arrêtez pas,
Notaire.	Vous ne savez pas
J U L I E.	Tous mes embarras.
Il faut terminer notre	Je n'ai pas pour une af-
affaire.	faire,
M ^c DE MARSILL.	On m'attend pour un
Un mariage vaut bien	Inventaire :
mieux.	J'ai quatre Testamens à
J U L I E.	faire ;
Un mariage est plus	La sûreté d'un Légatai-
joyeux.	re,
M ^c DE MARSILL.	Un remboursement né-
Demeurez, Monsieur le	cessaire :
Notaire.	En pareil cas, en pareil
J U L I E.	cas,
Il faut terminer notre	Jamais on ne diffère ;
affaire :	Ne m'arrêtez pas,
Non, non, vous ne par-	Vous ne savez pas
tirez pas.	Tous mes embarras.
Demeurez, Monsieur le	On me presse pour dix
Notaire,	Contrats
Il faut terminer notre	De rente viagere ;
affaire.	Un Décret volontaire

D'une maison bâtie à
neuf.

Cinq Baux de trois, six,
neuf,

Moi, qui suis valétudi-
naire,

Je succombe, je suis si
las.

M^e DE MARSILL.

JULIE.

Ne m'arrêtez pas, &c.

Reposez-vous de votre J'avois la Chaise la plus
lassitude, rude,

Prenez soin de votre Cent fois près d'être cul-
santé. buté.

LE N O T A I R E.

Je suis tout grelottant, & je crains l'air du soir.
Je voudrois promptement me chauffer & m'as-
seoir.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà certainement un rare personnage.

J U L I E.

N'oubliez pas Clitandre au moins.

Madame DE MARSILLANE.

J'ai donné ma parole, en faut-il d'avantage?

LE N O T A I R E.

Pressons-nous.

30 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

MADAME DE MARSILLANE.

Volontiers , Monsieur ; c'est mon usage.

(*A Julie en sortant.*)

Pour hâter nos plaisirs , je vais donner mes soins.

(*Elle sort avec le Notaire.*)

S C E N E V I I .

JULIE *seule.*

JE ne puis mieux servir , moi , Clitandre &
Lucile.

Quel plaisir ! je m'amuse en me rendant utile.

A leurs dépens partout je voudrois rire un peu :

Inquiéter l'amour , c'est ranimer son feu.

A R I E T T E .

L'amour tourne à son avantage

Les craintes des jeunes amans.

On est plus tendre & moins volage ,

On sent mieux le prix des momens :

Au travers même d'un nuage ,

On voit briller de doux instans ;

Et les allarmes du bel âge

Sont les orages du printemps.



(*A la fin de cette Ariette la nuit est des plus obscures.*)

Mais déjà la nuit est profonde.
La Comtesse avec tout son monde
Ne peut pas tarder à venir.

Voyons si tout est prêt... (1) mais... chut, j'entends
ouvrir...

Ceci m'annonce du mystère.
Restons un peu pour découvrir...

SCÈNE VIII.

LUCILE *sur le balcon*, CLITANDRE,
JULIE.

LUCILE.

MA mere en grand secret entretient un No-
taire.

Ciel ! pour me marier m'amene-t-elle ici ?
Mon cœur craint d'en être éclairci.

ARIETTE.

Pourquoi faut-il qu'on s'oppose
Au doux penchant de nos feux ?
La contrainte qu'on impose ,
Rend l'amour plus dangereux.
On veut que l'on soit fidelle

(1) Elle entend ouvrir la fenêtre du Balcon.

32 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

A qui tourmente nos jours !
On veut que l'on soit cruelle
Pour l'objet qui plaît toujours !
Pourquoi faut-il qu'on s'oppose
Au doux penchant de nos feux ?
La contrainte qu'on impose
Rend l'amour plus dangereux.



(Pendant cette Ariette , Clitandre s'approche
doucement du balcon , & Julie prête
attentivement l'oreille.)

CLITANDRE.

C'est elle que j'entends , mon cœur est enchanté.
Profitons de l'obscurité.

D U O Dialogué en sourdine.

CLITANDRE.

Lucile !

LUCILÉ.

Clitandre ,

Marchez à petits pas ;
On pourroit vous entendre.

CLITANDRE.

Lucile.

LUCILÉ.

Parlez bas.

CLITANDRE.

C'est l'amour le plus tendre.

LUCILÉ.

LUCILE.

Parlez tout bas , tout bas.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

LUCILE.

Je vous aime.

CLITANDRE.

Mais , vous fuyez , hélas !

(En entendant qu'elle referme la fenêtre.)

CLITANDRE.

LUCILE.

Quelle foiblesse extrême !

Quelle imprudence extrême !

Non , vous ne m'aimez pas.

Non , vous ne m'aimez pas.



CLITANDRE.

De cette frayeur-là je ne suis pas la dupe ,

Et vous craignez que ce petit Monsieur ,

Portant des cheveux longs avec un air moqueur ,

Ne vous épouse point ; c'est ce qui vous occupe.

JULIE, à part.

Me voilà donc en jeu.

LUCILE.

Non , non ; soyez certain

Que je ne sens pour lui que de l'indifférence ;

J'aurois à l'épouser beaucoup de répugnance.

JULIE, à part.

Voyez pourtant ce que c'est que l'instinct.

C

34 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

CLITANDRE.

Ainsi, vous ne ferez jamais unis ensemble ?

JULIE, *prenant le ton Provençal, & contre-
faisant la voix de Madame de Marfillane.*

Ma fille avec quelqu'un parle dans le jardin;
Cela me surprend.

LUCILE.

Ah ! je tremble !

C'est ma mere.

JULIE.

Un enfant donne bien du chagrin,
Une fille sur-tout ; on se tourmente ; on crie.
Lucile êtes-vous-là ? Rentrez , je vous en prie :
Il est tard : à tout âge on doit fuir le ferein.
On ne me répond rien. J'ai peur qu'on ne m'é-
chappe.

(*Elle saisit Clitandre.*)

Il me semble qu'on tourne... Enfin je vous attrappe.
Mais ce n'est point ma fille. Oh ! vous demeurerez,
Il faut me dire qui vous êtes.

Sur vos promenades secrettes ,
Mes regards pénétrants veulent être éclairés.

CLITANDRE, *prenant Julie pour Madame
de Marfillane.*

Elle va m'étrangler.

JULIE.

Parlez.

CLITANDRE.

C'est moi , Madame.

JULIE.

Quoi ! c'est mon cher Guillaume ?

CLITANDRE.

Oui.

JULIE.

Mon meilleur ami ?

Mais Guillaume à présent devrait être endormi.

CLITANDRE.

ARIETTE.

Je me relève

Toutes les nuits.

Je crains qu'on n'enlève

Les fruits.

Je m'intéresse

A ma Maitresse :

C'est mon devoir ;

Et je viens voir

Si quelque main furtive

Ne pille pas , le soir ,

Le jardin que je cultive ,

Et qui fait tout mon espoir.



JULIE.

Sans doute vous tirez de très-grands avantages

De l'emploi qui vous est commis ?

C ij

36 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

Je crois que cependant vous n'avez point de gages ;
Vous vous contentez des profits ?

CLITANDRE, *à part.*

Mes secrets feroient-ils trahis ?

Je n'en puis plus douter , l'intrigue est découverte.

JULIE.

Son embarras me réjouit.

CLITANDRE.

Je n'ai plus qu'un moyen pour empêcher ma perte,
C'est de me dérober sans bruit.

JULIE.

Oh ! demeurez , Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Moi, Clitandre !

JULIE.

Oui , oui ; le fait n'est pas obscur ,
Et c'est votre valet qui vient de le répandre :

Je crois que cet Auteur est sûr.

CLITANDRE.

Eh bien ! Madame , eh bien ! je vous l'avoue.

JULIE.

Voilà de la franchise enfin ; je vous en loue.
Je fais bien ce que je ferai.

CLITANDRE.

Comment ?

JULIE.

Ce sera moi qui vous épouserai.

LUCILE, *sur le Balcon.*

O Ciel, l'épouser!... ah! ma mere,
Je vous conjure du contraire!

JULIE, *toujours contrefaisant la voix de Madame
de Marsillane.*

Comment! Mademoiselle, où donc vous cachez-
vous?

LUCILE.

Si jamais vous m'avez aimée,
Que Clitandre soit mon époux;
Je descends & je vais tomber à vos genoux.

SCENE IX.

LE NOTAIRE, Madame DE MAR-
SILLANE, JULIE, CLITANDRE.

LE NOTAIRE, *sans être vu.*

ON étouffe la haut à force de fumée,
J'en ai les yeux perdus & je suis suffoqué.

Madame DE MARSILLANE, *sans être vûe.*

Cet homme a toujours l'air choqué.
Vos actes ici-bas peuvent fort bien se faire.

LE NOTAIRE.

Vraiment il le faut bien, pour presser mon départ.

Madame DE MARSILLANE.

Dans ce fallon portez de la lumière.

38 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

(Elle paroît avec le Notaire & deux Laquais qui vont éclairer le salon où le Notaire entre pour achever ses Contrats. Dans ce moment Julie se retire sans être apperçue.)

CLITANDRE.

Pour rompre son projet, n'attendons pas plus tard.
Madame, à vos genoux je vous demande grace.

(A Madame de Marsillane, croyant que c'est elle qui vient de lui parler.)

MADAME DE MARSILLANE.

Que veut donc ce garçon ? Il a les yeux troublés.

CLITANDRE.

Madame, en vérité, quelque effort que je fasse,
Je ne puis me résoudre à ce que vous voulez.

MADAME DE MARSILLANE.

Il a perdu, l'esprit selon toute apparence.

CLITANDRE.

Sur quoi le jugez-vous ?

MADAME DE MARSILLANE.

Sur quoi ? comment ! sur quoi ?

CLITANDRE.

J'agis avec franchise autant qu'avec prudence,

Lorsque je dis de bonne foi,

Que je ne puis répondre à votre amour pour moi.

MADAME DE MARSILLANE.

Miséricorde ! Ah ! quelle impertinence !

C'est à faire enfermer.

Cet hymen vous offense ?
Vous venez dans l'instant de me le proposer.

SCENE X.

LUCILE, & les Acteurs précédens.

Madame DE MARSILLANE.

CONTRE ce garçon-là, votre mere est outrée,
Ma fille.

LUCILE.

Votre fille, au désespoir livrée,
Ose vous conjurer de ne pas l'épouser.

Madame DE MARSILLANE.
L'épouser ! La folie est donc universelle !

JULIE, *reparaissant*.
Je ne m'attendois pas au rival que voici.

LUCILE.

Ma mere, j'en aurois une peine cruelle ;
Car il m'a bien promis qu'il seroit mon mari.

Madame DE MARSILLANE.

Votre mari ! Guillaume ?

LUCILE.

Oui.

Madame DE MARSILLANE.

Je sens à chaque instant ma colere s'accroître.

40 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

Je vous enfermerai dès demain dans un Cloître ,
Pour empêcher un pareil déshonneur.

(*A Julie.*)

Vous, Monsieur, vous devez prendre sa gloire à
cœur,

Puisque bientôt vous ferez son beau-pere.

L U C I L E.

Ma mere, vous prenez Monsieur pour votre époux?

MADAME DE MARSILLANE.

Si vous le trouvez bon.

J U L I E.

Madame votre mere

Choisit beaucoup plus mal que vous.

C L I T A N D R E.

Mais cependant tout à l'heure, à l'entendre...
Madame....

J U L I E, *contrefaisant la Provençale.*

Voulez-vous sçavoir la vérité?

C'étoit moi qui prenois alors la liberté
De rire à vos dépens, mon cher Monsieur Clitan-
dre.

MADAME DE MARSILLANE,
Clitandre!

C L I T A N D R E.

Oui, c'est moi, je ne puis m'en défendre.

MADAME DE MARSILLANE, *à Julie.*
Vous contrefaites donc ma voix?

J U L I E.

Par sentiment.

C'est prouver que toujours je songe à ce que j'aime.

Madame D E M A R S I L L A N E.

Vous ne dites jamais rien qui ne soit charmant.

Clitandre , je pardonne à ce déguisement ;

J'approuve votre amour extrême.

A votre hymen , dès ce jour même ,

Je donne mon consentement ;

Et nous allons ce soir nous marier tous quatre.

Monsieur le Notaire , avancez.

(*Le Notaire , accompagné de deux domestiques
qui portent des lumieres , vient faire
signer les contrats.*)

J U L I E , à part.

Dans un instant , elle en pourra rabattre.

L E N O T A I R E.

Les deux contrats sont tous dressés.

Madame D E M A R S I L L A N E.

Allons , ma fille , allons ; signez d'abord le vôtre.

L U C I L E.

Très-volontiers.

C L I T A N D R E.

Je suis au comble de mes vœux ,

Madame D E M A R S I L L A N E , à Julie.

A présent procédons au nôtre.

Que de bon cœur je contracte ces nœuds !

42 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

J'ai signé. C'est à vous. Quoi ! vous signez , *Julie* !

JULIE.

Mais il le faut bien ; c'est mon nom.

MADAME DE MARSILLANE.

Ce n'est point là le nom d'un homme.

JULIE.

Vraiment non.

Je suis , je vous le certifie ,

Belle-fille de la maison.

MADAME DE MARSILLANE.

Quelle méprise ! ô Ciel !

JULIE.

Consolez-vous. Mon frere

Doit arriver bien-tôt exprès pour cette affaire.

MADAME DE MARSILLANE

Vous me trompez encor ?

JULIE.

Je suis sa caution.

MADAME DE MARSILLANE.

Je la refuse. Après un long veuvage ,

Je ne saurois goûter un mariage

Dont vous portez la procuration.



SCENE XI.

MATHURIN , Acteurs précédens.

MATHURIN.

A R I E T T E.

GRANDE allégresse
Dans le hameau ;
Madame la Comtesse
Revient dans son château.

T O U S.

Ah ! la bonne nouvelle !

MATHURIN.

Elle amene avec elle
Un bien joli garçon.

Madame DE MARSILLANE.

Ah ! la bonne nouvelle.

MATHURIN.

Il a la taille belle ,
Il a bonne façon.

J U L I E.

La chose est claire ,

44 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

C'est mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

C'est votre frere ?

JULIE.

Oui , c'est mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

Bon , bon , bon , bon :

Mon cœur ne fait qu'un bond ;

Je suis... je suis ravie :

Demain je me marie ,

Et tout de bon.

T O U S.

Grande allégresse

Pour le hameau ;

Madame la Comtesse

Revient dans son Château.

Ah ! la bonne nouvelle !

Allons au-devant d'elle ,

Tout en chantant ,

Tout en sautant.



SCENE XII. ET DERNIERE.

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre est tout-à-coup illuminé par des Girandoles & des Lampions. La Comtesse paroît avec le frere de Julie , & plusieurs Seigneurs & Dames. Julie présente à la Comtesse Madame de Marfillane , Lucile & Clitandre. Elle présente ensuite son frere à Madame de Marfillane. Après avoir exprimé tous leur satisfaction , ils se placent sur des Banquettes pour jouir de la Fête que l'on a préparée. Toute cette dernière Scene est pantomime. Les gens du Château gaillamment habillés viennent en dansant offrir des Bouquets à la Compagnie.





VAUDEVILLE.

JULIE.

CHŒUR. *Gaiment.*

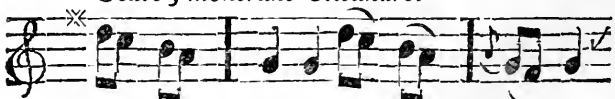
POUR les a - mans & les



bel - les, Toujours ma - lin & ru -



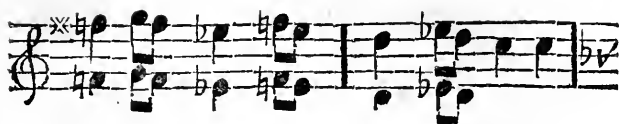
fé, Sous mille for - mes nou - vel - les,

On voit l'A - mour dé - ⁺gui - fé.
Seule, montrant Clitandre.

Chan-geant l'é - pée en fer - - pet - te,



Mon - sieur se fait Jar - di - nier, Pour cul -



ri-ver en ca - chet - te Quelque



ro-fier prin - ta - - nier.

Au Chœur.

CHŒUR.

Pour les amans & les belles, &c.

CLITANDRE.

Pour se cacher de sa mere,
 Qu'il bleffa d'un de ses traits,
 L'amour, en quittant Cythere,
 De Lucile a pris les traits.
 Pour cette fois je vous jure
 Que c'est un mal avisé :
 Sous cette aimable figure,
 (*Montrant Lucile.*)
 L'Amour n'est pas déguisé.

LUCILE.

Je me cachois à moi-même
 Le doux penchant de mon cœur ;
 Mais tout trahir, quand on aime ;

48. LE JARDINIER SUPPOSÉ.

L'Amour est toujours vainqueur.
 Quand on est sincere & tendre ,
 De feindre il n'est pas aisé ;
 Non , mon cœur pour vous , Clitandre ,
 Ne peut être déguisé.

J U L I E , *au Public.*

On a banni la franchise ,
 Rien ne paroît dans son jour :
 Aujourd'hui tout se déguise ,
 La Ville imite la Cour :
 Mais notre zèle sincere ,
 Messieurs , n'est point supposé ;
 Lorsque l'on cherche à vous plaire ,
 Le cœur n'est point déguisé.

(*Des Provençaux forment une Entrée , & le Divertissement se termine par un Ballet général.*)

F I N.

APPROBATION.

J'AI lû , par ordre de Monseigneur le Chancelier , *l'Amant déguisé ou le Jardinier supposé* , Comédie en un Acte , & mêlée d'Airiettes , je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 31 Août 1769.

M A R I N.

Le Privilège & l'enregistrement se trouvent au corps des Œuvres de M. Favart.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON , Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé , & de l'Archevêché , rue des Mathurins , 1769.

LA ROSIERE
DE SALENCI,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES,
MÊLÉE D'ARIETTES;

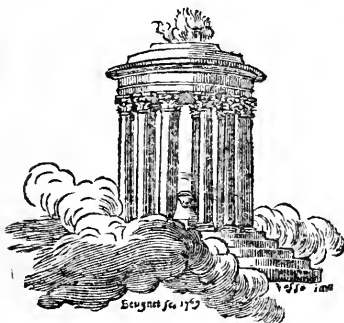
Par M. FAVART:

*Représentée devant SA MAJESTÉ à Fontainebleau,
le 25 Octobre 1769.*

*Et à Paris, par les Comédiens ordinaires du Roi,
le 14 Décembre 1769.*

Rara avis in terris

Le prix est de 30 fols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût,

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





A V I S

D U L I B R A I R E .

LA ROSIÈRE de Salenci a déjà été imprimée ; mais les Exemplaires étoient uniquement destinés pour la Cour.

Depuis plusieurs années bien des Auteurs se plaignent de voir leurs Ouvrages contrefaits dans presque toutes les grandes Villes du Royaume , remplis de fautes , de contre-sens insoutenables , qui les défigurent au point qu'eux-mêmes ont bien de la peine à les reconnoître. Ces contrefactions qui se font à Rouen , à Lyon , à Bordeaux , à Toulouse , & dans beaucoup d'autres

iv AVIS DU LIBRAIRE.

endroits , circulent par-tout , & se débitent même jusques sur les Théâtres de la Capitale : c'est pourquoi , pour garantir le Public de toute supercherie à cet égard , nous nous croyons obligés de l'avertir de s'adresser directement aux Libraires désignés sur les titres des Pièces qui s'impriment à Paris. Par cette précaution , on sera sûr d'avoir des Éditions correctes , qui auront été revues par des Gens-de-Lettres , & en dernier lieu par les Auteurs mêmes.





ÉCLAIRCISSEMENT

HISTORIQUE

SUR LA FÊTE

DE LA ROSE.

LA FÊTE de la Rose n'est point une fiction. Depuis 1200 ans & plus, on la célèbre chaque année en Picardie, au village de Salency, à une demi-lieue de Noyon (a). On attribue l'institution de cette Fête à S. M., qui vivoit sous les régnés de Méroué, Childéric & Clovis, dans le cinquième siècle de notre ère; alors Seigneur de ce village. Cet homme respectable avoit imaginé » de donner tous » les ans, à celle des filles de sa Terre » qui jouiroit de la plus grande réputation

(a) On en voit le détail dans l'Année Littéraire, N°. 19. 1766. & dans un ouvrage patriotique, aussi intéressant qu'agréable, de M. de Sauvigny, intitulé : *l'Innocence du premier âge en France*. Le présent Avertissement n'en est qu'un foible extrait.

» de vertu , une somme de vingt-cinq
 » livres , qui étoit , en ce tems-là , une
 » somme assez considérable , & une cou-
 » ronne ou chapeau de rose. On dit qu'il
 » donna lui-même ce prix glorieux à l'une
 » de ses sœurs , que la voix publique
 » avoit nommée pour être Rosière.

» Cette récompense devint , pour les
 » filles de Salency , un puissant motif de
 » sagesse. Indépendamment de l'honneur
 » qu'en retirait la Rosière , elle trouvait
 » infailliblement à se marier dans l'année.
 » Ce digne Seigneur , frappé de ces avan-
 » tages , perpétua cet établissement. Il
 » détacha des Domaines de sa Terre onze
 » à douze arpens , dont il affecta les reve-
 » nus au paiement des vingt-cinq livres
 » & des frais accessaires de la cérémonie
 » de la Rose.

» Par le titre de la fondation , il faut
 » non-seulement que la Rosière ait une
 » conduite irréprochable ; mais que son
 » père , sa mère , ses frères & ses sœurs
 » soient eux-mêmes irrépréhensibles.

Depuis ce tems , le Seigneur du lieu
 ou l'Intendant de la Province , ou leur
 préposé , a droit de choisir la Rosière
 d'après le rapport du Bailli ; mais il faut
 que le jugement soit confirmé par tous
 les Notables du Village.

» Le 8 Juin , vers les deux heures après
 » midi , la Rosière , vêtue de blanc , fri-
 » sée , poudrée , les cheveux flottans en
 » grosses boucles sur les épaules , accom-
 » pagnée de sa famille , & de douze Filles
 » aussi vêtues de blanc avec un large ruban
 » bleu en baudrier , auxquelles douze
 » Garçons du Village donnent la main ,
 » se rend au lieu destiné pour la cérémo-
 » nie , au son des tambours , des violons
 » & des musettes.

On pose la couronne de rose sur sa tête ,
 & on lui remet en même tems la somme
 de vingt-cinq livres ; ensuite on forme un
 bal champêtre. Plusieurs de nos Rois ont
 honoré de leur protection cet établissement
 utile.

» Louis XIII se trouvant , il y a cent
 » cinquante ans , au Château de Varennes ,
 » près Salency , M. de Belloy , alors Sei-
 » gneur de ce dernier village , supplia de
 » faire donner en son nom le prix destiné
 » pour la Rosière. Louis XIII y consentit
 » & envoya M. le Marquis de Gordes ,
 » son premier Capitaine des Gardes , qui
 » fit la cérémonie pour SA MAJESTÉ , &
 » qui , par ses ordres , ajouta une bague &
 » un cordon bleu. C'est depuis cette épo-
 » que que la Rosière reçoit cette bague &
 » qu'elle & ses compagnes sont décorées

» de ces rubans. Tous ces faits sont consta-
 » rés par les titres les plus authentiques.

» On ne sauroit croire combien ce prix
 » excite à Salency l'émulation des mœurs
 » & de la sagesse. Tous les Habitans de
 » ce Village composé de cent quarante-
 » huit feux, sont doux, honnêtes, sobres,
 » laborieux, & vivent satisfaits de leur
 » sort. Il n'y a pas un seul exemple d'un
 » crime commis par un naturel du lieu,
 » pas même d'un vice grossier, encore
 » moins d'une foiblesse de la part du Sexe».

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chance-
 lier, *la Rosière de Salency*, Comédie en trois
 Actes & mêlée d'Ariettes, par M. Favart; &
 je crois qu'on peut en permettre l'impression.
 A Paris ce 14 Décembre 1769.

Signé, MARIN.

*Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent aux
 Œuvres de l'Auteur.*

LA

R O S T E R E

DE SALENCI,

C O M É D I E.

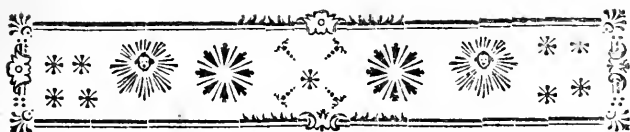
A C T E U R S.

HÉLENE,	Madame La Ruette.
THERÈSE,	Madame Trial.
NICOLE,	Mlle. Beaupré.
Madame MICHELE, mere d'Hélène,	Madame Favart.
Madame GRIGNARD, mere de Thérèse,	Madame Berard.
LE BAILLI,	M. La Ruette.
LE RÉGISSEUR,	M. Caillot.
COLIN, Amoureux d'Hélène,	M. Clairval.
THOMAS, Amoureux de Thérèse,	M. Nainville.
FRANÇOIS.	
GUILLOT.	
LUCAS, & plusieurs autres Garçons qui prétendent épouser la Rosière.	
JÉRÔME, Garçon Meûnier & Tambourineur,	M. Desbrosses.
UN COMMANDANT DE LA MARÉCHAUSSEE.	
UN VIEILLARD.	
UNE VIEILLE FEMME,	Mlle. Desglans.
UNE AUTRE VIEILLE,	Mlle. Frédéric l'aînée.
UN SENTINELLE,	

P E R S O N N A G E S M U E T S.

GARDES DE MARÉCHAUSSEE.

MILICIENS, GARDE-CHASSES, MESSIERS & diffé-
rens HABITANS du Village de tout Sexe & de tout âge.



LA ROSIERE DE SALENCI, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Paysage. Dans le fond est un bosquet orné de guirlandes de fleurs. Sous ce bosquet est une table entourée de plusieurs sièges. A droite du Théâtre est une ferme avec un moulin ; attendant la porte de la ferme est un banc ; de l'autre côté du Théâtre est une maison avec une porte & une fenêtre grillée, & plus loin un bout de mur, proche duquel est un arbre isolé.

SCENE PREMIERE.

Madame MICHELE, seule.

 A R I E T T E.
Q U E l'ouvrage cesse,
Arrêtez le moulin ;
Autre soin nous presse,
Nous moudrons demain ;
Que l'ouvrage cesse,
Nous moudrons demain.

A ij

4 LA ROSIERE DE SALENCI;

Chacun se prépare
A voir à Salenci
Une fête rare ,
Qu'on ne voit qu'ici ;
Une fête rare ,
Qu'on ne voit qu'ici.

On accorde un prix à nos filles ,
Prix d'honneur qu'il faut mériter ;
Prix d'honneur que les moins gentilles
Trop souvent ont sçu remporter.
Mais j'entends déjà les musettes
De tous les Hameaux d'alentour
Célébrer par leurs chansonnettes
Le retour de cet heureux jour.

Que l'ouvrage cesse ,
Arrêtez le moulin ;
Autre soin nous presse ;
Nous moudrons demain :
Autre soin nous presse ,
Nous moudrons demain.

Tous les ans dans notre village ,
Et depuis dix siècles passés ,
On couronne une fille sage ,
Et nos soins sont récompensés.

Cessez , cessez , cessez.

(AVEC LE CHŒUR , qu'on ne voit point.)

Chacun se prépare , &c.



SCÈNE II.

Madame MICHELE, JEROME.

Madame MICHELE,

JÉRÔME!

JEROME.

Note Bourgeoise ?

Madame MICHELE.

A-t-on eu soin d'approprier les dehors du moulin & de la ferme ? car c'est dans ce bocage que l'on va célébrer la fête de la Rose.

JEROME.

Oh ! je savons que c'est aujourd'hui la fête de la sagesse des filles ; ça n'arrive pas tous les jours , & Monsieur le Bailli nous mettroit à l'amende si je n'étions pas en règle.

Madame MICHELE.

Comme de raison. Tiens , mon ami , voilà pour toi & tes camarades. Vous achetez des rubans , vous prendrez part à la fête.

JEROME.

De tout not' cœur ; car je sommes ben sûrs que l'honneur en fera pour Hélène , vot' chere enfant. Tatigué ! ça fera taire les mauvaises langues.

Madame MICHELE.

Quelles mauvaises langues ?

JEROME.

Eh ! par exemple , Madame Grignard , qui veut

6 LA ROSIERE DE SALENCI,

que sa fille soit Rosiere , & pis les parens de la petite Nicole qui est itou une des prétendantes.

Madame MICHELE.

Eh bien ! quoi ? que disent-ils ?

JEROME.

Eh ben ! qu'Hélène est une brave fille à la vérité ; mais que vous lui laissez trop de liberté, que ce n'est pas comme ça qu'on élève des enfans.

Madame MICHELE.

Je réponds de ma fille. Où est-elle ?

JEROME.

La voici. Adieu la mere Michele ; je vais prendre mon tambour , car c'est moi qui dois tambouriner à la fête. J'avons trois filles sages pour une cette année , ça mérite ben qu'on fasse du bruit.

S C E N E I I I.

Madame MICHELE, HELENE.

HELENE.

BON JOUR , maman.

Madame MICHELE.

Te voilà déjà prête ?

HELENE.

Oui.

Madame MICHELE.

Pourquoi n'as-tu pas ton beau tablier ?

HELENE.

Ah ! maman , vous me gronderez peut-être.

Madame MICHELE.

Est-ce que je t'ai jamais grondée ?

COMEDIE.

7

HELENE.

C'est que je l'ai donné à la petite Nicole pour lui en faire une colerette & un bavolet. Vous savez qu'elle est pauvre.

Madame MICHELE.

Et tu crains que je te gronde pour ça?... As-tu mis tes petites tourterelles à la fenêtre ?

HELENE.

Je ne les ai plus.

Madame MICHELE.

Pourquoi ?

HELENE.

A R I E T T E.

Mes Tourtereaux , mes Tourterelles ,

De leur prison vouloient sortir ;

Tout-à-l'entour , battant des aîles ,

J'entendois leur mere gémir ;

Soupirer , s'oupirer , gémir.

Je n'aime point à voir souffrir ;

Ah ! je les aurois vu mourir !

J'ouvre la cage ;

Ah ! maman , quel plaisir !

Si vous les aviez vu s'empressez pour sortir ;

Si vous les aviez vus !.... quel plaisir ! quel plaisir !

Ils voloient , ils voloient de bocage en bocage ,

Je croyois voler avec eux.

Quel plaisir , quel plaisir , quand on fait des heureux !

Madame MICHELE.

Tu as bien fait ; tu as bien fait. J'aime à te voir profiter de la bonne éducation que ton pere t'a donnée. Il avoit étudié , & tout Fermier qu'il étoit , il

A iv

8 LA ROSIERE DE SALENCI;

en favoit plus à lui seul sur le bout de son petit doigt, que le Tabellion, le Procureur Fiscal & le Bailli lui-même. N'oublie pas ses leçons.

HELENE.

Eh ! puis-je les oublier ? votre exemple & votre tendresse me les rappellent tous les jours.

Madame MICHELE.

Il te rendoit la sagesse aimable, il t'instruisoit en t'amusant, il profitoit de la moindre chose : par exemple ; un jour que nous nous promenions ensemble sur le bord d'un étang, il te disoit :

Air : Menuet d'Exaudet.

Cet Étang
Qui s'étend
Dans la plaine,
Répète au sein de ses eaux,
Ces verdoyans ormeaux
Où le pampre s'enchaîne.

Un jour pur,
Un azur
Sans nuagés,
Vivément s'y réfléchit !
Le tableau s'enrichit
D'images.

Mais tandis que l'on admire,
Cette onde où le Ciel se mire,
Un zéphir
Vient ternir
La surface
De la glace.

COMÉDIE.

9

D'un souffle il confond les traits ,
Détruit tous les effets ;
L'éclat de tant d'objets
S'efface,

Un soupir ,
Un desir ,
O ma fille !
Peut ainsi troubler un cœur
Où se peint la candeur ,
Où la sagesse brille.

Le repos ,
Sur ces eaux
Peut naître ;
Mais il se perd sans retour ,
Dans un cœur dont l'amour
Est maître.

HELENE.

Mais , ma mere , vous me regardez en disant cela !
est-ce que vous avez quelque reproche à me faire ?

Madame MICHELE.

Non ; mais prends bien garde....

HELENE, *gaiement.*

Bon, bon ! ne craignez rien , je ferai toujours digne de vous.

Madame MICHELE.

A la bonne heure.

HELENE.

Maman , j'ai une permission à vous demander.

Madame MICHELE.

Quoi ?

10 LA ROSIERE DE SA LENC I ;
H E L E N E .

C'est d'aller faire des guirlandes de fleurs pour mes deux bonnes amies Nicole & Theresé qui doivent paroître avec moi à la cérémonie,

Madame MICHELE.

Eh bien ! va ; mais ne t'éloigne pas.

H E L E N E .

Non , maman ; mais baisez-moi donc.

(Elle sort.)

S C E N E I V.

Madame MICHELE, *seule.*

CETTE chere enfant ! on dit que je la gâte, que je lui souffre tout.... Quand un naturel est bon , il faut le laisser aller. La contrainte lui fait du tort. Je veux que ma fille soit , comme moi , sage , gaie , libre & heureuse.



SCENE V.

Madame MICHELE, COLIN.

COLIN, *avec feu & tout essoufflé.*

AH ! Madame Michele , ma chere Madame Michele !....

Madame MICHELE.

Qu'as-tu donc Colin ? comme te voilà !

COLIN.

Helene est une des trois filles nommées pour avoir le prix de la sagesse. Elle l'aura , elle l'aura sans doute ; & , s'il étoit encore un prix pour la beauté la gentillesse , elle l'auroit encore.

Madame MICHELE.

Pour tout cela , non ; mais pour la sagesse , oui : car ma fille est ma fille.

COLIN.

A R I E T T E.

On doit couronner en ce jour
Et la sagesse , & l'innocence.
Hélas ! pour le plus tendre amour ,
N'est-il donc point de récompense ?

La sagesse est un grand trésor ,
C'est la parure d'une belle ;
Mais l'amour constant & fidele
Est peut-être plus rare encor.

12 LA ROSIERE DE SALENCI;

On doit couronner en ce jour
Et la sagesse, & l'innocence;
Hélas! pour le plus tendre amour
N'est-il donc point de récompense,
Pour le plus tendre amour?

Madame MICHELE.

Hein! Que voulez-vous dire avec votre plus tendre amour?

COLIN, *d'un ton caressant.*

Helene & moi dès nos plus jeunes ans, nous avions
de l'amitié l'un pour l'autre : cela vous réjouissoit.

Madame MICHELE.

Oui, c'est la vérité.

A R I E T T E.

Lorsque vous étiez dans l'enfance,
Sur mes genoux tous deux je vous plaçois.
Je vous berçois, je vous berçois;
Je vous baisois, je vous baisois.
L'un ici, l'autre là;
La, la, la, la, la, la,
Vous sautiez en cadence.

Ces chers enfans, ils s'embrassoient;
Leurs petits doigts s'entrelaçoient,
Ils penchoient déjà l'un vers l'autre;
Oui, son cœur s'approchoit du vôtre.
Ah! disois-je à mon pauvre époux:
Un jour ils s'aimeront peut-être;
Et cela nous feroit renaître,
S'ils étoient unis comme nous.

COLIN, *vivement.*

Oui, c'étoit le desir du pere Michel; c'étoit le

COMÉDIE.

13

vôtre ; & , depuis que j'ai de la connoissance , ça tous-
jours été le mien.

Madame MICHELE.

Ta bonne intention me fait plaisir , mais..

COLIN.

Eh bien ! l'auriez-vous cru ? elle avoit alors de l'a-
mitié pour moi ; à présent elle ne m'aime plus du tout ,
du tout.

Madame MICHELE.

Vous étiez alors des enfans ; aujourd'hui quelle
différence !

COLIN.

Est-ce une raison pour qu'elle me haïsse ?

Madame MICHELE.

Ne fais-tu pas nos loix ? ne fais tu pas qu'il n'est
point permis à une fille de Salenci de disposer de
son cœur & de témoigner la moindre inclination ?
O ciel ! si ma chere enfant étoit soupçonnée d'avoir
du penchant pour toi , tout seroit perdu , ma fille ne
seroit jamais Rosiere.

COLIN.

Rassurez-vous.

A I R.

Helene

M'interdit par sa rigueur ;

Ma peine

Ne sauroit toucher son cœur.

D'abord elle part ,

Et fuit à perdre haleine ,

Lorsque par hasard

Je la rencontre au bois ou dans la plaine ,]

Hélène, &c.

Quand elle rit, quand elle chante,

Si je l'écoute, elle se tait :

Et si-tôt que je me présente,

Tout l'inquiette & lui déplaît.

14 LA ROSIERE DE SALENCI,

Au son de ma mufette
On l'entend foupirer.
Ah ! je crois qu'elle est faite
Pour me défefpérer.
Chaque jour fa fierté redouble ,
Et quand on parle de Colin ,
Elle rougit , elle fe trouble ,
C'est un effet de fon dédain.

Hélène
M'interdit par fa rigueur ;
Ma peine
Ne fauroit toucher fon cœur.

Madame MICHELE.

Mais fi effectivement elle a tant d'éloignement pour
toi , que veux tu que j'y faffe ?

COLIN.

Ah ! comme elle est trop fage pour avoir d'autre
volonté que la vôtre , fi vous lui difiez.... (quand
elle fera Rosiere , s'entend ,) fi vous lui difiez de
m'aimer , je fuis sûr , bien sûr qu'elle m'aimeroit tout
de fuite , & nous nous marierions enfemble , comme
c'étoit votre intention.

Madame MICHELE.

Je ne puis rien faire fans le consentement du Bailli.

COLIN.

Ah ! je l'aurai , je l'aurai : je vais me faire inscrire
fur fon registre ; c'est le droit de tous les honnêtes
garçons.

Madame MICHELE.

Le voici.

COLIN.

Ah ! fi vous vouliez me présenter.

Madame MICHELE.

Soit.

SCENE IV.

LE BAILLI, LE REGISSEUR, Madame
MICHELE, COLIN, JEROME, LE
BRIGADIER DE MARÉCHAUSSÉE *avec ses*
gens, LES GARDE-CHASSES, LES MESSIERS
ET LE COMMANDANT DE LA MILICE DU
PAYS.

LE BAILLI, *d'un air d'importance.*

ARIETTE.

Monsieur le Commandant, Messieurs les Officiers,
Faites respecter ma police.
Nos Garde-chasses, nos Messiers,
Et nos Garçons de la Milice,
Qui savent faire l'exercice,
Seront tous à votre service;
Postez-les dans tous les quartiers.

Monsieur le Commandant, Messieurs les Officiers,
Faites respecter ma police.

Si quelqu'un par hasard
Troubloit ce jour de Fête,
Qu'on l'arrête;
Qu'on l'arrête sans égard;
Qu'on me l'amene
Pour l'interroger,
Pour le juger
A la séance prochaine.

16 LA ROSIERE DE SALENCI,

Monfieur le Commandant , Meffieurs les Officiers ,
Vous , Garde-Chaffes & Meffiers ,
Et vous , Gargons de la Milice ,
Faites refpecter ma police.

Madame MICHEL E , & COLIN *faisant la révérence.*
Monfieur le Bailli. . . .

LE BAILLI.

Ah ! bon jour , bon jour , Madame Michele : laissez ,
laissez-moi un moment. (*En appellant les Gardes.*)
Écoutez , écoutez , Meffieurs.

COLIN.

Monfieur le Bailli , c'eft que cela preffe , & je viens
vous demander votre protection pour époufer..

LE BAILLI, *faisant l'homme affairé.*

Oui , oui ; tu peux compter fur moi , mon ami ;
mon enfant : vous reviendrez.

COLIN, *avec transport de joie.*

Je peux compter fur lui , Madame Michele , je peux
compter fur lui. (*Ils sortent.*)

LE BAILLI, *montrant le Régiffeur.*

Quand Monfieur paftera devant le Corps-de-garde ;
qu'on lui rende les honneurs militaires ; car c'eft
Monfieur le Régiffeur qui représente Monfeigneur
l'Intendant.

(*Le Commandant & fa fuite faluent le Régiffeur ;
Jérôme bat le tambour derriere le Régiffeur.*)

LE REGISSEUR, *surpris.*

Pefte foit du manant avec fon tambour !

(*Jérôme fe retire en faifant une grande inclination.*)



SCENE

SCÈNE VII.

LE BAILLI, LE RÉGISSEUR.

OUF! LE BAILLI.

LE RÉGISSEUR.

Je conçois, Monsieur le Bailli; que vous devez avoir bien de la peine.

LE BAILLI.

Cela n'est pas croyable. C'est moi qui suis chargé de la sagesse de toutes les filles du village, & j'en ai trente sous ma direction.

LE RÉGISSEUR.

Quelle heureuse fécondité dans un si petit canton!

LE BAILLI.

Un ancien a dit : *rara avis in terris*; c'est-à-dire qu'une fille exactement sage est un oiseau rare sur la terre.

LE RÉGISSEUR.

Il avoit raison.

LE BAILLI.

Il avoit tort. Il y a beaucoup plus de filles sages qu'on ne pense, & il y en auroit bien d'avantage, si on excitoit ailleurs la noble émulation qui régne ici. Partout on annonce des prix pour je ne sais combien de choses moins difficiles. Ici c'est à une conduite régulière; c'est à la sagesse même que l'on adjuge une récompense. Quelle récompense? Un chapeau de roses qui n'est pas moins honorable que des médailles d'or.

B

18 LA ROSIERE DE SALENCI,
LE REGISSEUR.

Mais n'êtes-vous pas obligé quelquefois de réserver le prix ?

LE BAILLI.

Jamais.

LE REGISSEUR.

Là , en conscience ? vous n'êtes donc guere difficile ?

LE BAILLI.

Guere difficile ! La plus petite inconséquence suffit pour qu'on ait l'exclusion.

LE REGISSEUR.

Diable !

LE BAILLI.

Je vous avouerai pourtant que nous avons quelquefois de mauvaises années , des tems de disette.

LE REGISSEUR.

Je le crois.

LE BAILLI.

Par exemple , quand le hazard nous amene des militaires , des petits-maîtres de robe , de jeunes abbés....

LE REGISSEUR.

Oui , c'est comme un vent d'orage , tout est grélé ; adieu la récolte.

LE BAILLI.

Pas tout - à - fait ; nous avons alors recours à la réserve.

LE REGISSEUR.

Qu'appellez-vous la réserve ?

LE BAILLI.

Ce sont des filles qui n'ont pas le malheur d'être jolies , & qui par conséquent sont sages par nécessité.

LE REGISSEUR.

J'entends , vous faites de nécessité vertu.

VAUDEVILLE.

J'admire tous les avantages
 Que l'on trouve ici ;
 L'exemple des meilleurs ménages
 Est à Salenci.

LE BAILLI.

Oui.

LE REGISSEUR.

Tous les Maris
 Y font chéris ,
 Et les Filles font sages.

LE BAILLI.

Oui

LE BAILLI.

LE REGISSEUR.

C'est un bonheur que ce pays Ah! quel bonheur que ce pays
 Soit si loin de Paris. Soit si loin de Paris!

LE REGISSEUR.

Ah! ça, comme c'est la première fois que je représente ici pour Monseigneur, mettez-moi au fait du cérémonial.

LE BAILLI.

Je vous instruirai à mesure. Il faut au préalable que vous ayez une bourse de vingt-cinq livres Tournois ; c'est le prix que l'on ajoute à la couronne.

LE REGISSEUR.

C'est bien peu pour récompenser la vertu : la coquetterie se paye ailleurs mille fois , cent mille fois d'avantage. Tenez , voilà vingt-cinq louis d'or de la part de Monseigneur à cause de la rareté du fait.

LE BAILLI.

Quelle générosité !

20 LA ROSIERE DE SALENCI,

LE REGISSEUR, *en riant.*

Bon, bon ! il doteroit à ce prix toutes vos filles sages sans risquer de se ruiner.

LE BAILLI.

Monsieur le Régisseur est un peu goguenard.

LE REGISSEUR.

Ah ! point du tout.

LE BAILLI, *d'un air sérieux.*

Il ne manqueroit plus à la corruption de notre siècle que de jeter du ridicule sur la fête de la rose & sur le plaisir pur qu'elle doit faire aux âmes honnêtes & sensibles.

LE REGISSEUR.

Comme vous prenez feu !

LE BAILLI, *avec colere.*

C'est qu'on ne plaîsante point sur un sujet aussi grave.

LE REGISSEUR, *toujours d'un ton badin.*

Non sans doute ; je fais bien que la sagesse n'est pas un sujet plaissant.

LE BAILLI, *plus vivement.*

Encore ! Vous avez fort mauvaise grace..

LE REGISSEUR.

Eh ! là, là... Calmez-vous. Pour vous prouver que je respecte beaucoup la sagesse des filles, c'est que j'ai formé le projet d'épouser celle qui sera Rosiere.

LE BAILLI, *avec surprise.*

Vous, Monsieur ?

LE REGISSEUR.

J'y suis déterminé.

LE BAILLI.

Seroit-il possible !

COMEDIE.

21

LE REGISSEUR.

ARIETTE.

J'avois une femme altiere ,
Coquette , imprudente & fiere ;
C'étoit un fardeau bien lourd.
Pour n'être pas en querelle ,
Il falloit être avec elle
Aveugle , muet & sourd :
C'étoit un fardeau bien lourd.
Est-il des nœuds
Plus beaux que ceux
Du mariage ,
Quand une femme sage
Prévient tous vos vœux.
Qu'il est doux de s'entendre dire ,
Ce que tu veux , je le desire :
Oui , je desire ce que tu veux !

D U O.

LE BAILLI.

LE REGISSEUR.

C'est la même flâme :	C'est la même flâme :
On n'a qu'une âme ,	On na qu'une âme ,
Un cœur à deux ;	Un cœur à deux ;
On passe ainsi des jours heureux.	On passe ainsi des jours heureux.



SCENE VIII.

LE BAILLI, LE RÉGISSEUR;
NICOLE.

NICOLE, *toute effrayée.*

AH ! Monsieur le Bailli, Monsieur le Bailli !
LE BAILLI.

Qu'avez-vous donc, la petite Nicole ?

NICOLE,

C'est qu'il y a là bas des hommes qui m'ont regardée... (*apercevant le Régisseur*) Ah ! en voilà encore un.

LE BAILLI.

Rassurez-vous : c'est Monsieur le Régisseur ; ce n'est pas un homme à craindre.

NICOLE.

Ah ! il est donc comme vous, Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

C'est un autre moi-même, un honnête-homme en qui vous pouvez avoir toute confiance, & dont les conseils vous rendront encore plus sage.

NICOLE.

Ah ! c'est différent.

LE BAILLI, *bas au Régisseur.*

Commencez par interroger celle-ci. Examinez si elle vous conviendrait.

(*Il sort.*)



SCÈNE IX.

LE REGISSEUR, NICOLE.

LE REGISSEUR.

Vous appréhendez donc bien les hommes, ma petite?

NICOLE, *parlant entre ses dents.*

Em... Monsieur...

LE REGISSEUR.

Dites-vous oui?

NICOLE.

Em... Monsieur...

LE REGISSEUR.

Dites-vous non?

NICOLE.

Oh ! non ; ce n'est pas que je les appréhende moi ; ils ne m'ont jamais fait de mal , au contraire ; mais ma mere me dit d'en avoir peur , & j'en ai peur.

LE REGISSEUR.

Et vous a-t-elle dit pourquoi?

NICOLE.

Je m'en rapporte à ma mere , & surtout à ma tante, quoiqu'elle n'ait pas été Rosière.

LE REGISSEUR.

Votre tante n'a pas été Rosière?

NICOLE.

Vraiment non , pour un rien.

LE REGISSEUR.

Oh, oh ! dites-moi , dites-moi donc ?

24 LA ROSIERE DE SALENCI,
NICOLE.

Dam'! un soir un Berger qui revenoit des champs
fit entendre le son d'une cornemuse sous les fenêtres
de ma tante, & ma tante qui a toujours aimé les chan-
sons, ouvrit son volet pour mieux l'écouter : le
Bailli l'a sçu, il n'en a pas fallu d'avantage.

LE REGISSEUR.

Quoi! pour si peu?

NICOLE.

Sans doute : aussi n'ouvrirois-je pas ma fenêtre pour
tout l'or du monde, quand un Roi lui-même viendrait
jouer de la cornemuse devant notre porte.

LE REGISSEUR, *à part.*

AIR.

Nicole a l'air bien novice.

(*A Nicole.*

Vous êtes donc sage?

NICOLE.

Hain, hain;

Monsieur, à votre service.

LE REGISSEUR.

Il faut que j'en sois certain.

Qu'est-ce qu'une fille sage?

NICOLE.

C'est...

LE REGISSEUR.

Courage.

NICOLE.

Celle qui...

LE REGISSEUR.

Voyons.

COMÉDIE.

25

NICOLE.

Quoi ?

LE REGISSEUR.

Eh bien ?

NICOLE.

Hain....

Oh ! dam' , moi , je n'en fais rien ;

II. COUPLET.

LE REGISSEUR.

De quinze ans vous avez l'âge :
Quinze ans donnent de l'esprit ;
On fait bien quand on est sage.

NICOLE.

Oh ! ma mere me l'a dit ;
Oui , demandez à ma mere ,
A mon pere ;
C'est moi qui... suis....

LE REGISSEUR,

Eh bien ?

NICOLE.

Sage.

LE REGISSEUR, *la contrefaisant.*

Hain , hain !

Oh ! dam' , moi , je n'en fais rien.

III. COUPLET.

(*A part.*)

Je ne crois pas que l'on trouve
Une Agnès de ce ton-là.

(*A Nicole.*)

Il est bon que l'on éprouve....

26 LA ROSIERE DE SALENCI,

NICOLE.

Monfieur , comme il vous plaira.

LE REGISSEUR.

A votre âge, auffi gentille,

Toute fille

Sent là... ..

(*Mettant la main fur fon cœur.*)

NICOLE, *faisant de même.*

Là?

LE REGISSEUR.

Parler.....

NICOLE.

Qui?

LE REGISSEUR.

Le cœur.

NICOLE.

Hain....

Oh ! dam' , moi , je n'en fais rien.

Bon, bon ! Monfieur, vous voulez vous moquer de moi : eft-ce que le cœur parle?

LE REGISSEUR.

Eh ! oui, fans doute.

AIR.

PREMIER COUPLET.

Le cœur , Nicole , a fon langage :

C'eft un regard , c'eft un foupir.

Un gefte , un rien a l'avantage

D'exprimer tout , jufqu'au defir.

Venez.

NICOLE.

Oui-dà ; ferai-je plus fage ?

COMEDIE.

27

LE REGISSEUR.

Oui-dà.

NICOLE.

Ah! ah!

ENSEMBLE.

Mais comment donc ça?

LE REGISSEUR.

Le cœur parlera.

II. COUPLET.

Mais ne foyez pas si niaise.

(*A part.*)

Levez les yeux. Ah! qu'ils sont doux!

(*Haut.*) Donnez la main, que je la baïse.

NICOLE.

Baïser ma main!

LE REGISSEUR.

Que craignez-vous?

LE REGISSEUR.

NICOLE.

ENSEMBLE.

{

Venez,

Ah! ah!

Donnez.

Oui-dà!

NICOLE.

Oh! ne vous déplaïse....

LE REGISSEUR.

NICOLE.

ENSEMBLE.

{

Venez,

Vraiment,

Donnez,

Maman

Le cœur parlera.

M'a défendu ça.



28 LA ROSIERE DE SALENCI,

S C E N E X.

LE BAILLI, LE REGISSEUR;
NICOLE.

LE BAILLI, *au Régisseur qui veut baiser
la main de Nicole.*

ARRETEZ, arrêtez, qu'allez-vous faire?

LE REGISSEUR.

Ne m'avez-vous pas dit d'examiner, d'interroger?
Eh! bien j'examine, j'interroge.

NICOLE.

Eh! vous m'avez dit de me confier à cet honnête-
homme-là; & je me confie, moi.

LE BAILLI, *à Nicole.*

Retirez-vous.

NICOLE, *au Régisseur.*

Adieu, Monsieur, je me recommande à vous pour
être plus sage. *(Elle sort.)*

S C E N E X I.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE BAILLI.

MON SIEUR le Régisseur!

LE REGISSEUR.

N'allez-vous pas encore me gronder aussi?

LE BAILLI.

Baïser la main d'une jolie fille...,

LE REGISSEUR.

Monfieur le Bailli....

LE BAILLI.

Qui n'a pas plus de quinze ans....

LE REGISSEUR.

Monfieur....

LE BAILLI.

Dont l'innocence est un trésor !

LE REGISSEUR, *d'un ton impatient & avec une vivacité qui s'augmente de plus en plus.*

Eh que diable ! c'est à cause de cela ; j'aime l'innocence , moi : c'est ce que je cherche depuis plus de vingt-ans. Ne savez-vous pas mes intentions ? Ne dois-je pas épouser la Rosiere ? N'est-ce pas mon intérêt d'examiner ?... Ecoutez ; si vous êtes prompt, je suis vif, & je suis Picard aussi bien que vous.

LE BAILLI, *froidement.*

Eh bien ! par exemple , voilà des raisons,

LE REGISSEUR, *vivement.*

Vous ne voulez pas m'entendre.

LE BAILLI, *de même.*

Oui, quand on est si vif l'un & l'autre... (*avec modération.*) Eh bien ! que dites-vous de la petite Nicole ?

LE REGISSEUR, *contrefaisant Nicole.*

Hain , hain , oui-dà , ah ! ah !... Si l'ignorance & la simplicité sont des titres , elle aura le prix.

LE BAILLI.

C'est-à-dire qu'elle n'est pas de votre goût ?

LE REGISSEUR.

Au contraire , au contraire ; une femme novice a son mérite.

30 LA ROSIERE DE SALENCI,

A R I E T T E.

Un cœur tout neuf,
Est comme un œuf,
Que l'amour couve sous son aîle.
En l'animant
Tout doucement
Par une chaleur naturelle,
Un tems viendra,
Qu'il éclora,
Ce joli petit cœur de fille:
Il en naîtra
Le desir,
Le plaisir,
Comme un petit oiseau qui sort de sa coquille.

L E B A I L L I.

Ne vous décidez pas avant d'avoir vû les deux autres prétendantes.

L E R E G I S S E U R.

C'est bien mon intention.

L E B A I L L I.

Je vais informer lecrettement leurs parens de votre dessein , & je refuserai tous les garçons qui viendront se faire inscrire.

L E R E G I S S E U R.

Comment tous les garçons ?

L E B A I L L I.

Oui. Tous les garçons de ce village , dont la probité est reconnue , peuvent prétendre à épouser la Rosiere ; & elle a la permission de choisir entr'eux.

L E R E G I S S E U R

Mais , mais si elle ne me choisit pas ?

L E B A I L L I.

Laissez-moi faire. Vous êtes un parti trop considérable... Je réponds de tout. Je viendrai vous rejoindre , quand j'aurai fait ma tournée.

SCENE XII.

Les Auteurs précédens, THOMAS, LUCAS;
 GUILLOT, FRANÇOIS & *autres*
Garçons du village venant l'un après l'autre.

CANON.

JE viens me faire inscrire,
 A titre d'Épouseux;
 On n'a rien à me dire,
 Et je dois être heureux.

François	}	doit être heureux.
Thomas		
Lucas		
Guillot		

LE BAILLI.

Doucement, doucement !

THOMAS.

Thomas se recommande à vous, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Oh ! tous mes arrangemens sont pris pour cette année ; j'ai donné ma parole & je n'inscris plus personne.

CHŒUR.

THOMAS ET LES AUTRES
 GARÇONS.

THOMAS *fierement.*
 Vous devez nous protéger.
 LES GARÇONS, *à Thomas.*
 Nous devons les ménager.

LE REGISSEUR ET LE
 BAILLI.

LE BAILLI.
 Mais, je crois qu'il nous menace.

LE REGISSEUR.
 Quelle audace !

32 LA ROSIERE DE SALENCI.

TOUS.

Ah! de grace!

THOMAS.

Je suis Thomas.

UN AUTRE.

Je suis François.

UN TROISIEME.

Je suis Lucas.

TOUS.

Eh! de grace! eh! de grace!

THOMAS.

Je fais nos loix.

(*A part.*)

Je faurai foutenir mes droits.

TOUS, *en s'en allant.*

Il faudra foutenir nos droits.

LE BAILLI.

J'ai fait mon choix.

LE BAILLI, LE REGISS.

Laissez-nous, cela nous lasse.

Vous reviendrez une autre fois.

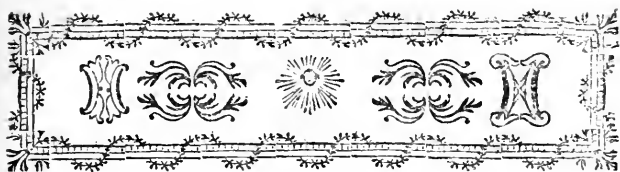
Laissez-nous.

C'est à nous à donner des loix.

C'est à nous à donner des loix.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

HELENE, COLIN.

HELENE *entre gaiement & en dansant ; elle a une corbeille où sont des fleurs & des guirlandes,*

E ARIETTE.

EN voltigeant de fleurette en fleurette,

Un papillon léger , badin ,

Jouit des trésors d'un jardin ,

En voltigeant de fleurette en fleurette.

Si quelque enfant malin le guetté ,

Et le poursuit pour l'attrapper ;

Le papillon fait toujours s'échapper ,

En voltigeant de fleurette en fleurette.

Ainsi , d'une humeur vive & folle ,

Je trompe l'espoir d'un Amant.

Je suis le papillon qui vole ;

Pour moi l'Amour n'est qu'un enfant :

(Elle s'assied sur un banc en disant :)

Achevons ici mes guirlandes.

COLIN.

La voici ; je n'ose lui parler , mais je ne puis résister au plaisir de la voir.

34 LA ROSIERE DE SALENCI,

HELENE, *en liant des fleurs à une guirlande.*

(*Pendant ce Couplet, Colin détache adroitement une fleur du bout de la guirlande qui traîne à terre & la met à son côté.*)

A I R.

I. COUPLET.

Amusez-vous, jeunes fillettes;
Mais songez qu'il est des dangers;
Sur les gazons, sous les coudrettes,
N'allez point avec les Bergers.
Ils ont l'air doux, simple & modeste;
Mais c'est un piège que cela.
Si-tôt qu'on les écoute, zeste;
La, la, la, la, l'Amour est là.

Je crois que je n'aurai pas assez de fleurs.

COLIN.

Elle n'en aura pas assez, courons en chercher.

(*Il sort pour en aller chercher; le prelude recommence :
Hélène continue d'achever sa guirlande.*)



SCENE II.

HELENE, LE REGISSEUR,
& ensuite COLIN.

LE REGISSEUR.

AH! l'aimable enfant ! Qu'elle a de graces , qu'elle est charmante !... Si c'étoit une des trois....

HELENE.

II. COUPLET.

(Pendant ce second Couplet , Colin revient avec une touffe de fleurs qu'il pose à côté d'Hélène , sans être vu ni d'elle ni du Régisseur , & va se cacher derrière un taillis pour observer.)

Lise dormoit sur la fougere ;
Blaise approchant d'un pas discret,
Adroitement sa main légère
Place des fleurs à son corset.
A son réveil elle est surprise ,
Le bouquet charmant que voilà !
Jetez ces fleurs , petite Lise ;
Ta , la , la , la , l'Amour est là.

LE REGISSEUR , enchanté & reprenant le refrain.
Ta , la , la , la , la , l'Amour est là.

HELENE , appercevant les fleurs que Colin a posées sur le banc à côté d'elle.

Ah ! Qu'en voilà de belles ! Mais ce n'est pas moi qui les ai cueillies.

(Elle se leve , les prend , & les jette : elle apperçoit le Régisseur.)

LE REGISSEUR.

Continuez , continuez donc , je vous aiderai.

C ij

36 LA ROSIERE DE SALENCI,

HELENE, *en remettant ses guirlandes dans son panier.*

Ah ! Monsieur , vous êtes trop obligeant.

LE REGISSEUR.

Vous me paroissez de bonne humeur.

HELENE.

Oh ! oui , Monsieur ; je ris , je danse & je chante toujours.

LE REGISSEUR,

Eh bien ! courage ; nous rirons, nous chanterons & nous danserons ensemble ; allons.

Ta, la, la, , la, la, l'Amour est là.

A I R.

LE REGISSEUR.

Que la Jeunesse

Me plaît, m'intéresse !

Quel enjouement, quelle simplicité !

HELENE.

Rien ne m'allarme,

Mon sort me charme,

Je jouis de ma liberté.

Sans qu'on offense la sagesse,

Le bonheur est dans la gaieté ;

C'est le trésor de la Jeunesse ; -

ENSEMBLE { Oui, le bonheur n'est que dans la gaieté.

LE REGISSEUR.

Qu'elle me plaît & m'intéresse !

à part. { Plus je la vois, plus je suis enchanté.

HELENE.

Je vous demande pardon , Monsieur ; mais je ne vous connois pas.

LE REGISSEUR.

La connoissance sera bientôt faite , car je vous avertis que toutes les jolies filles sont de ma connois-

fance ; je suis comme ça moi : que ça ne vous effarouche pas.

HELENE.

Ah ! point du tout.

LE REGISSEUR.

Pour qui faites-vous ces guirlandes ?

HELENE.

Pour deux de mes bonnes amies qui prétendent au prix.

LE REGISSEUR.

Et vous y prétendez aussi sans doute ?

HELENE.

Oh ! je fais ce que je peux pour être sage ; mais je ne prétends à rien.

LE REGISSEUR.

Comment vous n'êtes pas du nombre ?...

HELENE , *appercevant Colin.*

(à part.)

'Ah ! le voilà. Monsieur, je suis votre servante.'

(Elle part.)

LE REGISSEUR.

Ecoutez donc , écoutez donc.

COLIN , *sortant de sa cachette.*

'Ah ! c'est plus fort que moi , il faut que je lui parle.

(Il veut courir après Hélène.)



S C E N E III.

COLIN, LE REGISSEUR.

LE REGISSEUR, *arrétant Colin.*

OÙ vas-tu ? Où cours-tu ? Quelle est cette jeune fille ?

COLIN.

C'est elle , Monsieur le Régisseur , c'est elle.

LE REGISSEUR.

Qui elle ? Qui ?

COLIN.

C'est Hélène , la fille de Madame Michele , Hélène qui sera Rosière.

LE REGISSEUR.

(*Apert.*) Fort bien ! eh ! tu l'aimes apparemment ?

COLIN.

De toute mon âme : je m'appellé Colin ; c'est moi qui dois l'épouser ; chut , il ne faut pas qu'on sache ça encore.

LE REGISSEUR.

Tu dois l'épouser ?

COLIN.

Oui , n'est-il pas vrai qu'elle est charmante ?

LE REGISSEUR.

Adorable ! divine ! Elle n'a fait que me regarder.... c'est à tourner la tête.

COLIN.

Je suis bien-aïse que vous foyez de mon goût.

COMEDIE.

32

LE REGISSEUR.

A I R.

I. COUPLET.

De sa douce paupiere
Un regard échappé ,
Est un trait de lumiere
Dont le cœur est frappé.

COLIN.

Elle n'a qu'à paroître
Pour tout enflammer ;
De foi l'on n'est plus maître.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer ?

II.

COLIN.

La rosée est moins fraîche,
Un beau jour moins serein.

LE REGISSEUR.

C'est la fleur de la pêche
Qui colore son teint.

COLIN.

Le souffle du Zéphire
Vient tout ranimer ;
C'est elle qui respire.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer ?

III.

COLIN.

La tendre fleur naissante....

LE REGISSEUR.

La fraise qui rougit....

COLIN.

L'épine blanchissante...

LE REGISSEUR.

L'api qui s'arrondit..

COLIN.

Tout ce que la Nature

40 LA ROSIERE DE SALENCI;

Se plaît à former,
D'Hélène est la peinture.

ENSEMBLE.

Comment ne pas l'aimer?

LE REGISSEUR.

Sa bouche demi-clofée,
A le rire enfantin :
On croit voir dans la rose
Les perles du matin.

COLIN.

Le Printems dont l'haleine
Vient tout parfumer.

ENSEMBLE.

COLIN. Telle est ma chère Hélène.

LE REGISS. Telle est la jeune Hélène.
Comment ne pas l'aimer?

LE REGISSEUR.

Eh ! sans doute, tu es aimé de même ?

COLIN.

Pas encore, mais ça viendra ; sa mère me l'a promis,
& puis j'ai la protection de Monsieur le Bailli ; &
puis vous parlerez pour moi à Hélène, n'est-ce pas ?

LE REGISSEUR.

Oh ! laisse faire, tes intérêts sont en bonnes mains.

COLIN.

Je n'ai pas encore osé lui parler moi, on défend
ici aux garçons de faire connoître leur amour aux
filles. Ah ! s'il m'étoit permis.... s'il m'étoit permis..
Combien de choses j'aurois à dire à Hélène !

LE REGISSEUR.

Oh ! Je dirai, je dirai moi.

COLIN.

Que vous êtes bon ! Je vais la chercher, vous l'en-
voyer ; je lui dirai que c'est vous qui la demandez.

COMEDIE.

41

LE REGISSEUR.

Fort bien ; va vite , cours ; je l'attends. (*A part.*)
Voilà ce qui s'appelle se confier au Renard.

COLIN , *revenant.*

ARIETTE en DUO.

Vous direz à ma chere Hélené ,
Toujours pour moi trop inhumaine....

LE REGISSEUR,

Trop inhumaine !

Bon , bon , fort bien ,

Tout ira bien.

COLIN.

Oui , vous direz à cette belle.....

LE REGISSEUR.

Oui , je vais dire à cette belle.....

COLIN.

Faut-il que vous soyez cruelle
Pour Colin qui vous aime tant !

LE REGISSEUR.

Fort bien , fort bien ; soyez cruelle
Pour Colin qui vous aime tant.

COLIN.

Faut-il que vous soyez cruelle....

LE REGISSEUR.

Soyez cruelle.

COLIN.

Eh ! non , non.

LE REGISSEUR.

Cela s'entend.

COLIN.

Exprimez bien l'ardeur fidelle....

LE REGISSEUR.

J'exprimerai l'ardeur fidelle....

COLIN.

Que pour elle.....

LE REGISSEUR.

Que pour elle....

COLIN.

Mon cœur ressent.

42 LA ROSIERE DE SALENCI;

LE REGISSEUR.

Mon cœur ressent.

COLIN.

Le mien.

LE REGISSEUR.

Le tien ; cela s'entend.

COLIN.

Exprimez-lui l'ardeur fidelle

Que pour elle mon cœur ressent.

LE REGISSEUR.

J'exprimerai l'ardeur fidelle

Que pour elle.... Cela s'entend.

S C E N E IV.

LE BAILLI, LE REGISSEUR.

LE REGISSEUR.

AH ! Monsieur le Bailli ! vous me voyez dans une ivresse , un enchantement !....

LE BAILLI.

De quoi donc ?

LE REGISSEUR.

Je viens de voir la petite Hélène ; elle est ravissante, ma foi : je m'en tiens à celle-ci ; il faut qu'elle ait le prix, Monsieur le Bailli ; il faut qu'elle ait le prix.

LE BAILLI.

Que dites-vous ? Je suis homme intègre , & de plus il faut que mon jugement soit confirmé par tous les Notables du village.

LE REGISSEUR.

Monsieur le Bailli , quand elle n'auroit qu'un *accessit* , là qu'un pauvre petit *accessit* , parbleu ! je l'épouse.

L E B A I L L I.

Doucement ! Je dois vous prévenir qu'elle est bien éveillée & que vous pourriez vous repentir peut-être...

L E R E G I S S E U R.

Eh ! non , non

L E B A I L L I

Patience ! il faut voir la fille de Madame Grignard.

L E R E G I S S E U R.

Madame Grignard ?

L E B A I L L I.

Oui , la veuve du Tabellion : c'est une franche Picarde , un dragon de vertu , qui m'est fort nécessaire pour distinguer la sagesse : je ne fais comment elle fait , rien ne lui échappe ; mais si elle est sévère pour les moindres fautes , elle est la première à rendre justice au mérite : son nom seul fait trembler routes les filles du village & les contient dans le devoir. Jugez si sa fille doit être sage !

L E R E G I S S E U R.

Si sa fille lui ressemble , vous me faites trembler aussi une *Honeste* est pire qu'une coquette.

L E B A I L L I.

Tenez , tenez , voici Madame Grignard avec sa fille Thérèse.



SCENE V.

LE BAILLI, LE REGISSEUR,
Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

MONSIEUR le Bailli (*Elle fait une grande révérence avec Therese.*) (*Au Régisseur.*) Monsieur... (*Elle fait une autre révérence au Régisseur & sa fille n'en fait qu'une demie.*) (*A sa fille.*) Faites donc la révérence plus bas. (*Au Régisseur.*) J'ai l'honneur de vous présenter... (*Elle fait une troisieme révérence.*)

LE REGISSEUR.

Elle est encore bien jolie celle-ci, mais il me paroît qu'elle a du chagrin.

Madame GRIGNARD.

Elle n'en a point sujet. Répondez donc.

THERESE.

Monsieur, je fais tout mon possible pour n'en point avoir.

Madame GRIGNARD, *pinçant sourdement le bras de Therese.*

Que dites-vous donc là?

THERESE.

Ahi, ahi, ahi!

Madame GRIGNARD.

Soyez gaie, petite fille.

THERESE, *en pleurant.*

Oui, ma mere...

COMEDIE

45

LE BAILLI.

Doucement, doucement !

LE REGISSEUR.

Elle paroît raisonnable.

Madame GRIGNARD.

Elle n'auroit qu'à ne pas l'être. Je me donne assez de peine après elle.

A R I E T T E.

Pour empêcher tout délit,
Notre fenêtre est grillée ;
Je suis toujours éveillée :
Ma fille couche en mon lit.
Je ne veux pas qu'elle forte ;
Je l'observe jour & nuit.
Un gros chien est à ma porte ,
Abboyant au moindre bruit.
La ferrure est sûre & forte ;
J'en ai la clef : la voilà.
En agissant de la forte ,
D'une fille on répondra.
Moi-même , étant à son âge ,
Avec moins de liberté ,
Je fais bien , pour être sage ,
Tout ce qui m'en a coûté.



S C E N È V I.

MADAME GRIGNARD, THÉRESE,
LE BAILLI, LE REGISSEUR,
COLIN ET HELENE.

COLIN, *accourant.*

ELLE va venir , elle va venir : dès qu'elle m'a vu ,
elle a fui comme à son ordinaire : mais elle a pris
un autre chemin qui la conduit ici.

MADAME GRIGNARD.

Qu'est-ce donc qu'il veut dire ?

HELENE, *sans être vue.*

ARIETTE.

J'aime à vous entendre chanter ,
Petits oiseaux de ces bocages.

COLIN.

La voilà, la voilà, vous pouvez l'écouter.

T O U S.

Que vient-il nous conter ?

Que vient-il nous conter ?

LE REGISSEUR.

Je me sens agiter.

HELENE.

Je voudrais imiter

Vos doux accens & vos ramages.

COLIN.

La voilà, la voilà, vous pouvez l'écouter.

Madame GRIGNARD.

Que veut-il nous conter?

LE REGISSEUR.

Je me sens agiter.

HELENE.

Je voudrois imiter

Vos doux accens & vos ramages.

(*Hélène paroît en achevant de chanter. Elle a une corbeille suspendue à son côté ; dans cette corbeille sont deux guirlandes.*)

SCENE VII.

Les Auteurs précédens, HELENE.

HELENE.

BON JOUR Monsieur le Bailli ; voilà des guirlandes que j'ai faites pour parer tantôt Thérèse & Nicole, mes deux bonnes amies.

LE BAILLI.

C'est fort bien.

LE REGISSEUR.

La chère petite ! vous n'en êtes donc point jalouse ?

HELENE.

Point du tout , & si elles sont plus sages que moi, tant mieux ; cela fera plus d'honneur au village.

COLIN, à part.

Oui, c'est le cœur le plus honnête...

LE REGISSEUR.

Ah ! Monsieur le Bailli...

48 LA ROSIERE DE SALENCI,
LE BAILLI.

De la réflexion.

HELENE, à Thérèse, en lui présentant la
guirlande.

Tiens, ma chère amie.

THERESE.

Voulez-vous, ma mère ?

Madame GRIGNARD.

A quoi cela sert-il ?

LE BAILLI, à Thérèse.

Prenez, prenez.

Madame GRIGNARD.

Eh bien ! soit. Hon ! ... vous ne vous ferez pas oubliée, vous avez aussi cueilli des fleurs pour vous ; car...

COLIN, en s'approchant.

Hélène n'a pas besoin de parure.

HELENE.

Le voilà encore ! Je le verrai donc partout ! Monsieur le Bailli, défendez-lui absolument de me suivre.

(Elle sort.)

LE BAILLI, à Colin.

Si cela t'arrive....

COLIN, tout étonné.

Mais, Monsieur le Bailli... Monsieur le Régisseur...

LE REGISSEUR.

Un autre lui est destiné.

COLIN.

Ah Ciel !

LE BAILLI.

Nous te défendons de la voir.

LE REGISSEUR ;

Et de l'aimer.

COLIN.

COLIN, *avec vivacité.*

ARIETTE.

Vous voulez m'empêcher d'aimer !
Sur mon cœur quel est votre empire !
Défendez aux grains de germer,
Empêchez le Soleil de luire,
Des ruisseaux arrêtez le cours,

Et vous aurez moins de peine
Qu'à m'empêcher d'aimer Hélène ;
Je l'aimerai toujours.

LE RÉGISSEUR ET LE BAILLI.

Finis tes discours,
Renonce à tes amours.

(Colin se retire désespéré)

LE RÉGISSEUR.

Cet jeune drôle me paroît bien décidé.

LE BAILLI.

Ne vous inquiétez pas ; il ne vous nuira point,
j'y vais mettre bon ordre. Holà ! *(à un Sergent.)* Que
Colin soit aux arrêts dans sa maison, & qu'en
le garde à vue jusqu'à demain.



S C E N E V I I I.

LE BAILLI, LE REGISSEUR,
Madame GRIGNARD.

Madame GRIGNARD,

VOUS croyez qu'Hélène le fuit tout de bon. Je n'en suis pas la dupe.

LE BAILLI.

Il faut nous instruire de tout; c'est votre emploi; c'est votre devoir.

Madame GRIGNARD.

Eh bien! j'ai déjà plusieurs notes à vous remettre.

LE BAILLI.

Suivez-moi, j'ai de mon côté une affaire importante à vous communiquer.

Madame GRIGNARD.

Venez, ma fille.

LE BAILLI.

Non, il faut que Monsieur l'interroge en particulier, c'est la règle. (*bas au Régisseur.*) Je vais lui parler à votre sujet.

LE REGISSEUR.

Attendez, attendez, rien ne presse encore.

(*Madame Grignard sort en faisant signe à Thérèse de s'observer, & d'un air de menace.*)



S C E N E IX.

LE REGISSEUR, THERESE,
ET THOMAS *dans le fond du Théâtre.*

LE REGISSEUR, *à part.*

HELENE, Hélène ! ah ! ce seroit bien dommage....
T H O M A S.

La mere est partie : si je pouvois trouver le moyen
de parler à ma chere Thérèse !

LE REGISSEUR.

Eh bien ! Thérèse ?

T H E R E S E, *appercevant Thomas.*

Ah !

LE REGISSEUR.

Qu'avez-vous ?

T H E R E S E.

Rien, Monsieur ; c'est que je soupire.

LE REGISSEUR.

Ouvrez-moi votre petit cœur. Pourquoi êtes-vous
donc si triste ?

T H E R E S E.

Helas ! Monsieur, ne faut-il pas être triste, quand
on veut être sage ?

LE REGISSEUR.

Je trouve qu'elle a raison. Voilà de la franchise,
c'est ce que j'aime. Oui, je conçois que votre mere
vous gêne beaucoup, elle est un peu revêche, la bonne
femme. Il y a long-tems qu'elle est sage, n'est-ce pas ?

T H E R E S E.

C'est ce qu'elle me dit tous les jours.

Dij

52 LA ROSIERE DE SALENCI;

LE REGISSEUR.

La sagesse est aimable & douce à votre âge , mais avec le tems elle s'aigrit.

THOMAS.

Ce diable d'homme ne s'en ira pas

THERESE.

A I R.

Ma mere me gronde sans cesse ;
Elle défend jusqu'au desir :
C'est un honneur que la sagesse ,
Pourquoi n'en pas faire un plaisir ?
Lorsque je cueille une anémone
Pour parer ma tête ou mon sein ,
Elle croit que c'est à dessein ;
Cela ne fait tort à personne.

LE REGISSEUR.

Non vraiment ; mais on ne se pare pas pour rien.

THOMAS.

Monsieur , Monsieur le Régisseur , le Bailli vous demande ; c'est bien pressé , allez , allez vite.

LE REGISSEUR.

Où ?

THOMAS.

Ici près : non , non ; chez lui au bout du village.

LE REGISSEUR.

Pour quel sujet ?

THOMAS.

C'est au sujet ...

LE REGISSEUR.

D'Hélène ?

THOMAS.

Justement , d'Hélène ; dépêchez-vous.

LE REGISSEUR.

J'y cours, conduis-moi.

THOMAS.

Oh ! j'ai bien d'autres commissions à faire.

LE REGISSEUR, à *Therese*.

Allez rejoindre votre mere , nous nous reverrons.

(Il sort.)

SCENE X.

THOMAS, THERESE.

THOMAS.

JE respire : ah ! *Therese* !

THERESE.

Que voulez-vous , Thomas ? Laissez-moi.

THOMAS.

Arrêtez

THERESE.

Si ma mere....

THOMAS.

Un moment.

THERESE.

Non.

THOMAS.

Si vous ne voulez pas que je meure...

THERESE.

Je n'entends rien.

54 LA ROSIERE DE SALENCI ;

THOMAS.

Prenez du moins ce gage de ma foi. (*en s'en allant.*)
Je me recommande à vous , je me recommande à
VOUS.

THERESE.

Je suis toute faisie. Que m'a-t-il donné là ? je n'ai
pas eu le tems de refuser... Mon trouble... mon em-
barras... Voyons ce qu'il m'écrit.

» Chere amie, le Bailli a refusé de m'inscrire : je
» viens d'apprendre que j'ai un rival , mais je ne
» crains rien dès que vous serez Rosiere ; ne vous
» contraignez plus, vous serez maitresse de choisir
» entre nous , & si vous avez pour moi de la préfé-
» rence , mettez à votre côté cette rosette : ce sera
» signe que je pourrai me présenter pour vous ob-
» tenir malgré tout ce qu'on pourra faire ; si - non
» je ne songerai plus qu'à me désespérer.

THERESE.

Qu'à se désespérer!.. Malgré son amitié pour moi,
je ne ferai rien contre la volonté de ma mere. Re-
lisons la lettre.



S C E N E X I.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

QU'AVEZ-VOUS là ? Un ruban ! Une lettre !
THERESE, *à part.*

Je suis perdue !

Madame GRIGNARD.

Voyons.

THERESE, *pendant que Madame Grignard
lit tout bas la lettre.*

Que lui dirai-je ? Après tout, ce n'est pas ma faute ;
je n'y suis pour rien. Il vaut mieux avouer à ma mere...

Madame GRIGNARD.

(Elle lit.) » Mettez à votre côté cette rose-te. Ce
n'est pas pour vous cette lettre ?

THERESE, *tremblante.*

Ma mere....

Madame GRIGNARD.

Si je le savois, je vous étrangleroie sur le champ.

THERESE.

Ma mere, je vous dirai franchement que j'ai trouvé
ici tout-à-l'heure....

Madame GRIGNARD.

Ah ! ah ! vous avez trouvé...

THERESE.

Oui.

Div

56 LA ROSIERE DE SALENCI,

Madame GRIGNARD,

Ici ?

THERESE.

Oui.

Madame GRIGNARD.

Ce ruban, cette lettre ? C'est différent ; car, si c'étoit autrement , je t'assommerois , je t'écraserois.

THERESE.

Je vous demande pardon , ma mere ; mais...

Madame GRIGNARD.

Ce billet ne peut pas être pour Nicole ; elle est si bête ! Cela ne fait seulement pas lire. Il ne peut pas être pour vous, car j'ai trop bien pris mes précautions. (*à part.*) Selon les apparences , il est de Colin pour la petite Hélène ; il l'aura laissé tomber ; ma fille l'a trouvé. Oui, c'est cela. (*A Thérèse.*) Ecoutez : donnez cette rosette à Hélène, puisqu'elle lui est destinée ; mais donnez-la comme de vous-même, sans explication.

THERESE.

Ma mere, cela ne fera-t-il point de tort à ma bonne amie ?

Madame GRIGNARD.

Vous raisonnez ! Suis-je capable de faire tort à personne ? mais je veux savoir la vérité. Si Hélène est innocente , je prendrai sa défense ; & , si vous étiez coupable... Je crois que vous haussez les épaules !

D U O.

Madame GRIGNARD.

THERESE.

Vous êtes bien téméraire :

Il faut vous taire,

Me satisfaire.

Craignez ma colere;

Ne raillez pas,

Ne raisonnez pas.

Impertinente,

Insolente,

Impudente,

Vous ferez ce qu'il me plaira.

Hélas! je ne fais que faire.

Comment faire?

Quel embarras!

Ah, ah, ah, ah, ah!

Je ferai ce qu'on voudra.

S C E N E X I I.

Madame GRIGNARD, THERESE,
 Madame MICHELE & deux autres
 VORSINES, qui accourent aux cris de Therese.

Q U I N Q U E.

PREMIERE VOISINE.

Quoi! toujours contre elle en colere!
 Qu'est-ce donc qu'elle vous fait?

Madame GRIGNARD.

Ce n'est point-là votre affaire,

Et j'agis comme il me plaît.

SECONDE VOISINE.

Mais elle est obéissante.

PREMIERE VOISINE.

Elle est douce, prévenante.

Madame MICHELE.

Sage, sage; mais il faut la prendre

Par douceur,

58 LA ROSIERE DE SALENCI.

TRIO.

I. VOISINE. Et la reprendre
Sans humeur, &c.

II. VOISINE. Et la reprendre
Sans humeur, &c.

(Elles disent toutes deux la même chose.)

Mad. MICHELE.
Et la reprendre.
Sans humeur ;
La reprendre
Sans esclandre,
Sans aigreur.
Qui se fait craindre
Doit craindre aussi ;
Qui se fait craindre
Engage à feindre ;
Oui , songez-y.

Mad. MICHELE & LES
DEUX VOISINES.

Qui se fait craindre ,
Qui veut contraindre,
A tout à craindre ;
Je vous le dis ,
C'est mon avis ;
Oui , oui , je vous en
avertis ;
C'est mon avis ,
Je vous le dis ,
C'est mon avis.

Mad. GRIGNARD.

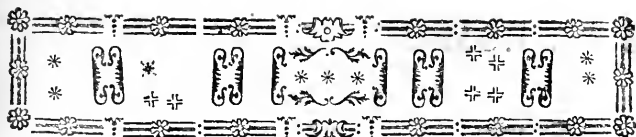
Qui se fait craindre
N'a rien à craindre ,
N'a rien à craindre ,
Et je me ris
De vos avis.
Oui , oui , (à Thérèse.)
rentrez aulôgis.
(Aux Voisines.)
Oui , je me ris
De vos avis ,
De vos avis.

THERÈSE.

Je suis à plaindre ,
Je suis à plaindre ;
Mais dois-je feindre ?
Je ne le puis ,
Je ne le puis.
Non , non , je pleure ,
je pleure ,
Je gémis :
Mais j'obéis ;
Oui , j'obéis.

(Les Voisines veulent suivre Madame Grignard ; celle-ci leur ferme la porte au nez.)

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

OUI, vous ferez ma volonté ; ou ce n'est pas que je pretende que vous soyez Rosiere au préjudice d'une autre ; mais j'ai mes raisons. Remettez cette rosette à Hélène comme je vous l'ai dit ; si je ne la lui vois pas , je m'en prendrai à vous. (*à part.*) Allons trouver le Régisseur.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

THERESE, *seule.*

QUEL triste état ! vingt fois j'ai été sur le point de me jeter aux pieds de ma mere pour lui découvrir.... mais sa colere est si terrible !.... Si je me tais , Hélène fera soupçonnée : si je parle , je vais nuire à Thomas ; il sera chassé du village : à quoi me résoudre ?

60 LA ROSIERE DE SALENCI,

A R I E T T E.

Comment obéir à ma mere ?
Je dois feindre ; je suis sincere ,
Et mon cœur n'est pas sans pitié :
Pourrai-je trahir l'amitié ,
Cette amitié qui m'est si chere ?
Comment obéir à ma mere ?
Peut-être encor... je dois m'en allarmer ;
Peut-être encor... j'ai tout à craindre ,
Si je ne fais pas me contraindre.
Ah ! s'il m'étoit permis d'aimer :
Thomas n'auroit pas à se plaindre.
Non , non , Thomas n'auroit pas à se plaindre ,
S'il m'étoit permis d'aimer.
Il faut obéir à ma mere ,
Je dois feindre ; je suis sincere ,
Et mon cœur n'est pas sans pitié.
Pourrai-je trahir l'amitié ,
Plus encor ?... Tout me désespere.
Comment obéir à ma mere ?

S C E N E III.

HELENE, THERESE.

HELENE, *sortant de la maison.*

AH ! c'est toi , ma bonne amie ? que t'est-il arrivé ? Tu pleures.

THERESE.

J'en ai sujet.

H E L E N E.

Ah ! ne pleure donc pas ; tu me ferois pleurer aussi , & je n'aime point à pleurer moi ; qu'est-ce que tu as ?

(Hélène tire son mouchoir, essuie les yeux de Thérèse & l'embrasse.)

T H E R E S E.

C'est que ma mere m'a grondée ; elle gronde toujours : c'est sa coutume.

H E L E N E.

Là , là , ne t'afflige pas ; c'est ta mere , & tu dois lui obéir en tout.

T H E R E S E.

En tout : mais elle me commande des choses. . .

H E L E N E.

Ce n'est pas à toi à examiner si elle a raison , si elle a tort ; & je ne t'estimerai point , si tu n'obéisses pas à ta mere.

T H E R E S E , à part.

Non , je ne pourrai jamais m'y résoudre. *(haut.)* Tiens , si je n'étois pas naturellement sage , il y a de certains momens , je crois , où elle me feroit haïr la sagesse.

H E L E N E,

Ah ! que dis-tu là ?

T H E R E S E.

Tu es bien-heureuse , toi ; ta mere ne te défend rien.

H E L E N E.

Non ; mais si je savais quelque chose qui lui déplût , oh ! tout de suite , tout de suite . .

T H E R E S E.

Tu ne pourrais pas tenir avec la mienne.

62 LA ROSIERE DE SALENCI,

HELENE.

En quoi est-elle donc si ridicule ?

THERESE.

Eh bien ! tiens, par exemple, il y a quelques jours, (c'étoit un Dimanche) elle me fait marcher devant elle mon livre sous le bras. — Baissez votre coiffe, petite fille. — Oui , ma mere. Tout en la baissant, je rencontraï les regards d'un jeune garçon qui me fixoit .. mais d'un air... tiens , j'en fus si émue que je laissai tomber mon livre sans m'en appercevoir.

HELENE.

Oh , oh !

THERESE.

Tout de suite il le ramasse , me le présente. — Mademoiselle n'est-ce pas à vous ? . — Oui, Monsieur, je vous remercie. — Bienobligé, bien obligé, Monsieur, lui dit ma mere. Et puis à moi, pif, paf, deux soufflets : — voilà Mademoiselle pour vous apprendre à laisser tomber votre livre.

HELENE, *gaiement.*

Ne pense plus à tout cela , & partage la joie qui anime aujourd'hui tout le village.

Air : Lorsque les Filles du Village.

De cette fête
Qu'on apprête ,
Therese doit avoir l'honneur ;
Dans cette attente,
Sois contente ;
Ce jour assure ton bonheur.

Déjà les cœurs d'intelligence,
Couronnent la sagesse en toi :
Tu mérites la préférence.

T H E R E S E.

Non , non , le prix n'est pas pour moi.

E N S E M B L E.

Tu mérites la préférence :
Non , non , le prix n'est pas pour moi.

T H E R E S E.

Même air.

Ta gaieté pure
Te rassure ;
Ton cœur ne sauroit s'engager.

H E L E N E.

Mais un rien blesse
Ta sagesse ;
Tu crains jusqu'au moindre danger.

T H E R E S E.

Hélène , ah ! quelle différence !
Je dois prendre exemple sur toi.

E N S E M B L E.

Tu mérites la préférence :
Non , non , le prix n'est pas pour moi.



84 LA ROSIERE DE SALENCI,

SCENE IV.

Madame GRIGNARD, THERESE,
HELENE.

Madame GRIGNARD, *passant derrière Thérèse.*

HEM, hem !

THERESE, *voyant sa mère.*

(*à part.*) Non, je ne me sens pas capable...

HELENE.

Qu'est-ce qui t'occupe ? Que regardes-tu ?

THERESE.

Ah ! cette rosette... ma mère ne veut pas que je la porte ; c'est pour cela qu'elle m'a grondée.

HELENE.

Eh bien ! ne la porte pas : quelle enfance ! donne ; donne-la-moi ; je la porterai pour l'amour de toi.

(*Hélène arrache la rosette.*)

THERESE, *bas à Hélène.*

Arrête, ma bonne amie ; il faut que je te dise... Arrête... J'aime mieux m'exposer à toute sa colère.

(*Elle veut lui reprendre la rosette.*)

Madame GRIGNARD.

A quoi vous amusez-vous là, petite fille ? Allons, rentrez, rentrez devant moi.

(*Elle enferme Thérèse dans sa maison, & va trouver le Régisseur qui paroît au fond du Théâtre.*)



SCENE

SCENE V.

Madame GRIGNARD, HELENE;
LE REGISSEUR.
HELENE, *d part.*

LA pauvre enfant ! Que je la plains ! La gronder pour si peu de chose !

Madame GRIGNARD, *au Régisseur dans le fond du théâtre.*

Monsieur le Régisseur, la lettre que je vous ai fait lire est peut-être une étourderie de Colin ; mais la rosette que vous voyez à Hélène pourra servir à nous faire connoître si effectivement elle est d'intelligence .. Examinez - la sans lui rien dire encore de tout ceci.

LE REGISSEUR

Laissez moi faire , je vais l'examiner très-sévèrement. (*d part.*) Seroit-il possible !

SCENE VI

LE REGISSEUR, HELENE.

LE REGISSEUR*.

HELENE, c'est vous que je cherche.
HELENE.

Ah ! Monsieur le Régisseur !

* Dans cette Scene le Régisseur se propose d'interroger Hélène avec la plus grande sévérité , mais il se livre , malgré lui , de tems en tems , à son caractère , & finit par être enroué d'Hélène.

66 LA ROSIERE DE SALENCI,
LE REGISSEUR.

Comment va la gaieté ?

HELENE, *gaiement.*

Oh ! toujours de même ; Monsieur, je n'ai aucun souci, ma mere me laisse faire tout ce que je veux.

LE REGISSEUR, *à part.*

Elle est charmante. (*Haut.*) Mais cette gaieté-là peut vous mener loin. Les amans sont gais aussi , & l'innocence de votre âge empêche de voir des dangers.

HELENE.

Des dangers ! bon !... Je les connois tous.

LE REGISSEUR.

Comment ?

HELENE.

Ma mere m'a instruite de tout , m'a tout dit , le bien , le mal.

LE REGISSEUR.

Vous me surprenez.

HELENE,

Oui, le bien pour le suivre , & le mal pour l'éviter.

LE REGISSEUR, *à part.*

Ma foi , en deux mots , voilà toute l'éducation : (*haut.*) mais, ma chere enfant , on peut s'y méprendre.

HELENE.

Jamais , jamais.

A I R.

On nous donne des leçons
Qu'il est bon de suivre ;
Mais faut-il tant de façons,
Quand on fait bien vivre ?
L'honneur a plus de pouvoir
Que tout ce qu'on peut savoir.
Pour apprendre mon devoir,
Mon cœur est mon livre.

COMEDIE.

67

LE REGISSEUR.

Hem ! le cœur d'une jeune fille est un livre où il y a souvent bien des fautes à corriger. Hélène, Hélène, on m'a dit bien des choses de vous.

HELENE, *riant*.

Bon Monsieur, contez-moi donc ça.

LE REGISSEUR.

Oui, jolie comme vous êtes, vous devez avoir bien des amoureux.

HELENE.

Ah ! cela se peut, je n'en fais rien.

LE REGISSEUR.

Vous savez du moins que Colin...

HELENE.

Colin ?

LE REGISSEUR.

Il vous aime ; il me l'a dit & tout le monde le fait, mais c'est fort naturel. J'en juge par moi-même. Ah ! petite mignonne !

AIR.

Est-on de glace,
 Quand on est vif, jeune & badin ?
 L'Amour pourchasse,
 L'Amour est fin.
 Le tendre Colin
 Me paroît malin ;
 Et moi-même, à sa place,
 Voyant tant d'attraits,
 Malgré moi j'aurois
 De l'audace.
 Est-on de glace, &c.

E.ij

68 LA ROSIERE DE SALENCI;

HELENE.

Oh! je vous prie, Monsieur, de ne me point parler de Colin; il n'y a que lui au monde qui me fasse de la peine.

LE REGISSEUR.

Avez-vous quelque chose à lui reprocher?

HELENE.

Oh! non, Monsieur; chacun vous en dira du bien;

LE REGISSEUR.

Vous auroit-il manqué d'égards, de respect?

HELENE, *fierement, & ensuite avec une vivacité qui s'augmente de plus en plus.*

De respect! Il me connoit, Monsieur; &, quoique Colin ne soit qu'un payfan, il a des sentimens; c'est mon pere qui l'a élevé comme son propre fils, comme moi-même; & il n'y a peut-être pas un garçon dans le village qui ait autant d'honneur, de probité...

LE REGISSEUR, *ironiquement.*

Et vous le haïssez?

HELENE, *avec émotion.*

Oh! tant qu'il m'est possible je ne saurois entendre parler de lui tranquillement.

LE REGISSEUR.

Cependant on vous soupçonne, & Madame Grignard....

HELENE, *reprenant sa gaieté.*

Je ne crains rien.

LE REGISSEUR, *à part.*

Cette noble assurance paroît la justifier. (*haut.*) Il est vrai que dans ce village, on est si difficile... Le moindre desir, la moindre foiblesse... Qu'est-ce que c'est que tout cela? est-ce qu'il ne faut pas passer quelque chose aux jeunes filles? Que diable! on n'est

pas chez des Turcs. Allons, allons, jetez cette rosette ; elle vous perdrait, ce seroit la preuve de votre intelligence avec Colin.

HELENE.

Ciel ! que dites-vous ?

LE REGISSEUR.

Il se flatte de vous obtenir par ce moyen. J'ai vu sa lettre ; nous savons tout, cette rosette vient de lui.

HELENE.

Il auroit osé !... Mais elle vient de Therese.

LE REGISSEUR.

N'importe, n'importe, cette diablesse de Madame Grignard pourroit bien aussi avoir machiné quelque chose... Là, en conscience, vous n'aimez donc pas Colin ?

HELENE.

Je n'aimerai jamais personne sans l'aveu de ma mere.

LE REGISSEUR.

Ah ! vous me ravissez. Soyez donc tranquille. Vous êtes débarassée des importunités de ce Colin ; il est aux arrêts chez lui jusqu'à demain, un sentinelle à sa porte.

HELENE.

Aux arrêts !

LE REGISSEUR.

Je vois que cela vous fait plaisir.

HELENE.

Ah ! Oui. On a bien fait.

LE REGISSEUR.

Je vous prends sous ma protection. Nous ferons taire tous les caquets ; & que vous soyez Rosiere ou non, je vous épouse.

70 LA ROSIERE DE SALENCI,
HELENE.

Vous , Monsieur ?

LE REGISSEUR.

Oui, par ma foi.

HELENE.

Ma mere....

LE REGISSEUR.

Y consent , cher trésor , petit amour.

HELENE.

Et Monsieur le Bailli....

LE REGISSEUR.

Le Bailli !... Vous m'avez fait peur. Oui , oui , tout est arrangé.

HELENE , *se laissant tomber sur le banc.*
Monsieur excuse'...

LE REGISSEUR.

Elle y est sensible.

A R I E T T E.

Tous deux joyeux ,
Si l'hymen nous assemble ,
Nous aurons ensemble
Des jours délicieux.

L'amour heureux
Viendra dans le ménage ,
Fier de son ouvrage ,
Jouer entre nous deux.
L'innocence & la beauté
La décence & la gaieté
Feront ma félicité.

Quand la sagesse
Rit & caresse ,
Elle intéresse.

Le Ciel avare
D'un bien si rare,
Me le prépare
Dans votre cœur.
Je ne fais rien de si rude,
De si triste qu'une prude,
Toujours sage par étude;
Mais la sagesse
Qui nous caresse,
Nous inréresse
Par sa douceur.
Le Ciel avare
De ce bonheur,
Me le prépare
Dans votre cœur.

(*Il sort.*)

S C E N E V I I .

H E L E N E , *seule.*

JE n'en reviens point ! Tout est arrangé... Ma
mere consent... Cette rosette est de Colin ; il seroit
capable... Et j'aimerois Colin !



SCENE VIII.

HELENE, COLIN.

COLIN, *sur le haut du mur qui est au fond du Théâtre.*

MON malheur est confirmé. Je ne ferai point témoin du bonheur d'un rival.

HELENE.

Que vois je ! il va se blesser.

COLIN, *s'élance du mur sur l'arbre & se laisse glisser jusqu'en bas.*

Je quitte le pays.

HELENE.

Je veux le confondre.

COLIN.

Je l'apperçois, Je ne puis plus soutenir sa vue.

HELENE.

Arrêtez, Colin.

COLIN.

Vous m'appellez ! Ah ! chere Hélene, vous cessez de me fuir !

HELENE.

Oui, le plus méchant de tous les hommes ; oui, c'est moi qui vous appelle. Justifiez-vous, si vous le pouvez du tort que vous me faites.

COLIN.

Du tort que je vous fais !

HELENE.

Ecoutez-moi ; oui, c'est pour la dernière fois que

je vous parle ; oui, justifiez-vous du tort que vous me faites , si vous êtes encore honnête garçon.

COLIN.

En quoi suis-je coupable ?

HELENE.

En quoi ? Pouvez-vous l'ignorer ?

COLIN.

Oui, daignez me l'apprendre.

HELENE.

Eh bien!..(à part.) Je n'ai pas la force de m'expliquer.

COLIN.

Achevez & foyez sûre...

HELENE.

Eh bien ! j'étois tranquille ; je me livrois à la gaieté, je partageois les plaisirs innocens de mes compagnes.

COLIN.

Qui vous empêche de jouir encore ?...

HELENE.

Votre présence que je ne puis supporter ; vous me causez un trouble... mille inquiétudes... On a remarqué vos empressemens pour moi , on me soupçonne... O ciel ! on me soupçonne de les approuver!

COLIN.

Quoi ! les soins les plus respectueux !...

HELENE.

Ne peuvent m'en imposer : vous avez formé le projet le plus offensant... Vous avez employé un détour injurieux : vous m'avez cru capable d'être sensible.

COLIN.

Hélène, je vous jure...

HELENE.

Non, perfide, non ; vous m'aimez.

74 LA ROSIERE DE SALENCI,

R O M A N C E.

I. COUPLET.

Eh ! pourquoi me suivre sans cesse ?
Quels vœux oserois-tu former ?
Renonce au desir qui te presse ;
Veux-tu m'obliger à t'aimer ?
Tu fais mon tourment & ma gêne ,
Faut-il t'assurer de ma haine ?
Eh bien ! Colin.... oui , je te hais ;

Oui , je te hais ;

Oui , ne nous revoyons jamais.

II. COUPLET (*).

De mes pieds tu cherches les traces ,
Mesurant ton pas sur le mien :
Je quitte un gazon , tu t'y places ,
Tu caresses toujours mon chien.
Si je dis une chansonnette ,
Tu la reprends sur ta musette :
Colin , Colin.... oui , je te hais ;

Oui , je te hais ;

Ah ! ne nous revoyons jamais.

III. COUPLET.

J'ai vu , sur l'écorce d'un charme ,
Mon nom écrit en laqs d'amour ;
Est-ce à tort que je m'en allarme ?
Je le vois encor chaque jour ;

(*) *Hélène doit dire ces couplets avec vivacité & avec une espece de colere , à travers laquelle on voit éclater l'amour qu'elle s'efforce de cacher.*

Il s'accroît, tant plus je l'efface;
 Car trop profonde en est la trace;
 C'est toi, Colin. Que je te hais!

Oui, je te hais;

Ah! ne nous revoyons jamais.

COLIN.

IV. COUPLET.

Modérez ce courroux extrême
 Qu'avez-vous à me reprocher?
 Vous ai-je dit que je vous aime?
 Non, j'ai bien su m'en empêcher.
 Pour moi quel effort! quelle gêne!
 Hélas! d'où vient donc tant de haine?
 Je vous déplaïs. Oui, je m'en vais;

Oui, je m'en vais;

On ne me reverra jamais.

EN DUO.

HELENE.

Que je te hais!

Ne nous revoyons jamais,

Jamais.

COLIN.

Oui, je m'en vais.

Ah! ne nous revoyons jamais;

On ne me reverra jamais.

COLIN.

Vous le voulez, vous serez satisfaite. Je vois que
 je ne suis pas digne de vous. Je sais que quelqu'un
 plus heureux doit vous obtenir.

HELENE.

Eh! sans doute, c'est la volonté de ma mere, de
 Monsieur le Bailli; & Monsieur le Régisseur...

COLIN.

Un moment de grace ...

HELENE.

Ah ciel! Qu'exigez vous encore?

76 LA ROSIERE DE SALENCI ;

COLIN.

Hélène, vous venez de m'offenser par des soupçons... Je ne me sens coupable de rien en vérité, non en vérité; & je ne vous quitte point que vous ne m'ayez dit les torts...

HELENE.

Non, non : point d'explication; j'aime mieux tout pardonner.

COLIN.

Laissez-moi vous convaincre... Je veux du moins avoir votre estime... C'est la dernière grace, je vous la demande à genoux.

HELENE.

Arrêtez : c'est mettre le comble...

COLIN.

Eh bien! oui, oui, j'ai tort. Soyez heureuse; mais que je ne parte point avec votre haine.

D U O.

COLIN.

Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Pourquoi, pourquoi tant de
rigueur ?
Pourquoi, pourquoi
Me priver de sa vue ?
Que mon ame est émue !
Oui, je le doi ;
Vos desirs sont ma loi.
Cessez votre rigueur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je ne fais pas pourquoi
Je fais votre malheur.
Cessez, cessez d'affliger mon
cœur.

HELENE.

Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Pourquoi, pourquoi, par votre
ardeur,
Pourquoi, pourquoi.... ?
Otez-vous de ma vue ;
Je me sens toute émue,
Quand je vous voi.
Je ne fais pas pourquoi
Vous faites mon malheur.
Ayez pitié, prenez pitié de moi.
Je sens, quand je vous voi,
Renaitre ma douleur.
Cessez, cessez d'agiter mon
cœur.

COLIN.

Vos desirs font ma loi.
 Je ne fais pas en quoi
 Je fais votre malheur.
 Ayez pitié, prenez pitié de moi.
 Je sens, quand je la voi,
 Renaître mon ardeur.
 Cessez, cessez d'affliger mon
 cœur.

Je vais vous obéir,
 Je vais vous obéir.

Moi vous faire souffrir!
 Moi vous faire souffrir !
 Je vais vous obéir;
 C'est à moi de mourir.

Moi vous faire souffrir !
 Moi causer sa douleur,
 Son malheur !
 Plutôt mourir;
 Je vais la fuir.
 Quelle rigueur!

Cessez, cessez d'affliger mon
 cœur.

Je dois vous obéir,
 Bien-tôt je vais vous fuir.

Moi vous faire souffrir,
 Causer votre douleur,
 Causer votre malheur !

Plutôt mourir.
 Ah ! plaignez-moi : p'us de ri-
 gueur;

Cessez, cessez d'affliger mon
 cœur.

HELENE.

Je ne fais pas pourquoi
 Vous faites mon malheur.
 Ayez pitié, prenez pitié de moi.
 Je sens, quand je vous voi,
 Renaître ma douleur.
 Cessez, cessez d'agiter mon
 cœur.

Ne troublez point ma vie ;
 C'est toute mon envie.

Vous me faites souffrir,
 Vous me faites souffrir;
 Que je dois vous haïr !
 Vous me ferez mourir.
 Ah ! vous me ferez mourir ;

Hâtez-vous de me fuir.
 Prenez vous du plaisir
 A m'entendre gémir,
 A me faire souffrir,
 A causer ma douleur?
 Quelle rigueur!

Ah ! laissez-moi : quelle rigueur !
 Cessez, cessez d'agiter mon
 cœur.

Hâtez-vous de me fuir :

Vous feriez mon malheur,
 Mon malheur.

Ah ! laissez-moi : quelle dou-
 leur !

Cessez, cessez d'agiter mon
 cœur.

HELENE.

C'en est trop, je ne veux plus rien entendre. Tiens ;
 méchant ; voilà cette rosette que ... J'étouffe.

(Elle ramasse la rosette & la jette à Colin. Elle sort.)

SCENE IX.

COLIN *seul.*

CETTE rosette ... Que veut-elle dire ? Je l'ai vu s'attendrir , je n'ose croire

(*Baisant la rosette.*)

SCENE X.

COLIN, THOMAS.

THOMAS, *à part.*

QUE vois-je ! ma rosette entre ses mains.

COLIN.

Je ne puis plus prétendre à Hélène ; c'en est fait ; j'ai pris mon parti.

THOMAS.

Il a pris son parti, c'est d'épouser Thérèse.

COLIN.

Ce ruban fera toujours contre mon cœur.

THOMAS.

Je suis sacrifié. Colin est le rival qu'on me préfère.

CHACONNE de Rameau.

(*A Colin.*)

Il faut rendre ,

Me rendre.

COLIN.

Eh ! qu'oses-tu prétendre ?

THOMAS.

Ce gage de ma foi,
Qu'elle a reçu de moi.

COLIN.

Quoi !

De toi ?

THOMAS.

Oui, de moi ;
Qu'elle a reçu de moi.

COLIN.

Quoi !

De toi ?

THOMAS.

Oui, de moi,
Ce gage de ma foi.

COLIN.

Elle a pu de toi recevoir,
Au mépris de son devoir,
Au mépris de son devoir?....

Non, non, non ; je ne puis le concevoir.

THOMAS.

Je veux ravoit?....

COLIN.

Je veux savoir...

D U O.

COLIN.

En as-tu le pouvoir ?
Perds un frivole espoir.
En as-tu le pouvoir ?
Thomas, c'est ce qu'il faut
savoir ;
Oui, c'est ce qu'il faut
voir.

THOMAS.

Bien-tôt tu vas savoir
Si j'en ai le pouvoir ;
Bien-tôt tu vas savoir,
Colin, si j'en ai le pouvoir ;
Et c'est ce qu'il faut voir.



SCENE XI.

THOMAS, COLIN, HELENE.

HELENE, *se mettant entre eux deux.*

AH! tout doux, tout doux;

D'où vient ce courroux ?

Ah! Thomas,... Colin,

Quel est ton dessein ?

Tu me fais trembler.

Par ta fureur,

Tu veux donc troubler

Toujours mon cœur.

COLIN.

Un rival a su mériter.....

Je ne puis surmonter

Ma colere.

HELENE.

Arrête, téméraire!

Arrête, téméraire!

COLIN.

O Ciel! que dois-je faire ?

HELENE.

Nous quitter.

THOMAS.

Ah! daignez, daignez m'écouter;

Je dois vous respecter;

Mais je dois

Soutenir mes droits,

HELENE.

HELENE.

Oui , Colin a tort ;
Oui , sans doute , il a tort ,
Calmez ce transport ,
Et foyez tous deux d'accord.

COLIN.

Je n'aurois pas prévu....
Je n'aurois jamais cru....

Quel outrage!

THOMAS.

J'enrage.

HELENE.

Mais , au nom des Dieux ,
Quitte donc ces lieux.

COLIN.

Vous rendez mon sort
Cent fois plus cruel que la mort.

THOMAS.

Puisqu'il faut parler net ,
Apprenez le sujet....
Voici le fait , voici le fait :
Il aime un jeune objet
Que j'adore en secret ;
Beauté sage & fiere....
Mais je suis discret.

COLIN.

Ah!

HELENE.

La paix!

COLIN.

Non , jamais....

Viens....

82 LA ROSIERE DE SALENCI,

THOMAS.

Je vais.....

HELENE.

Eh ! la paix !

T R I O.

COLIN.

HELENE.

THOMAS.

Je veux savoir....

Venez, ma mere,

Je veux ravoïr...

Venez, venez , ma mere.

(Hélène les quitte pour aller au-devant de sa mere.)

D U O.

COLIN.

THOMAS.

En as-tu le pouvoir ?

Perds un frivole espoir ;

En as-tu le pouvoir ?

Thomas , c'est ce qu'il faut
savoir ;

Oui , c'est ce qu'il faut voir.

Bien-tôt tu vas savoir

Si j'en ai le pouvoir ;

Bien-tôt tu vas savoir ,

Colin , si j'en ai le pouvoir ,

Et c'est ce qu'il faut voir.



SCENE XII.

Les Acteurs précédens , Madame MICHELE.

HELENE ET Madame MICHELE.

EH ! tout doux , tout doux !

Pourquoi ce courroux ?

Madame MICHELE.

Ah ! Thomas !

HELENE.

Colin !

Madame MICHELE , HELENE.

Quel est ton dessein ?

Madame MICHELE.

Osez-vous ensemble ?.....

Madame MICHELE , HELENE.

Quelqu'un peut venir ,

Sauvez-vous ; je tremble.....

On va vous punir.

COLIN.

Quel est mon malheur !

THOMAS.

Dois-je douter de son cœur ?

COLIN, *d Thomas.*

Je prendrai mieux mon tems.

THOMAS.

J'entends ;

Oui , je t'attends.

84 LA ROSIERE DE SALENCI;

Madame MICHELE, HELENE.

Fuyez , fuyez , à quoi vous exposez-vous?

Fuyez , fuyez , fuyez , on vient à vous.

TOUS QUATRE.

HELENE. Mad. MICHELE. COLIN. THOMAS;
à Colin.

Ah! maman!	Va-t-en ,	C'en est fait ,	Viens, suis-moi;
Il peut partir ;	On va venir.	cruelle !	loin d'elle ,
Mais , maman,	Va-t-en ,	Je vais partir ;	Tu peux venir;
S'il va mourir !	On va venir.	C'en est fait ,	Ton rival t'ap-
		loin d'elle ,	pelle
		Je vais mourir.	Pour te punir.

SCENE XIII.

Les précédens, Madame GRIGNARD,
THERESE, NICOLE.

Madame GRIGNARD, à sa fenêtre.

A l'aide ! Au secours !

Madame MICHELE, à Thomas.

Suis moi.

HELENE, à Thomas.

Entrez chez nous.

(*Hélène entre avec Thomas dans la ferme en le poussant devant - elle. Madame Michele entraîne Colin dans la coulisse du côté opposé.*)

Madame GRIGNARD, *après avoir vu entrer Thomas & Hélène dans la ferme..*

Bon. Me voilà sûre de mon fait. (*Elle se retire de la fenêtre, & dit dans sa maison :*) Therese, Therese, Therese, eh ! venez donc vite.

(*Pendant ce tems, Hélène sort & se jette dans les bras de sa mere qu'elle rencontre au fond du Théâtre.*)

H E L E N E.

Je suis tremblante.

Madame MICHELE.

Ne crains rien, ne crains rien, ma fille, Colin est parti ; tu ne le reverras plus le pauvre garçon.

H E L E N E. ,

Il est parti !

Madame MICHELE.

Oui ; n'y songeons plus. (*Elle emmene sa fille.*)

S C E N E X I V.

Madame GRIGNARD, THERESE.

Madame GRIGNARD.

Voilà pourtant votre bonne amie Hélène, cette fille si sage : elle vient d'entrer chez elle avec un de ses amoureux. Je les ai vus, allez doucement les observer.

86 LA ROSIERE DE SALENCI,
THERESE.

Moi ! Ma mere ?...

Madame GRIGNARD.

Point de réplique. Allez , dépêchez.

(Elle fait entrer Therese dans la ferme.)

S C È N E X V.

Madame GRIGNARD, L'OFFICIER.

L'OFFICIER
QU'est-ce qu'il y a ?

Madame GRIGNARD.

Monseigneur l'Officier , faites votre devoir : deux jeunes garçons viennent de manquer scandaleusement à nos loix. Ils en sont venus aux mains.

L'OFFICIER.

Où sont-ils ?

Madame GRIGNARD.

L'un s'est enfui par ce chemin.

L'OFFICIER , à deux de ses gens.

Que l'on coure après.

Madame GRIGNARD.

L'autre est dans cette maison avec Hélène. Posez à la porte un sentinelle & que personne n'entre ni ne sorte sans votre ordre. (*apercevant Nicole.*) Viens-ça , Nicole , (*à part.*) Je me défie un peu de ma fille.

L'OFFICIER , au sentinelle.

Postez-vous là , & que personne n'entre ni ne sorte sans mon ordre.

(Pendant que l'Officier donne l'ordre au sentinelle ,
Madame Grignard parle bas à Nicole.)

NICOLE.

Espionner? Je ne fais pas comme on espionne, moi.

Madame GRIGNARD.

N'as-tu pas entendu ce que je t'ai dit, tu viendras me rendre compte de tout.

NICOLE.

Ah! oui, oui.

Madame GRIGNARD, à l'Officier.

Monsieur, permettez que cette jeune fille puisse entrer & sortir.

(Nicole entre dans la maison de Madame Michele, pendant que l'Officier va donner un second ordre au sentinelle.)

Madame GRIGNARD.

Je confondrai cette petite hypocrite.

(On bat le tambour.)

Monsieur l'Officier....

L'OFFICIER.

Pardon, Madame, la cérémonie commence.

Madame GRIGNARD.

Déjà? Therese, Therese!

(Elle veut entrer dans la maison pour faire sortir sa fille.)

LE GARDE.

On n'entre pas.

THERESE, se présentant pour sortir.
Ma mere....

LE GARDE.

On ne sort pas.

Madame GRIGNARD.

Mais il faut que ma fille....

LE GARDE.

On n'entre pas, on ne sort pas.

Madame GRIGNARD.

Eh bien! patience, nous verrons.

SCENE XVI.

LA MARCHÉ.

(*Madame Grignard va se joindre à la marche qui arrive dans l'ordre suivant : Jérôme, ensuite des Miliciens , des Garde - chasses , la Maréchaussée , les Garçons du village en uniforme , les jeunes filles aussi dans leur uniforme , les vieilles Rosières accompagnées de leurs maris & de quelques petits enfans , ensuite le Bailli , le Régisseur, les Officiers de la Justice, &c.*)

(*Après cette Marche , le Bailli va se placer dans le bosquet sur un siège à gauche , & le Régisseur sur un autre à droite. De côté & d'autre sont des banquettes pour les Notables du lieu. Les Garçons se rangent d'un côté, les Filles de l'autre ; le Peuple garnit le fond du Théâtre. Deux anciennes Rosières portent sur un coussin la couronne de roses , & deux Garçons portent dans un bassin d'argent la bourse de vingt-cinq louis.*)

LE BAILLI, *d'un ton imposant , après que tout le monde est placé.*

SILENCE. Heureux habitans de ce village, qui ne formez qu'une même famille, c'est à vous à confirmer ou condamner, par votre témoignage, le choix que nous allons faire & à décider du prix. Commençons par lire les informations, Si quelqu'un a des accusations à pro-

COMEDIE:

89

LE BAILLI.

duire, qu'il parle ; il fait à quoi l'honneur l'oblige. (*Le Bailli lisant.*) » Nicole. Il n'y a rien contre elle.

Madame GRIGNARD.

Bon ! c'est une petite sotte qui est sage sans savoir pourquoi , le beau mérite !

LE REGISSEUR.

Therese.

LE BAILLI.

Rien contre elle.

Madame GRIGNARD.

Je le crois bien.

(*Dans cette scene Madame Michele arrive au fond du Théâtre.*)

LE BAILLI, *continuant de lire.*

Hélène : voilà des notes. Dimanche dernier, on a vû Hélène sortir du bois au déclin du jour ; elle est rentrée chez sa mere fort tard.

UNE BONNE-VIEILLE.

La chere enfant c'étoit pour me ramener mon chevreau qu'elle avoit trouvé.

LE BAILLI.

Le Lundi suivant, elle s'est absentée de la maison toute la journée.

UNE AUTRE VIEILLE.

J'étois malade ; c'étoit pour faire mon ouvrage.

LE BAILLI.

Tous les Samedis de chaque semaine, Hélène donne une mesure de bled à un jeune garçon qui a grand soin de se cacher.

UN VIEILLARD.

Ah ! les méchans ! C'étoit mon fils pour moi , pour

90 LA ROSIERE DE SALENCI,

ma femme, pour mes pauvres enfans... Sa mere le favoit, je ne l'aurois jamais dit, elle ne le vouloit pas.

Madame GRIGNARD.

Fort bien, fort bien! Je n'y peux plus tenir, vous m'avez commandé de parler.

LE BAILLI.

Eh bien! parlez, parlez.

Madame GRIGNARD.

Hélène est actuellement dans cette maison avec un de ses amoureux.

LE REGISSEUR.

Cela n'est pas possible. Comme elle m'auroit trompé!

Madame GRIGNARD.

Je les ai vus. Thérèse & Nicole vont bientôt vous informer de tout.

LE BAILLI.

S'il est ainsi, je condamne Hélène.

Madame MICHELE.

Arrêtez, Monsieur le Bailli, qu'a-t-elle fait? Mes voisins, mes voisines, avez vous quelque chose à lui reprocher?

TOUS.

Non, non, non.

Madame MICHELE.

Non, elle n'est point coupable; l'honneur a toujours été dans notre famille; le cœur de ma fille m'est connu, il me répond de son innocence.

Madame GRIGNARD.

Son innocence! Tenez, tenez, voilà la petite Nicole qui nous apporte des nouvelles.

SCENE XVII.

Les Acteurs précédens, NICOLE.

NICOLE.

Air : Sur un verd gazon.

OH ! je viens d'entendre
Ce garçon caché dans le moulin,
Hein , hein :
Elle avoit l'air tendre,
Il étoit chagrin :
Elle se fâchoit ;
Il lui reprochoit ,
Je n'ai pu comprendre.....
Ils se plaignoient tous deux
De n'être pas heureux.
Oh ! ne l'espere pas ,
Dit Therese à Thomas.

Madame GRIGNARD.

Comment ! Therese , Thomas !

LE BAILLI.

Qu'on les fasse venir.

Madame MICHELE.

Paroissez , ma fille.



SCENE XVIII, & dernière.

Les précédens, THERESE, THOMAS, sortant de la ferme, HELENE, COLIN amené par deux Gardes.

Madame GRIGNARD.

QUE vois-je !

NICOLE.

Eh oui ! c'est Thomas qui aime Therese ; oh ! dame ; j'ai bien espionné, moi.

Madame GRIGNARD, à Therese.
Vous, avec Thomas !

THERESE.

Ma mere , je vous ai obéi.

Madame GRIGNARD.

Voilà Colin qu'on nous ramene , nous allons éclaircir le fait ; lisez sa lettre.

THOMAS.

Ah ! Madame , c'est moi qui l'ai écrite & qui ai donné la rosette à Therese ; mais je suis seul coupable, elle n'a point de part....

COLIN.

Hélène , croyant qu'elle venoit de moi , me l'a rendue avec indignation. Je partoais, je lui sacrifiois

COMEDIE.

93

mon bonheur, ma vie... Et pourquoi me ramene-t-on, pourquoi ?

Madame GRIGNARD.

Je suis confondue.

LE BAILLI.

Hélène est donc justifiée.

LE REGISSEUR.

Oh ! ma foi, j'en étois bien sûr.

LE BAILLI.

Approchez Hélène, venez recevoir la couronne.

LE REGISSEUR.

Et ma main ; c'est moi qui épouse la Rosière.

COLIN.

C'est lui qui l'épouse !... mais Hélène est justifiée, je mourrai content.

(On s'approche pour couronner Hélène. Il se laisse tomber presque sans connoissance dans les bras des Gardes qui l'ont ramené.)

HELENE, s'attendrissant par degrés.

Ah Ciel ! suspendez....

LE BAILLI.

Qu'avez-vous ?

HELENE, apperçant Colin qui tombe entre les bras des Gardes

A R I E T T E.

Ah ! reprenez cette couronne.

Non, non, ce prix que l'on me donne,

Je ne l'ai pas mérité ;

Vous voyez un cœur agité :

J'aidois à me tromper moi-même,

En ce moment je sens que j'aime ;

Je ne veux point trahir la vérité.

94 LA ROSIERE DE SALENCI;

Madame GRIGNARD.

C'est Colin qu'elle aime. Je l'ai bien dit.

HELENE.

Il ne le favoit pas; épargnez-le de grace. Je renonce à lui pour jamais; je n'y pourrai survivre. Ah! ma mere!... (*Elle tombe dans les bras de sa mere.*)

COLIN, *se jettant aux genoux d'Hélène.*

Elle m'aime, & c'est moi qui cause son malheur! il faut que je meure à ses pieds.

LE REGISSEUR.

Ah! Monsieur le Bailli... Ils m'attendrissent: un amour involontaire n'est point un crime, quand on fait le surmonter. Qu'ils soient heureux, je leur servirai de pere.

LE BAILLI.

Voici mon jugement: Nicole est sage par ignorance, Therese par contrainte, Hélène par devoir & par amour pour la vertu; on ne triomphe point sans combat.

LE REGISSEUR.

Hélène en est plus digne du prix.

LE BAILLI.

Qu'elle reçoive la Couronne, & plus encore la main d'un amant chéri, d'un époux tendre & fidèle, digne récompense de la sagesse.



CHŒUR.

LE BAILLI.

C'EST Hélène que je déclare.

TOUS.

C'est Hélène que l'on déclare,
Fanfare, fanfare, fanfare:
Hélène a le prix.

Que l'écho réponde à nos cris,
Sur les côteaux & dans la plaine;
Hélène, Hélène, Hélène;
Elle a le prix, elle a le prix.

UNE ANCIENNE ROSIERE.

De cette couronne on la pare.
De la vertu, trésor si rare,
Voilà le prix.

TOUT LE CHŒUR.

Fanfare, fanfare, fanfare;
Hélène a le prix.

(Pendant ce Chœur, on couronne Hélène, & la Dame du lieu vient la décorer du Cordon bleu, suivant l'usage établi par Louis XIII. Ensuite on place la Rosiere sur un trône de fleurs & de verdure, & tous les Habitans du Village & des environs viennent la féliciter; ce qui forme le divertissement.)



VAUDEVILLE.



VAUDEVILLE

DE LA ROSIERE

DE SALENCI.

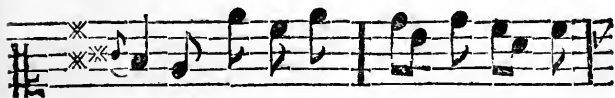
1er. Couplet. LE BAILLI.



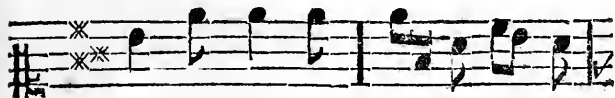
*V*ous qui cher-chez à mé-ri-



ter Le prix qu'on don-ne à la sa-



ges-se, Il est bon de vous ré-ci-

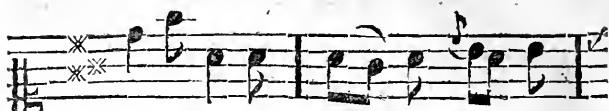


ter Plus d'un é-xem - ple de foi-



bles - - se; On croit pouvoir tout évi-

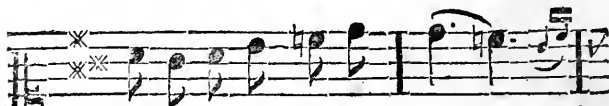
G



ter; Trop con - fian-te est la Jeu-



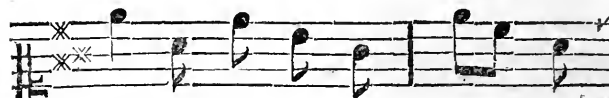
nes-se: Eh bien! Eh bien! Vous



ver-rez à quoi l'ons'ex - - po-



se: Jeu - nes fil-les, son-gez-y



bien, Il ne faut qu'un rien, Un



pe - tit rien, Un pe - tit rien, Pour



per-dre le prix de la ro - - se.

M^e G R I G N A R D .

Pour prendre un nid , levant le bras ,
 Sur ses deux pieds Lison se dresse ;
 Lucas , qui voit son embarras ,
 La fait sauter avec adresse ;
 Ah ! grand-merci , l'ami Lucas .

On condamna sa politesse .

Eh bien ! Eh bien !

Voyez-vous à quoi l'on s'expose !
 Jeunes filles , songez-y bien ,
 Il ne faut qu'un rien , &c .

U N E F E M M E D U V I L L A G E .

Lubin ramene chez Suzon
 L'agneau chéri qu'elle regrette .
 Pour payer les soins du garçon ,
 Elle lui donne une houlette ;
 Lubin est tout fier de ce don ,
 Suzon passa pour indiscrette .

Eh bien ! Eh bien !

Voyez-vous à quoi l'on s'expose !
 Jeunes filles , &c .

U N H A B I T A N T D U V I L L A G E .

Lise , en dansant , rompt son lacet ;
 De ses deux mains elle se cache ;
 Jeannot rapproche son corset ,
 En soupirant il le rattache ,
 Et de même elle soupiroit .
 Elle eut tort ; il faut qu'on le sache :

Eh bien ! Eh bien !

Voyez-vous à quoi l'on s'expose !
 Jeunes filles , &c .

NICOLE.

Un jour d'Été Jean Guignolet
 Dormoit dans le creux d'une roche ,
 Pour voir un peu comme il dormoit ,
 Voilà Denise qui s'approche :
 Elle lui jette son bouquet ,
 Et ce fut pour elle un reproche.

Eh bien ! Eh bien !

Voyez-vous à quoi l'on s'expose !
 Jeunes filles , &c.

THOMAS.

Le soir au bois prenant le frais ,
 Thémire entend chanter Sylvandre ;
 Elle s'approche de plus près
 Pour écouter , & pour apprendre :
 Chaque soir , elle y vient exprès.
 C'en est assez pour la reprendre.

Eh bien ! Eh bien !

Voyez-vous à quoi l'on s'expose !
 Jeunes filles , &c.

LE RÉGISSEUR.

Pour la sagesse en ce pays ,
 On est , ma foi , bien difficile.
 Ce n'est pas de même à Paris ,
 Et sur ce point on est tranquille.
 Qu'une fille ait des favoris ,
 Pour elle on est toujours docile.

Eh ! bien... Eh ! bien...

Mais c'est ici toute autre chose.
 Jeunes filles , &c.

COLIN, à *Hélène*.

Sans l'oser dire , je t'aimois.
 Ah ! pourroit-on m'en faire un crime ?
 Non , ta sagesse & tes attraits

Rendent l'amour bien légitime.

Oui , oui , je t'aime & pour jamais ,
Je cède au transport qui m'anime.

Avec ardeur ,

Je puis te le dire , & je l'ose :

Ah ! pour moi , quel moment flatteur !

Tu fais mon bonheur ,

Et dans ton cœur ,

Je trouve le prix de la Rose.

M^e M I C H E L E.

On dit qu'il revient un esprit

Chez la grand-mere de Nicette ;

Toute la nuit il fait du bruit :

Le voisinage s'inquiète.

Nicette a grand-peur ; mais sourit :

Un sourire est un interprète.

Eh bien ! Eh bien !

Voyez-vous à quoi l'on s'expose !

Jeunes filles , &c.

H É L È N E , *au Parterre.*

La foible rose bien souvent ,

Malgré tout l'art du jardinage ,

Quand elle est exposée au vent ,

En reçoit un cruel dommage ;

Ainsi maint ouvrage , en naissant ,

Ne peut résister à l'orage.

Eh bien ! Eh bien !

Voyez donc à quoi l'on s'expose !

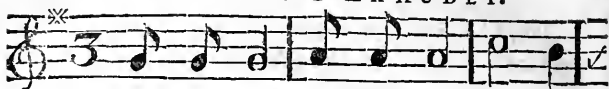
Ah ! Messieurs , sans votre soutien ,

Il ne faut qu'un rien ,

Qu'un petit rien ,

Pour perdre le prix de la Rose.

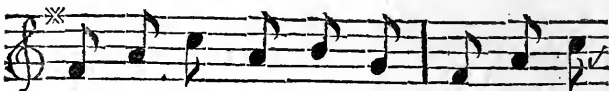
F I N.



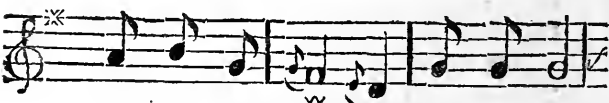
CET é - tang, Qui s'é - tend Dans la



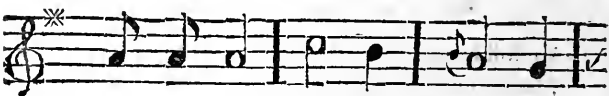
plai - ne, Ré - pète au sein de ses



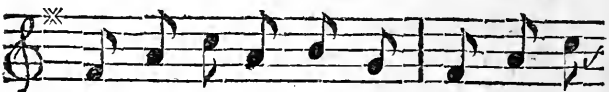
eaux; Ces ver - doy - ans or - meaux Où le



pam - pre s'en - chaî - ne. Un jour pur,



Un a - zur, Sans nu - - a - - ges,



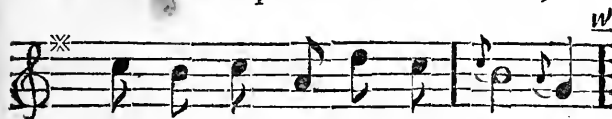
Vi - ve - ment s'y ré - flé - chit, Le ta -



bleau s'en - ri - chit D'i - mā - ges.



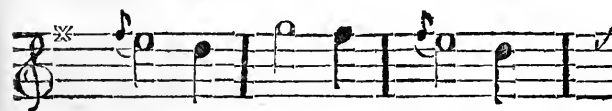
Mais tan-dis que l'on ad - mi - re ,



Cette on - de où le Ciel se mi - re ,



Un zé - phir Vient ter-nir La sur-



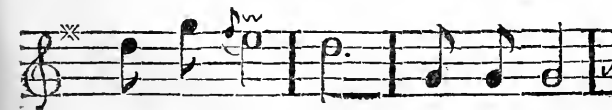
fa - ce , De la gla - ce ;



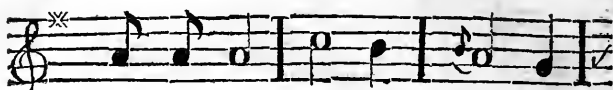
D'un souffle il con - fond les traits , Dé-truit



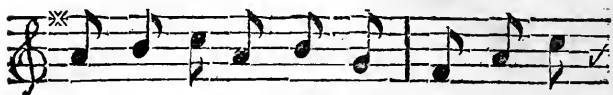
tous les ef - fets , L'é - clat de tant d'ob-



jets S'ef - fa - ce , Un sou - pir ,



Un de - sir, O ma fil - le!



Peut ain - si trou - bler un cœur, Où se



peint la can - deur, Où la sa - ges - se



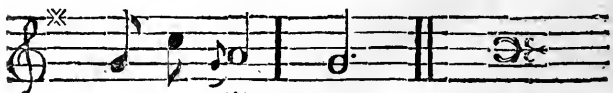
bril - le. Le re - pos Sur ces eaux



Peut re - naî - tre; Mais il se



perd sans re - tour, Dans un cœur dont l'a -



mour Est mai - tre.

F 1 N.

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,
MÊLÉE D'ARIETTES;

Tirée des Contes Moraux de M. DE MARMONTEL :

D É D I É E

A MADAME LA DAUPHINE.

*Les Paroles sont de MM. ***, & FAVART.*

La Musique est de M. GRÉTRY.



A P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVI.



AVERTISSEMENT.

CETTE Pièce fut représentée en deux Actes sur le Théâtre de la Cour à Fontainebleau , le 13 Novembre 1770 ; & à Paris , le 24 Janvier 1771.

M. Favart l'ayant réduite en un Acte , elle fut jouée devant Leurs Majestés , à Versailles , le 29 Décembre 1775 ; & à Paris , le premier Janvier 1776.



A MADAME
LA DAUPHINE.

D'un jour pur, d'un jour doux, vous éclairerez la France;
Toutes vos actions partent de votre cœur ;
Dans vos regards fereins, se peint la bienfaisance ;
Et l'on vient , près de vous , respirer le bonheur.
L'Amitié ne doit pas vous paroître étrangere :
Vous en faire sentir le charme séduisant ,
Fut le premier bienfait de votre auguste Mere.
C'est le besoin des Rois ; c'est leur faire un présent.
PRINCESSE , vous daignez en accepter l'hommage :
Vous rendez plus ardens les vœux que nous formons.
Les Princes ont toujours nos respects en partage ;
Mais on ne leur dit point à tous : nous vous aimons.



A C T E U R S.

NELSON, Membre du Parlement d'Anglererre.

M. Clairval.

LADI-JULIETTE, Sœur de Nelson.

Mde Billioni.

CORALI, jeune Indienne confiée à Nelson.

Mde Trial.

BLANDFORT, Capitaine de Vaisseau de haut-bord.

M. Suin.

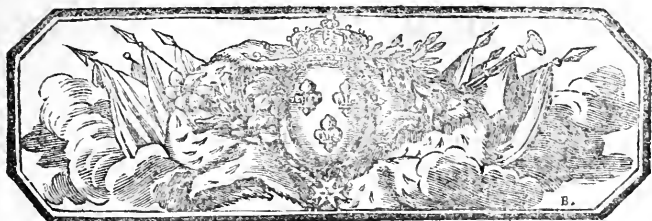
UN MAITRE A CHANTER.

M. Meunier.

UN NOTAIRE.

M. Desbrosse.

L'AMITIÉ



L'AMITIÉ À L'ÉPREUVE, COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Cabinet richement meublé à l'Angloise ; deux fauteuils sont placés à côté d'un bureau surmonté d'un serre-papier, dans lequel il y a des mémoires, des livres, un paquet de plumes, une tabatière & des pistolets.

SCENE PREMIERE.

NELSON.

A R I E T T E.

MON âme est dans un trouble extrême,
Le jour luit à regret pour moi.

A

2 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE ,

O Ciel ! me craindrois-je moi-même ?

L'honneur n'est-il donc plus ma loi ?

Coralie.... peut-être , je l'aime :

Ce dépôt me fut confié

Par Blandfort , par l'amitié même.

O tendre & divine amitié !

Dans mon cœur tu n'es pas éteint.

Si par l'Amour j'étois vaincu ,

Si j'osois te porter atteinte ,

Je rougirois d'avoir vécu.



Confions à ma sœur le trouble qui m'agite :
Juliette est prudente... Ah ! faut-il que j'hésite?...
Elle paroît.... Je commence à trembler.



S C E N E II.

JULIETTE , NELSON.

JULIETTE.

Mon frère , Coralie demande à vous parler.

NELSON.

Coralie ?

JULIETTE.

Cui. Cela vous fait-il de la peine ?

N E L S O N.

De la peine, à moi ? Non ; mais sans doute, ma sœur.
Vous savez quel sujet l'amène ?

J U L I E T T E.

Elle ne me fait pas l'honneur
De me prendre pour confidente.

N E L S O N.

Depuis un certain tems son air est plus rêveur,
D'elle-même elle est différente.
Vous ne la traitez pas peut-être avec aigreur ?

J U L I E T T E.

Vous me faites injure.

N E L S O N.

Elle aime la retraite....
Ah ! vous verrez que c'est Blandfort qu'elle
regrette.

J U L I E T T E.

Elle le doit au moins, il est son bienfaiteur.
Cette jeune Indienne a perdu sa famille ;
Son pere , en expirant sous le fer du vainqueur ,
A Blandfort confia sa fille ;
De ce brave Officier il connoissoit l'honneur.
Par la raison , par la douceur ,
Blandfort sut abréger le tems de son enfance ,
Il l'éclaira par la reconnoissance ,
Et hâta son esprit en parlant à son cœur.

A ij

4 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE ,

N E L S O N , *très-vivement.*

Au-dessus de son âge , il est vrai qu'elle pense ;
Ses yeux peignent son âme ; on y voit la candeur.

J U L I E T T E .

A Blandfort Corali doit être mariée.
A son départ pour l'Inde il vous l'a confiée.
Sur un dépôt si cher il auroit dû compter ;
Vous le lui ravissez : dans les cœurs je fais lire ,
Dans le vôtre sur-tout.

N E L S O N .

Qu'ôsez-vous me prédire ?

J U L I E T T E .

Ce que vous devez éviter.

A R I E T T E , *qui finit en Duo.*

Je m'y connois , mon cher frère ,
Mon cher frère , vous aimez.
Vous tenez dans le mystère
Vos sentimens renfermés ;
Mais vous avez beau vous taire ,
En vous taisant , vous parlez.
En vain vous dissimulez.
Je m'y connois , mon cher frère.
Quand cette jeune Etrangère
Vient à vous , les yeux baissés ,
Elle tremble , & vous , mon frère ,
Vous rougissez :
Elle craint votre colère ,
Vous craignez de l'offenser.
On se trahit sans y penser.

NELSON.

JULIETTE.

Mais, mais, ma sœur, c'est m'of-
fenser,

Moi, lui plaire!

C'est chimère.

Ma sœur, vous vous abusez.

Non, non....

Ma sœur, vous vous abusez;

A tort vous vous allarmez.

Moi lui plaire!

C'est chimère.

A tort vous vous allarmez.

Ne vous cachez plus, mon frère;
Avec moi soyez sincère.

Corali fait trop vous plaire,

Et même vous lui plaisez.

Bon, bon! je m'y connois, mon
frère, mon cher frère;

En vain vous vous déguisez;

Tous les deux vous vous aimez.

Oui, mon frère, oui, mon frère,

Tous les deux vous m'allarmez,

Tous les deux vous vous aimez.



NELSON.

Sur une simple conjecture....

JULIETTE.

Conjecture! Ah! l'heureux détour!

NELSON.

Pourroit-on soupçonner l'amitié la plus pure?

JULIETTE.

Cette amitié sert de voile à l'amour.

Oui, je vous aime trop pour n'être pas sincère.

Vous, défenseur des Loix, Membre du Parlement,

Vous qui devez l'exemple, ah! quel égarement!

Vous allez dégrader ce noble caractère;

Vous allez être indubitablement

Ami trompeur, parjure à son serment,

Et perfide dépositaire.

A iiij

6 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,
NELSON.

Vous m'effrayez. Quoi ! je pourrais trahir !
Du malheur d'un ami je deviendrais la cause !

Non. A cet affreux repentir
Ne croyez pas que je m'expose,
Ma sœur ; & , pour m'en garantir ,
Demain... ce soir, je suis résolu de partir.

JULIETTE.

Vous feriez bien.

NELSON.

Oui, je quitterai Londres.
A mon ami je fais ce que je doi ;
Cen'est qu'en m'éloignant que je puis en répondre.
Comment pourrais-je voir sans cesse auprès de moi
Une Beauté sensible & vertueuse
Me demander & me donner la loi ?
La circonstance est dangereuse :
Et, pour être exact à sa foi,
Quel homme auroit la force malheureuse
De pouvoir répondre de foi ?

JULIETTE.

Oui, la raison se tait, quand on voit ce qu'on aime.
Coralie va venir, mon frère, & je crains bien...

NELSON.

Je vous promets de m'observer moi-même.

JULIETTE.

Et moi, pour soulager votre contrainte extrême,
Je reviendrai bientôt abrégér l'entretien.

NELSON.

Vous me ferez plaisir.

JULIETTE.

Plaisir ! je n'en crois rien.



SCENE III.

NELSON, *seul*.

ARIETTE.

NON, non, jamais

L'amour ne doit troubler la paix

Qui règne dans une âme.

Je triompherai de sa flamme.

On échappe à ses traits ,

Le devoir soumet la tendresse.

Aurois-je la foiblesse ? . . .

Non, non, jamais.

Mais je juge mon cœur

Avec trop de rigueur :

Eh ! comment s'empêcher d'adorer tant d'attraits ?

Par son empire ,

L'Amour attire ,

Entraîne ,

Enchaîne.

Pour lui nos cœurs sont-ils donc faits ?

Non, non, jamais

A iv

8 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE ,

L'amour ne doit troubler la paix

Qui règne dans une âme.

Je triompherai de sa flamme.

Céder à la tendresse ! . . .

J'aurois cette foiblesse ! . . .

Non , non , jamais.



S C E N E I V.

C O R A L I , N E L S O N .

N E L S O N .

A I M A B L E Corali , ma sœur vient de m'instruire
Que vous désirez me parler.

C O R A L I .

Mais vraiment , j'ai toujours quelque chose à vous
dire.

N E L S O N .

A moi ?

C O R A L I .

Oui ; pourquoi vous troubler ?

N E L S O N .

Moi , me troubler !...

COMÉDIE.

9

CORALI.

Très-fort ; cela me fait trembler.

ARIETTE.

Si je pense, c'est votre ouvrage.
Je vois en vous la vérité ;
Vous m'en enseignez le langage :
Avec plaisir j'en fais usage,
Je peins ma sensibilité.
Excusez ma timidité.
Pour un maître, c'est un hommage ;
Mais dans mon cœur sans fausseté,
Que la reconnoissance engage,
Démêlez bien la vérité
Dont vous m'enseignez le langage.



NELSON, *à part.*

Je ne fais où j'en suis, & mon cœur transporté...
Ah ! ma sœur m'a dit vrai.

CORALI.

Cette vivacité

Est peut-être un mauvais présage.
Vous aurois-je déplu ?

NELSON.

Déplu ! Vous !

CORALI.

Un nuage

10 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

Altère la sérénité
Que la candeur peint sur votre visage.
Ah ! Nelson, contre moi vous êtes irrité.

N E L S O N.

Non, je vous en réponds.

C O R A L I.

Enfin, j'ai dans l'idée
Que je vous importune fort.
Quand on est malheureuse, on est intimidée ;
Ici vous ne m'avez gardée
Que par amitié pour Blandfort.

N E L S O N.

Dès que l'on vous connoît, on en perd le mérite :
J'ai fait l'office d'un ami ;
Plus je vous vois, plus je m'en félicite,
Et maintenant je ne fais rien pour lui.

C O R A L I.

Vous le devez ; car je vous aime
Avec tant de plaisir !...

N E L S O N , *troublé.*

Vous m'aimez ?

C O R A L I.

Oui, Nelson.

N E L S O N.

Corali !... Corali !...

COMÉDIE.

11

CORALI.

Votre trouble est extrême.
Mon amitié vous fâche ?

NELSON.

Non.

Non ; ... mais j'étudiois une cause importante ;
Il faut sur ce procès répandre un jour nouveau.

CORALI.

L'affaire est donc intéressante ?

NELSON.

Oui... oui. Permettez-moi d'aller à mon bureau.

CORALI.

Eh bien ! de mon côté je vais m'asseoir & lire.
Cela ne pourra point vous causer d'embarras ;
Je vous promets de ne rien dire.

NELSON.

Vous ne m'interromprez pas moins.

CORALI.

Je ne crois pas.

Travaillez ; je vais prendre un livre.

(Elle prend un livre sur le bureau , & s'assied.)

(Nelson se met à son bureau , & cherche dans le
ferre-papier les Mémoires dont il a besoin ; com-
me plusieurs choses les couvrent , il les ôte ; & , en-
tr'autres , une paire de pistolets qu'il place sur le
bureau.)

12 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

NELSON, *après un moment de silence de part & d'autre.*

Voyons donc sur quel exposé
Je puis justifier l'innocent accusé,
L'innocent dans les fers.

CORALI.

Il faut qu'on le délivre.

NELSON.

Vous ne lisez donc pas?

CORALI.

Si fait;

Mais j'écoutois.

NELSON.

Du moins, foyez silencieuse;
Un seul mot de vous me distrair.

CORALI.

Et moi, quand vous parlez, je deviens curieuse.

NELSON.

Eh bien! ne disons rien tous deux.

CORALI.

Je ne fais pas si cela feroit mieux.

NELSON, *à part.*

Examinons ces pièces d'écriture.

COMÉDIE.

13

CORALI, à part.

Recommençons notre lecture.

(Il se fait un long silence , pendant lequel Nelson
& Corali se regardent de tems en tems.)

NELSON, à part.

Je ne puis travailler.

CORALI.

Ce livre est ennuyeux.

NELSON.

Corali, prenez-vous donc garde
A quoi nous employons le tems ?

CORALI.

Oui : vous me regardez, & moi je vous regarde.
Nous ferions aussi-bien de nous parler.

NELSON.

J'entends
Vous aimez à parler, vous n'aimez pas à lire.

CORALI.

Parler avec vous, c'est s'instruire.





S C E N E V.

JULIETTE, CORALI, LE MAÎTRE
A CHANTER.

J U L I E T T E.

M^{onsieur}iss, c'est votre Maître à chanter.

NELSON, à part.

Il vient bien à propos.

J U L I E T T E.

Il faut en profiter.

Blandfort veut vous donner tous les moyens de
plaire ;

Vous lui devez une amitié sincère.

C O R A L I.

Tout ce qu'il fait pour moi m'engage à l'estimer ;
Mais le secours d'autrui m'afflige & m'humilie.

Ce malheur, à mes yeux, sert à me déprimer.

J'ai formé le projet, j'ai la louable envie,

De me mettre au-dessus des besoins de la vie,

(*A Nelson.*)

Excepté cependant celui de vous aimer.

COMÉDIE.

15

JULIETTE.

Cultivez avec soin les talens agréables ;
Une femme souvent leur doit tout son bonheur ;
Ce sont presque toujours des secrets inmanquables
Pour séduire un époux & pour fixer son cœur.

Contre l'ennui ce sont des armes ;
C'est par eux qu'un mari s'attache à sa maison ;
Et tous les talens sont des charmes
Que l'Amour inventa pour plaire à la Raison.

CORALI, à *Nelson*.

Eh bien donc ! vous ferez l'objet de ma leçon.

LE MAITRE, à *Nelson*.

Vous aurez sûrement du plaisir à l'entendre.

(*A Corali.*)

Miss a du goût, elle va le prouver.

CORALI, à *Nelson*.

Quand vous m'écoutez, ma voix sera plus tendre.

NELSON, à *part*.

Cela manquoit pour m'achever.

LE MAITRE.

Chantez cette Ariette ; elle n'est pas mauvaise.

NELSON.

Est-elle Italienne, Allemande, Françoisse ?

JULIETTE.

Mon Frère, là-dessus point de discussions.
Il est, pour en juger, une règle très-sûre ;

16 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

Toute Musique doit rendre les passions ;
Celle qui fait exprimer la nature ,
Est de toutes les Nations.

L E M A I T R E.

Ladi pense très-juste , & je pense comme elle ;
L'arrêt qu'elle vient de porter ,
Doit terminer toute querelle :
Ecoutez ; elle va chanter.

C O R A L I.

A R I E T T E.

Du Dieu d'Amour en bravant la puissance ,
On s'expose à ses rigueurs :
On croit le fuir ; mais les traits qu'il nous lance
Ont déjà frappé nos cœurs.
Au doux murmure des fontaines ,
En vain on cherche le repos ,
Et le ramage des oiseaux
Réveille encore nos peines.
On languit ;
On gémit ,
On se tourmente.
Toujours la peine augmente.
Mais on se livre à l'espérance ,
Quand l'Amour unit deux cœurs.
Du Dieu d'Amour en servant la puissance ,
On mérite ses faveurs.
Le ciel est pur , nos jours sont beaux ,
Quand les plaisirs forment nos chaînes.
Au doux murmure des fontaines ,

Alors

Alors on goûte le repos ,
Et loin de nous l'Amour bannit les peines.
Oui , tout remplit nos desirs ,
Quand les nœuds des plaisirs
Forment nos chaînes.



N E L S O N , *à part.*

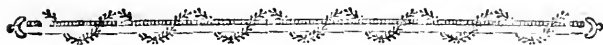
Quel empire elle prend sur moi !
Quelle voix touchante & légère !

LE MAÎTRE , *à Nelson.*

Cette Musique a dû vous plaire ?

N E L S O N .

Oui ; mais pour aujourd'hui c'en est assez , je croi.
(*Le Maître se retire , en faisant une grande révérence.*)



S C E N E V I.

CORALI , JULIETTE , NELSON.

N E L S O N .

Vous chantez assez bien pour vous passer de
Maître.

C O R A L I .

Nelson , vous me flattez peut-être ?

B

18 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE ,
J U L I E T T E .

Non , Corali , vous chantez tout au mieux.
Allez , allez , laissez-moi faire ,
Nous nous amuserons beaucoup toutes les deux ,
Pendant l'absence de mon Frère.

C O R A L I .

Comment donc ?

N E L S O N .

Oui , je pars ; je vais... bien loin d'ici.

C O R A L I .

Mais Juliette & moi nous vous suivrons aussi.

N E L S O N .

Non , Corali ; je vous laisse avec elle.

C O R A L I .

Vous pouvez vous résoudre à quitter votre Sœur ?
De la tendresse fraternelle ,
Vous ne sentez donc pas le charme & la douceur ?

J U L I E T T E .

Je demeure ici pour affaires ,
Et je vais ordonner pour lui .
Les préparatifs nécessaires ,
Pour qu'il soit en état de partir aujourd'hui .
(Elle sort.)



SCÈNE VII.

CORALI, NELSON.

CORALI.

VOTRE Sœur peut rester, si bon lui semble.
Nelson, nous partirons ensemble.

NELSON.

Cela seroit décent !

CORALI.

Vous me haïssez-vous ?

NELSON.

Non, Corali, non ; je vous le proteste.

CORALI.

Dans ce cas, mon projet doit vous paroître bon ;
Si vous partez, je pars ; si vous restez, je reste.

NELSON.

Ce que je vais dire est affreux... :

Non, je ne puis....

CORALI.

Parlez....

NELSON.

Je n'ose.

B ij

20 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,
C O R A L I.

Nelson!...

N E L S O N.

De mon départ vous seule êtes la cause.

C O R A L I.

Ma tendresse pour vous est un crime à vos yeux?

N E L S O N.

J'ai de votre bonheur fait mon unique étude ;
Et si vous n'aimiez pas Nelson ,
Ce seroit une ingratitude.

C O R A L I.

Eh bien ! voilà parler raison.

N E L S O N.

Mais ce penchant & si doux & si tendre ;
Pourroit nous préparer un cruel repentir ;
Je ne dois pas y consentir.
Un autre a le droit de prétendre....

C O R A L I.

Hélas ! je ne vous entends plus.

N E L S O N.

Le respectable ami , plein de tant de vertus...





SCÈNE VIII.

CORALI, NELSON, JULIETTE.

JULIETTE.

MON Frere, voici des nouvelles
De Blandfort.

CORALI.

Ah ! voyons ; nous apprendrons par elles
Si son voyage a secondé mes vœux.
Je désire qu'il soit heureux.

NELSON, *après avoir lu.*
Il arrive.

CORALI, *interdite.*

Il arrive ?

NELSON.

Oui, dès cette heure même.

CORALI.

J'en suis charmée.

NELSON, *en désordre.*

Et moi, j'en suis ravi.

(Il lit la lettre.)

« J'arriverai, mon cher ami,

» Peut-être avant ma lettre ; ainsi

B iij

22 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

- » Je reverrai bientôt tout ce que j'aime :
» Je recevrai de toi l'aimable Corali ,
» Ce dépôt , ce trésor si rare ,
» Que la fidélité reçut de mon amour.
» Avec plaisir je touche à l'heureux jour
» Où notre bonheur se prépare.
» J'espère que ta Sœur , par amitié pour moi ,
» Des instans précieux sachant faire l'emploi ,
» Aura formé le cœur de ma jeune Pupile ,
» Enrichi son esprit par une étude utile ;
» Je verrai ses talents égaux à ses attraits ,
» Et ma félicité sera bien plus réelle.
» Que je serai content ! c'est un de vos bienfaits
» Que je vais posséder en elle ».

N E L S O N.

Blandfort vient réclamer les droits qu'il a sur vous.

J U L I E T T E.

Il faut , sans balancer , l'accepter pour époux.

C O R A L I.

Et moi , sans balancer , je suis très-décidée
A lui déclarer net que je ne le puis pas.

N E L S O N.

Mais....

C O R A L I.

Par la vérité je fus toujours guidée :
Voilà les seuls conseils dont je veux faire cas.

N E L S O N.

Ma sœur, je pars en diligence.

J U L I E T T E.

Mais, pouvez-vous, avec décence,
 Vous éloigner au moment que Blandfort?... /

N E L S O N.

Je ne pourrai jamais soutenir sa présence.

Ah ! ma Sœur ! cachez-lui mon tort,
 Et, comme vous pourrez, excusez mon absence.

(*A Corali.*)

Vous, jusqu'à mon retour observez le silence ;
 Car... de vous doit dépendre..ou ma vie ou ma mort.

(*A Juliette.*)

Je me fie à votre prudence,
 Ma Sœur.

J U L I E T T E.

Partez, j'en suis d'accord.

T R I O.

N E L S O N.

C O R A L I.

Je pars, rien ne m'arrête ;		Vous ne partirez pas ,
Ne suivez point mes pas.		Vous ne partirez pas.

J U L I E T T E.

Votre voiture est prête :
 Partez, ne cédez pas.

24 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

NELSON.

CORALI.

Elle me désespère.

Vous ne partirez pas.
Coralie t'est si chère,
Et tu veux la quitter !

JULIETTE.

Partez , partez , mon frère.

NELSON.

CORALI.

Je ne puis la quitter.

Coralie t'est si chère,
Et tu veux la quitter !

JULIETTE.

Partez , partez , mon frère ,

Partez , sans l'écouter.

La raison vous éclaire ,

N'écoutez que l'honneur.

NELSON.

CORALI.

Ah ! trop cruelle sœur !

Ah ! trop cruelle sœur !

(*A Coralie.*)

Non tu n'es pas haïe.

Je me croirai haïe ,

(*A part.*)

Cher Nelson , si tu pars.

Ah ! je crains tout de ses
regards.

Sois attendri par mes re-
gards.

JULIETTE.

De l'amitié trahie

Craignez bien plutôt les regards.

NELSON.

CORALI.

(*A Juliette.*)

Ah ! vous me rendez à moi-
même.

Désespoir extrême !
Arrête.

(*A Coralie.*)

Ne me suivez pas.

COMÉDIE.

25

JULIETTE, à *Nelson*.

Ne l'écoutez pas.

NELSON.

CORALI.

Ne suivez point mes pas. | Vous ne partirez pas.

JULIETTE, à *Coralie*.

Ne suivez point ses pas.

(Comme *Nelson* va pour sortir, *Blandfort* paroît.)



SCENE IX.

NELSON, JULIETTE, CORALI,
BLANDFORT.

BLANDFORT.

LE Ciel répond à mon attente ,
Mon cher ami , je te revois !

Viens, *Nelson*, viens remplir mon ame impatiente :
Nos cœurs , en ce moment , rentrent dans tous
leurs droits.

JULIETTE.

Votre retour étoit bien nécessaire.

BLANDFORT.

Je vous fais gré de cet empressement :
La Sœur veut bien pour moi penser comme le
Frere.

26 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

C O R A L I.

Oui, nous vous désirions tous trois également.
Lorsque je vous revois, je crois revoir un pere.

B L A N D F O R T.

Mais toi, qu'as-tu, Nelson? je te trouve changé;
Tu jouissois d'une santé parfaite;
Ce bon tempérament seroit-il dérangé?

N E L S O N, *d'un air triste.*

Ah! je me porte bien.

J U L I E T T E.

Moi, j'en suis inquiète.

C O R A L I.

Et moi de même.

B L A N D F O R T.

Je ne sçais :

Mais j'ai cru vous trouver tout autres que vous
êtes.

N E L S O N.

Qui? nous?

B L A N D F O R T.

Oui, vous semblez tous trois embarrassés.
Auriez vous de chagrin quelques causes secretes?

J U L I E T T E.

Qui pourroit manquer à nos vœux?

N E L S O N.

Il suffit que l'on te revoie,

B L A N D F O R T.

Tenez, mes chers amis, vous n'êtes pas heureux;
Mais ma présence ici va ramener la joie.

(*A Nelson.*)

Tiens, ouvre-moi ton cœur, mon ami; je le veux.

C O R A L I.

Si quelque chose vous afflige,
Blandfort est un ami bien sûr, bien généreux.
Dites-lui tout, puisqu'il l'exige.

B L A N D F O R T.

Corali, je le vois, desirer mon bonheur.

N E L S O N.

Ma santé s'affaiblit, le travail me fait peur.
J'ai formé le projet de vivre pour moi-même.

B L A N D F O R T.

As-tu quelques chagrins du côté de la Cour?
Elle t'estime plus que bien des gens qu'elle aime,
Et te le prouvera, sans doute, quelque jour.

N E L S O N.

Ce n'est point par humeur ni par misanthropie,
Que je veux quitter mon état;

28 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

Mais le bruit de la Ville... Ah ! le monde m'en-
nuie.

Plus libre à la campagne , on y vit sans éclat .

C O R A L I.

Eh bien ? nous pourrons vous y suivre.

B L A N D F O R T.

Partout où tu feras , c'est-là que je veux vivre.

J U L I E T T E.

Votre bonheur , mon Frère , est notre unique loi.

B L A N D F O R T.

Nelson , tu m'appartiens , & mon cœur te réclame :

Tu ne vivras jamais autre part que chez moi.

Coralie m'aimera , je recevrai sa foi ;

Tu feras heureux de ma flamme ,

Et de son Gouverneur tu garderas l'emploi ,

Même quand je l'aurai pour femme.

N E L S O N.

Non ; ne t'en rapporte qu'à toi.

B L A N D F O R T.

A R I E T T E.

Qu'il est doux de passer sa vie

Entre l'amour & l'amitié !

De tout l'univers qu'on oublie ,

Heureux qui peut être oublié !

Ami tendre & femme jolie ,
Sans cesse feront mon bonheur ;
Et je trouverai dans mon cœur
Les biens charmans que l'on envie.



N E L S O N.

Oui , voilà le bonheur : quand on a l'ame tendre ,
On n'aspire, en effet, qu'à pouvoir vivre ainsi.

B L A N D F O R T.

Eh bien ! tu peux te marier aussi.

N E L S O N.

Non ; non , je veux encore attendre.

B L A N D F O R T.

Tu fais mal ; tiens , Nelson , quand on a du souci ;
Une femme jolie est une enchanteresse ,
Dont le regard serein sçait fixer le plaisir ;
Et son sourire qui caresse ,
Nous présente un bonheur qu'il est doux de saisir.

J U L I E T T E.

Je connois bien mon frere , & c'est ainsi qu'il pense.

N E L S O N , *bas.*

Ma Sœur....

B L A N D F O R T.

Comment , quelque Beauté lui plaît ?
Coralie , vous savez qui c'est ?
Mettez-moi dans la confidence.

30 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE ,

CORALI, *embarrassée , & contrainte par un regard de Nelson.*

Non ; je dois garder le silence.

B L A N D F O R T .

Sans la discrétion point de société ,
Et son secret doit être respecté ;
Je ne suis plus curieux de l'apprendre.
Rendre mon ami libre est ma première loi ,
Et je veux que son cœur vienne au-devant de moi :
Je me reprocherois de vouloir le surprendre.

N E L S O N .

Mon ami !...

J U L I E T T E , *à Blandfort.*

Vous voyez quel est son embarras.

B L A N D F O R T .

Sa réserve m'étonne, & ne m'offense pas ;
Mais Corali, pour moi, sans doute est sans mystère :
Je la connois, & je me crois certain
Que son âme n'a point de secret à me faire.

C O R A L I .

Je ferois bien gênée , en voulant vous le taire.

B L A N D F O R T .

Ainsi, vous consentez à recevoir ma main ?
Je vais chercher moi-même le Notaire.

N E L S O N .

Mais, un valet pourroit...

J'arriverai plutôt.

Il s'agit du bonheur; il faut

Saisir tout ce qui l'accélère.

Quand je fais tant que de bien souhaiter ,

De tous mes pas je suis prodigue ;

Et je trouve qu'on se fatigue

Beaucoup moins à marcher qu'à s'impatienter.

(*Il revient du fond du Théâtre.*)

Je reviens ; j'oubliois l'article nécessaire :

C'est de vous mettre au fait de mon vrai caractère :

Si , comme je n'en doute pas ,

Vous êtes douce , aimable , honnête , vertueuse ;

Si dans notre union vous trouvez des appas ,

Les plaisirs suivront tous vos pas ;

Votre félicité me fera précieuse :

Si des plaisirs bruyans vous êtes amoureuse ;

Si vous aimez le monde & tout son vain fracas ;

Oh ! je vous déclare , en ce cas ,

Que vous serez encor parfaitement heureuse.

(*Il sort.*)





S C E N E X.

CORALI , JULIETTE , NELSON.

N E L S O N.

SI nous trompions cet homme , en vérité ,
Nous ferions bien inexcusables.

J U L I E T T E.

Hon ! souvent ce malheur arrive à ses semblables :
Il semble que ce soit une fatalité.

C O R A L I.

C'est votre intention , à ce que j'imagine.

N E L S O N.

Qui ? moi ? Vous me croyez ce projet inhumain !

C O R A L I.

Examinez-vous bien comme je m'examine :
Vous attrapez Blandfort , en lui donnant ma main.

N E L S O N.

C'est un devoir.

C O R A L I.

C'est une tromperie.

(*Avec un peu d'humeur.*)

De son côté , Madame y donne tous ses soins.

JULIETTE.

JULIETTE.

Seriez-vous infidelle à Blandfort ?

CORALI.

De ma vie.

Je ne l'en tromperai pas moins.

NELSON.

Comment !

CORALI.

En devenant sa femme,

On me fera jurer que c'est selon mon gré.

JULIETTE.

Eh bien ?

CORALI.

Comme je mentirai !

JULIETTE.

L'honnêteté...

CORALI.

Fort bien, Madame !

Je trahirai la vérité ;

C'est une belle honnêteté !

JULIETTE.

Aimez-vous mieux manquer à la reconnaissance ?

CORALI, *avec la plus grande vivacité.*

Non ; mais est-il quelque puissance

C

34 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

Qui fut notre âme ôse étendre ses droits ?
Notre âme est libre , & dans l'indépendance.
Seroit-il parmi vous des loix ,
Pour affliger , opprimer l'innocence ,
La nature , l'amour , & me dicter mon choix ?
Il n'est donc pas permis qu'on aime ,
Si vos loix ne l'ont ordonné ;
Un cœur doit se donner lui-même :

(*A Nelson.*)

Et c'est à toi que le mien s'est donné.

N E L S O N , *avec feu.*

Coralie , connois-moi ; je t'aime , je t'adore.

J U L I E T T E .

Que dites-vous ?

N E L S O N .

Ah ! pardonnez ma sœur ;
Ni son cœur , ni le mien ne sont faits pour l'erreur.

(*A Coralie.*)

Chaque jour , chaque instant , te rend plus chère
encore.

(*A part.*)

Eh ! quel objet plus digne d'être aimé ?
Jamais de tant d'amour on ne fut enflammé.

(*A Coralie.*)

Mais , en t'aimant , veux-tu que je m'abhorre ?
Si pour Blandfort j'étois un étranger ,
Je serois moins inexcusable.

Avec vous, dans ce cas, je pourrois m'engager,
Sans me rien reprocher, sans être méprisable;
Mais, mon intime ami ! juste ciel, j'en frémis !
Quoi ! d'un dépôt sacré la sainteté trahie !...

Ce seroit une perfidie,
Un attentat affreux... si je l'avois commis...

J U L I E T T E.

Voyez le désespoir où vous plongez mon frère !

C O R A L I.

Est-ce ma faute, à moi, s'il m'a su plaire ?

N E L S O N, *à part* :

Non, c'est la mienne, & je dois m'en punir.
Le danger est trop grand, il faut le prévenir.

Dè sa vertu l'homme n'est donc pas maître !

Faut-il vivre pour s'exposer

A l'horreur de se mépriser ?

Ah ! c'est un malheur que de naître !

(*A Corali.*)

Corali, tu connois quelle est ma probité.

Tout citoyen se doit à la société;

Il est comptable à sa patrie :

Mais d'un grand cœur connois la fermeté ;

Il ôse s'affranchir du fardeau de la vie,

Plutôt que de traîner la honte & l'infamie.

Quoi ! le remords me poursuivroit ?

(*Montrant un pistolet*).

Non. Voici qui le préviendrait...

J U L I E T T E.

Arrête, mon frère, mon frère !

G ij

36 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

C O R A L I.

Juste ciel ! qu'oserois-tu faire ?

N E L S O N.

Te montrer ton devoir , en m'acquittant du mien.

C O R A L I.

Mon courage, Nelson , égalera le tien.

J U L I E T T E.

Vois ta sœur à tes pieds.

C O R A L I.

Et vois-y ta victime.

N E L S O N , *les relevant.*

(*A Corali.*)

Apprends que la vie & l'estime,
Dans un cœur élevé , n'ont qu'un même lien :
Dès que l'une nous quitte , on doit détester l'autre.

J U L I E T T E.

C'est l'arrêt de l'honneur , par conséquent le nôtre.

C O R A L I.

Eh bien ! sois satisfait , Blandfort aura ma foi.

N E L S O N.

M'en fais-tu le serment ?

C O R A L I.

Oui , je renonce à toi.

Ah ! tu me rends la vie ; une beauté nouvelle
A mes yeux satisfaits anime l'univers ;
Et je sens dans mon cœur une preuve réelle ,
Que la clarté du jour est plus douce & plus belle
Pour l'honnête-homme heureux , que pour l'hom-
me pervers.

J U L I E T T E.

Tu feras donc ami fidèle.

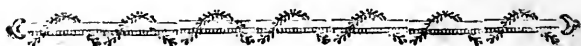
(*A Corali.*)

Vous & Blandfort , Nelson & moi ,
Nous ne ferons qu'un cœur entre nous quatre :
Être unis à jamais , va faire notre loi ,
Et nous ferons heureux sans peine & sans combat-
tre.

T R I O.

Remplis nos cœurs , douce Amitié :
Tu consoles l'hiver de l'âge ,
Tu fais annoblir la pitié ,
Tu viens au secours du courage.
Si l'on éprouve des malheurs ,
Le regard d'un ami soulage ;
Le plaisir a plus de douceurs ,
Lorsqu'un tendre ami les partage.
Inspire & reçois notre hommage ,
Douce Amitié ; remplis nos cœurs.





SCENE XI ET DERNIERE.

BLANDFORT, LE NOTAIRE,

Les Acteurs précédens.

BLANDFORT, à Corali.

LE contrat est passé tout à votre avantage ;
 Corali, je suis enchanté.
 Jouissez de mes biens en toute liberté ;
 Vous me donnez bien davantage ;
 Je vous dois ma félicité.

C O R A L I.

Vos dispositions blessent l'intégrité.
 Vos parens n'ont-ils pas droit à votre héritage ?

BLANDFORT.

Si mon bien ne m'eût rien coûté,
 Ce fonds pour eux seroit une ressource ;
 Je commettrois une infidélité,
 En le détournant de sa source.
 Ma fortune est le fruit de vingt ans de travaux ;
 J'ai gagné quelque bien, mais c'est en honnête-
 homme,
 Et c'est pour mes amis que j'en suis économe.
 A qui le laisserois-je ? à des collatéraux
 De qui l'avidité sur cet espoir se fonde ;
 Qui, soigneux de s'anéantir

Dans une inaction profonde ,
 Ne savent que je suis au monde ,
 Que pour épier l'heure où je dois en sortir.

(*Au Notaire.*)

Allons , Monsieur , faites lecture
 De cet acte où mon cœur se montre à découvert.

C O R A L I , *bas à Nelson.*

Nelson , voici le moment qui nous perd.

N E L S O N , *bas.*

L'amitié nous soutient dans cette conjoncture.

B L A N D F O R T .

Allons , Monsieur , lisez ; passez les qualités.
 Cet amas boursoufflé de vaines dignités ,
 Pour tout homme qui pense est un vrai verbiage.

L E N O T A I R E .

Hon , hon , hon , hon ; les clauses sont ici.

(*Il lit.*)

Et Blandfort reconnoît avoir de Corali
 Reçu , lors de son mariage ,
 Une Terre près de Dublin ,
 Valant de revenu mille livres sterling.

C O R A L I .

Si l'on m'appelle en témoignage ,
 Je dirai que l'article est une fausseté.

L E N O T A I R E .

C'est une fausseté d'usage.

40 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

Et si ledit Blandfort meurt sans postérité,
La moitié de ses biens fera pour son épouse;
L'autre moitié de droit appartiendra
A l'homme heureux qui le remplacera.

JULIETTE.

C'est n'avoir pas l'haineur jalouse.

B L A N D F O R T.

C'est être juste; on ne peut faire mieux.
Je n'ai point l'orgueil odieux
De vouloir que ma veuve en équipage sombre,
Dans la fleur de ses ans soit fidelle à mon ombre.
Nelson, tu connois ses vertus;
Car je te l'ai donnée en garde;
Remplace-moi, quand j'en ne serai plus:
C'est toi que ce soin-là regarde.

N E L S O N.

Je ne pourrois jamais te survivre un moment.

B L A N D F O R T.

Tu me regretteras, sans doute;
Mais tiens, mon cher Nelson, écoute:
Au métier que je fais, on vieillit rarement;
Et j'aurai cette idée, & douce, & consolante,
De songer qu'après moi ma chère Corali,
Honnête & respectable autant qu'elle est char-
mante,
Tiendra tout son bonheur de mon meilleur ami.

C O R A L I.

Quel plaisir trouvez-vous à me voir fondre en lar-
mes?

BLANDFORT.

Je ne puis m'empêcher de leur trouver des char-
mes ;

Elles prouvent que vous m'aimez.

CORALI.

Je vous le dois.

BLANDFORT.

Vous me charmez.

Quel sort plus que le mien peut être désirable !

O vous ! dont la jeunesse embellit la vertu,

Signez cet acte respectable,

Pour lui donner la forme irrévocable

Dont il doit être revêtu.

CORALI, *prenant la plume.*

Donnez... je vais vous satisfaire.

JULIETTE, *bas à Nelson.*

Elle pâlit...

NELSON, *bas.*

Je tremble.

CORALI, *tombant dans un fauteuil.*

Je me meurs.

BLANDFORT.

Dieu ! quel moment !... Mais Juliette en pleurs ;
Et Nelson immobile ! Ah ciel ! qu'allois-je faire ?

42 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

JULIETTE.

Voilà toujours ce que j'ai craint.

BLANDFORT.

Nelson, dans tes regards le désespoir est peint;
Tu ne me réponds rien; ton embarras m'éclaire:
Mais d'un voile fatal tes yeux semblent couverts!

Eh! ne fais-tu pas que je t'aime?

Quoi! n'es-tu pastoujours la moitié de moi même?
Viens, approche, mes bras & mon cœur sont ou-
verts.

NELSON.

Ta tendresse m'accable. Ah! Blandfort, je te perds!

BLANDFORT.

Non, non; mon amitié voit tout, & te fait grace;
Va, je lis dans ton âme, & fais ce qui s'y passe:
Cette enfant, sans t'aimer, n'a pu vivre chez toi:

Tu l'as condamnée au silence;

D'un sacrifice affreux tu lui faisois la loi;

Mais la Nature à qui tu fesois violence,

A repris tous ses droits pour les tenir de moi.

NELSON.

J'avoue, en gémissant, mon crime impardonnable.

Sans le vouloir, j'ai causé ton malheur;

J'ai préparé celui de cette fille aimable:

Mais j'atteste ma foi, mon amitié, l'honneur...

BLANDFORT.

Laisse-là tes sermens, Nelson: ils nous outragent;

C'est la ressource des ingrats,

Et non de deux amis dont les maux se partagent,
Te ferrerois-je dans mes bras,
Si je te soupçonnois d'un crime volontaire ?
Ma chère Corali, revoyez la lumière ;
Je ne veux que votre bonheur ,
Et ne ferai jamais votre persécuteur.

C O R A L I.

Blandfort ! Blandfort ! sans être trop sévère,
Vous pouvez m'accabler de reproches affreux.

B L A N D F O R T.

Je craindrois bien plutôt d'avoir lieu de m'en faire,
En vous séparant tous les deux.
Je ne veux point avoir d'amis qui me détestent.

C O R A L I , *se levant.*

Et comment espérer d'obtenir nos pardons ?

B L A N D F O R T.

Le contrat est dressé, l'on va changer les noms ;
Mais j'exige & j'entends que les articles restent.

N E L S O N.

Dans la honte des torts quand nous nous confon-
dons.

B L A N D F O R T.

Ils sont tous oubliés ; mes procédés l'attestent.
Ne m'humiliez pas, en refusant mes dons.

J U L I E T T E.

Dans de tels procédés, la grandeur d'âme brille,

44 L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,

Vous, dont les actions sont de si bons avis,
Vos exemples seront plus cités que suivis.

B L A N D F O R T.

Nous n'allons composer qu'une même famille;
Nelson va devenir l'époux de Corali,
Dans ce moment je l'adopte pour fille.

C O R A L I.

C'est n'être pas généreux à demi.

B L A N D F O R T.

En sacrifiant ma tendresse,
Mon aventure apprend qu'on doit à son ami
Donner tout à garder, excepté sa Maîtresse.

Q U A T U O R.

Passons les jours les plus doux :
Que l'amitié nous rassemble.
Passons tous nos jours ensemble,
Le bonheur fera chez nous.

B L A N D F O R T.

Pour être heureux dans la jeunesse,
Chérifiez-vous.

J U L I E T T E.

Pour être heureux dans la vieillesse,
Estimez-vous.

C O R A L I & N E L S O N.

Jamais nous n'aurons de mystère
Pour vous.

BLANDFORT & JULIETTE.

Que votre âme sincère
S'épanche sans cesse avec nous.

BLANDFORT.

Un ami tendre est un bon père.

JULIETTE.

Une sœur tendre est une mère.

ENSEMBLE.

Passons les jours les plus doux, &c.

F I N.

Dans le cas où l'on voudroit amener un Divertissement, Blandfort diroit les vers suivans.

BLANDFORT.

Suivez-moi, mes amis; que rien ne vous arrête :
Notre commun bonheur a tout concilié.

J'ai fait les apprêts d'une Fête;
Elle étoit pour l'Amour, je l'offre à l'Amirié.

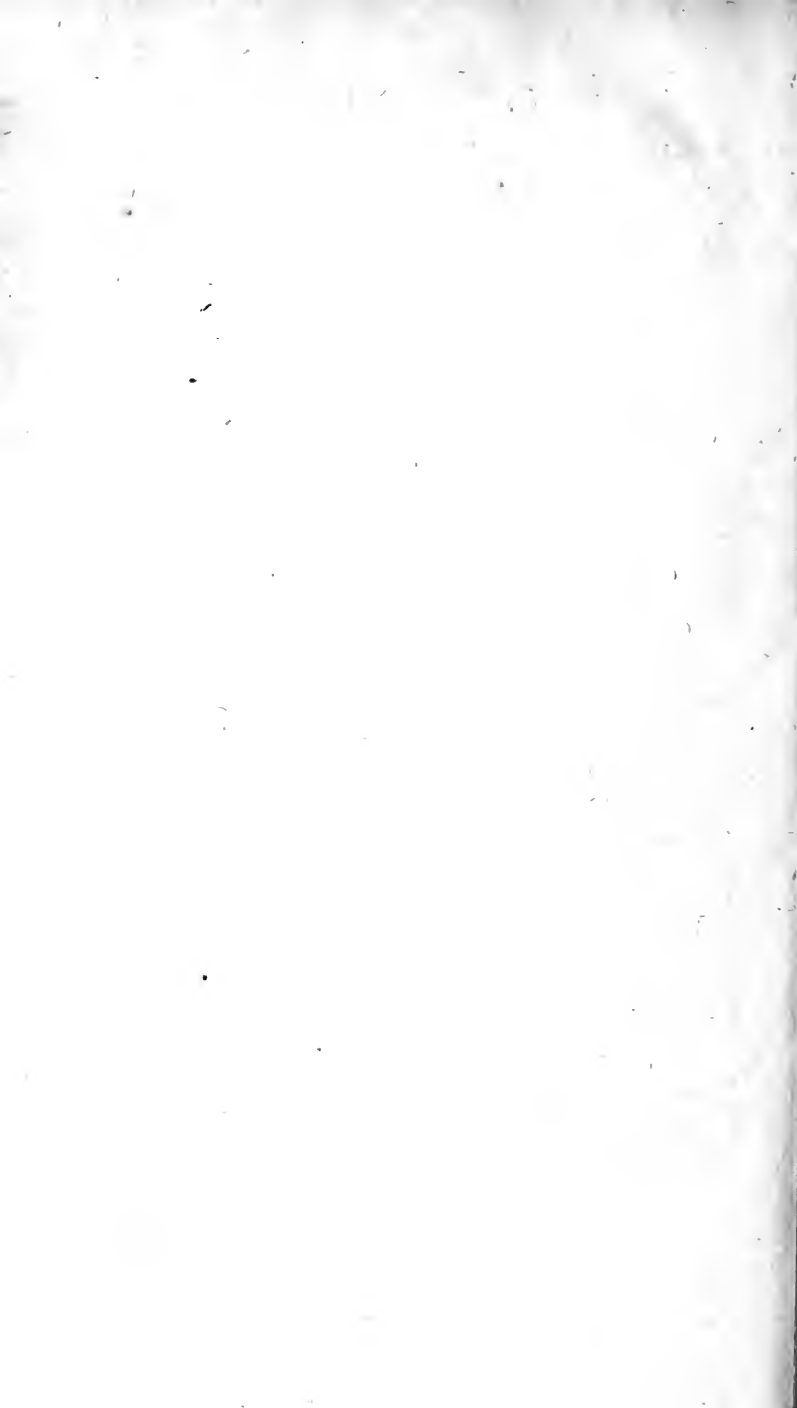


J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier
l'*Amitié à l'Épreuve*, Comédie, & je crois qu'on
peut en permettre l'impression. A Paris, ce 10 Fé-
vrier 1771.

M A R I N.



De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS.
Messieurs le Prince de CONDÉ & le Duc de BOURBON,
rue des Mathurins, 1776.



1000

